Fiction

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle paraissant le 10 de chaque mois
ÉDITION FRANÇAISE DE "THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION"

NOUVELLES

CHRONIQUES

Présentation et commentaires de Jacques BERGIER et M. RENAULT
Le dessin de couverture de Fred Kirberger illustre la nouvelle « *Une chance sur trois cents* ».

3e Année. — N° 14. Janvier 1955.
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C.C.P. Editions OPTA Paris 1848-38.
Administrateur Gérant : Maurice RENAULT.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New-York N. Y. (U.S.A.).

Le numéro : France 100 *frs; Belgique* 17 *fr.* 50; *Suisse* 1 *fr.* 50.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Colonies* 550 *frs.* (*Recommandé* 700 *frs.*)
(1 an) : — — 1.080 *frs.* (*Recommandé* 1.380 *frs.*)

Une chance sur trois cents

(*One in three hundred*)

par J. T. MacINTOSH

La fin du monde est une péripétie à laquelle les romans d'anticipation ont souvent recouru. Plus original est le thème qui nous décrit à cette occasion le départ d'une sélection d'hommes vers une planète nouvelle (comme ce fut le cas dans « Le choc des mondes », *le célèbre roman d'E. Balmer et P. Wylie). Mais voir uniquement cette dernière circonstance sous son éclairage psychologique, comme le fait ce récit, est encore plus inhabituel.*

Un habitant de la Terre sur trois cents *seulement peut échapper à un cataclysme cosmique. Ceux qui doivent faire le choix sont des hommes ordinaires, faibles et capables d'erreurs. En l'esprit de chacun se pose un tragique cas de conscience.*

J. T. MacIntosh s'est volontairement interdit toute évocation apocalyptique, toute peinture spectaculaire — que semble réclamer d'ordinaire ce sujet du cataclysme final. Il s'est borné à étudier avec une lucidité, une acuité étonnantes les réactions d'un simple groupe d'êtres humains, durant les quelques semaines qui précèdent le jour ultime, et celles spécialement d'un des délégués aux prises avec cette terrible responsabilité.

L'auteur est un jeune et brillant écrivain écossais, qui a rapidement acquis une notoriété internationale. Son récit fut déclaré « meilleure histoire de l'année 1953 », au référendum des lecteurs de « Fantasy and Science Fiction », *notre édition américaine. Mais, en fait, elle n'est que la première partie d'une vaste trilogie : nous vous présenterons les deux autres dans nos prochains numéros.*



I

J'ALLAIS droit devant moi sans prêter attention à la ruine humaine qui me collait aux talons comme un chien, pleurnichant : « Par pitié ! Par pitié ! Par pitié ! » Je voulais ignorer ce malheureux. Cependant un moment vint où je dus lui frapper le bras pour dégager le mien dont il s'était saisi. Que pouvais-je faire d'autre?

J'avais vingt-huit ans. J'étais le lieutenant Bill Easson et je dois avouer qu'on aurait difficilement trouvé un jeune homme dont l'exis-

tence eût été jusque-là plus banale. Or, sans que j'eusse rien fait pour cela, j'étais maintenant l'égal d'un dieu.

Il n'est pas dans mes intentions de faire l'historique détaillé de ces trois dernières semaines.. On pourrait écrire là-dessus de quoi remplir une bibliothèque. Donc, si vous cherchez dans ce récit quelque événement important dont vous ayez eu connaissance et constatez que je n'en fais pas mention, ou si vous vous demandez comment je vais expliquer telle ou telle chose et vous apercevez que je n'explique rien, rappelez-vous qu'on m'avait assigné une tâche et que je n'avais pas le loisir de bayer aux corneilles.

Quand j'atteignis la rue principale de Simsville (3.261 habitants) je fus bientôt débarrassé du pauvre diable qui me suivait. Deux passants l'appréhendèrent dès qu'ils m'eurent reconnu. J'ignore ce qu'ils firent de lui. Je n'ai pas posé de questions. Toujours est-il que je ne le revis pas.

Pat Darell se joignit à moi, tout naturellement, sans même prendre la peine de me souhaiter le bonjour.

Un peu plus de quinze jours auparavant, à mon arrivée à Simsville, elle avait été la première personne à m'adresser la parole. « Rassurez-vous, » m'avait-elle dit sans le moindre préambule, « si je suis aimable avec vous, c'est parce que telle est ma nature. Je ne recherche pas ce que recherchent les autres. Du moins, je ne m'attends pas à l'obtenir. Aussi vous pouvez dès maintenant chasser l'idée que j'agis par intérêt. »

Evidemment, j'avais eu des doutes, pensant que si elle employait une tactique différente, elle n'en visait pas moins le même but. Chacun tient à la vie. Et ce que j'étais venu exercer, c'était le droit de décider de la vie ou de la mort de chacun, ni plus ni moins.

Mais je n'avais pas tardé à m'apercevoir que Pat avait exprimé réellement le fond de sa pensée. Elle était la personne la plus sincère que j'eusse jamais rencontrée. Elle en était arrivée depuis longtemps à se résigner à être malchanceuse en toute occasion. Elle ne gagnait jamais rien. Quand elle me le dit, je lui demandai, curieux : « Pas même des concours de beauté? » « Toujours seconde, » avait-elle murmuré brièvement, comme si c'était là une explication qui n'appelait aucun commentaire. Aussi me gardai-je d'en faire.

Tandis que nous cheminions côte à côte, Fred Mortenson nous fit, de l'autre trottoir, un petit salut désinvolte. Mortenson était tout le contraire de Pat. Il savait qu'il survivrait, lui. Dans son esprit, il était parfaitement inutile d'envisager une autre possibilité. Le sort lui avait été si souvent favorable qu'il était tout simplement hors de question qu'il en fût autrement cette fois-ci, la plus importante de toutes.

Mortenson était dans le vrai. Et Pat aussi.

Notre choix devait être représentatif. Telle était la consigne. Personne ne voulait d'un monde nouveau où tous les individus auraient le même âge, en sorte que, au bout de quelques années, il ne serait peuplé que de quadragénaires et de jeunes enfants et, plus tard, seulement de vieillards et d'adolescents atteignant à peine l'âge nubile. C'est pourquoi nous devions opérer une sélection représentative de la population de

chaque ville, portant sur les personnes qui, à notre sentiment, méritaient de survivre : dix, à Simsville, sur trois mille.

Nos instructions n'auraient pu être plus imprécises. Certaines gens ne purent admettre cette façon de procéder. Ils firent la grimace, proposèrent des examens psychophysiologiques et l'établissement de fiches médicales, et ils se sentirent profondément offensés lorsque l'un d'entre nous leur suggéra de faire de leurs fiches un tout autre usage. Ces gens avaient la tournure d'esprit des « conducteurs du siège arrière ». Ce n'était pas eux qui faisaient le travail, mais, évidemment, ils savaient comment il eût fallu s'y prendre.

J'avais dressé ma liste sans perdre de temps, me réservant d'y apporter des modifications au fur et à mesure des incidents qui ne pouvaient manquer de se produire. Cela me semblait être la méthode la plus rationnelle. Je pourrais observer le comportement de ceux que j'avais choisis et maintenir ma décision ou me raviser. Ma liste avait subi maints changements dans les premiers jours, mais à présent elle était à peu près stable.

Mortenson y figurait. Pat n'y figurait pas.

Les Powell étaient du nombre, eux aussi, bien que personne ne le sût à part moi. Il va sans dire que je gardais le secret sur mes plans. Nous aperçûmes les Powell au moment où nous allions entrer au *Henessy's Bar* et nous nous arrêtâmes pour échanger quelques mots.

Marjory Powell me dit qu'il faisait une belle journée. J'eus plaisir à acquiescer. Les Powell, Pat et Sammy Hogan étaient seuls dans la ville à me traiter comme quelqu'un d'ordinaire. Jack Powell était un de ces grands types au caractère paisible et au sourire facile. Marjory, sans être laide, avait une physionomie à ce point dépourvue de beauté qu'elle avait pu, de longue date, renoncer à toute prétention au charme physique pour s'appliquer à acquérir une personnalité.

Pat les trouvait sympathiques et je partageais son avis. Nous restâmes un instant à deviser agréablement sur le trottoir, mais comme je savais que les personnes vues trop longtemps avec moi seraient inévitablement vouées à la haine et à la jalousie générales, je pris bientôt Pat par le bras pour la pousser devant moi dans le bar.

Les Powell ne semblaient guère affectés par l'ombre qui planait sur le monde. Leur opinion était que, devant l'inévitable, mieux valait continuer à vivre et à travailler comme d'habitude et conserver l'espoir de s'en tirer malgré tout.

L'atmosphère, chez Henessy, s'alourdit sensiblement dès que nous eûmes franchi le seuil. Il en était de même partout.

Ce vieil Harry Phillips était là, ainsi que Sammy Hogan, bien sûr. Ils nous firent un joyeux geste de bienvenue tandis que le reste de l'assistance se renfrognait, tels des enfants à qui l'on recommande de se conduire de leur mieux et qui s'empressent de faire leur mauvaise tête.

Nous nous approchâmes de Sammy. Celui-ci n'avait pas pris en plaisantant l'annonce du désastre prochain, mais il faut reconnaître que ses réactions auraient pu être autrement violentes. Jamais il n'en parlait. Il semblait résolu à passer en complet état d'ivresse le peu de

jours qu'il lui restait à vivre. Sammy était le genre de buveur à demeurer attablé avec une expression figée et à s'imbiber d'alcool jusqu'à saturation.

— « Hello, les amis, » s'écria-t-il. « *O tempora! O mores! Ave atque vale.* »

— « J'ai compris les deux premiers mots, » admit Pat prudemment.

— « C'est là tout mon latin, ma mignonne, alors vous allez comprendre tout ce que je dirai maintenant. »

J'étais sur le point de lui offrir un verre, mais il m'en dissuada.

— « J'espère bien qu'Henessy ne va pas s'aviser que l'argent n'a plus aucune importance, » nous dit-il. « Parce que ma petite bringue touchera bientôt à sa fin, s'il ne se tient pas ce raisonnement. Je n'ai plus beaucoup d'argent. »

Cela se comprenait, de la façon dont je l'avais vu boire depuis mon arrivée en ville. Mais Pat fronça les sourcils.

— « Vous voulez, » dit-elle, « que votre bringue prenne fin? Il me semble qu'il ne tient qu'à vous. »

— « Pour les âmes simples, » dit Sammy avec un soupir, « tout est simple. » Il engloutit le contenu de son verre sans même s'en rendre compte. « Je ne dis pas cela pour vous offenser, ma petite, mais c'est ainsi. Si je n'avais eu que quelques dollars sur moi il y a quatre semaines, je n'aurais pas eu de quoi m'intoxiquer longtemps avec ce tord-boyaux. Mais je n'étais pas dans une période de chance. J'ai eu assez d'argent pour que ça dure quatre semaines, voilà. »

— « Quatre semaines? » fis-je. « Mais alors... »

Il y avait sept semaines qu'il ne faisait plus aucun doute que la fin du monde, si souvent prophétisée, était pour une date parfaitement déterminée cette fois. Et deux semaines et deux jours que j'avais commencé mon travail consistant à choisir les dix habitants de Simsville appelés à survivre.

Avec l'étrange lucidité dont les ivrognes font preuve à l'occasion, Sammy lut mes pensées.

— « Vous croyez que je bois parce que la fin du monde approche? » demanda-t-il. Il éclata de rire. « Bon Dieu, non! Qu'elle vienne quand elle voudra. C'est dans quatre jours aujourd'hui, pas vrai? Ça me va. »

Quand il était assis, il parvenait à s'exprimer clairement et avec calme, et même à lever son verre sans trembler. Mais lorsqu'il se mit debout, nous pûmes voir qu'il était tout à fait ivre. Il s'éloigna en titubant vers les lavabos; la nature a ses exigences.

Henessy nous apporta à boire sans faire d'effort pour être aimable. Il n'avait aucun espoir de figurer parmi les dix. Il considérait sa profession avec un morne dédain. Qui voudrait emmener un barman sur Mars? Ainsi, comme les Powell, il continuait de vivre à son habitude, sans s'occuper des autres : maison ouverte comme si de rien n'était. Mais j'éprouvais de l'amitié pour les Powell. Pour une raison qui m'échappait, je ne parvenais pas à en éprouver pour Henessy.

Harry vint se joindre à nous. Harry était remarquable pour ses traits

taillés à coups de serpe, son fatalisme, son imperturbabilité et sa jolie petite-fille. Agée de huit ans, Bessie Phillips était une enfant tellement adorable et d'un si heureux caractère que j'avais jugé de mon devoir de l'inscrire sur ma liste. Je ne pouvais pas condamner Bessie à mort.

Si l'on m'avait demandé de justifier mon choix dans chaque cas (mais on ne me le demanderait pas), Bessie eût été la seule pour qui j'aurais dû sérieusement chercher des arguments. J'aurais pu, certes, trouver de bons motifs, mais la vérité toute simple était que je voulais emmener Bessie et que j'en avais la possibilité. Un autre lieutenant inscrirait sur sa liste une vieille femme parce que celle-ci ressemblait à sa mère. Un troisième trouverait d'excellentes raisons pour expliquer le choix de tel garçon de quatorze ans et non de tel autre parmi un groupe d'une trentaine, et son argument suprême en cas de nécessité serait que ce garçon lui rappelait son frère mort accidentellement à peu près à cet âge.

Vous pensez que c'était irrationnel? Bien sûr, si vous vous cramponnez à cette idée que nous aurions dû consulter des fiches d'examens psychophysiologiques et des certificats médicaux ou que la chance de survie aurait dû être déterminée par un concours.

— « Dites-moi, Harry, » questionnai-je, « vous connaissez bien Sammy Hogan? »

Harry connaissait tout le monde. Il fit oui de la tête, de son air le plus grave. Il savait que tout ce qu'il viendrait à me dire, tout ce que quiconque me disait, pouvait signifier la vie ou la mort pour quelqu'un. C'est pourquoi les conversations qu'on échangeait avec moi prenaient un air si solennel.

Il ne lui était probablement jamais venu à l'esprit qu'il pouvait être l'un des dix. Quand on faisait le compte, on était surpris du nombre incroyable de gens qui considéraient qu'ils n'avaient pas droit à la vie s'il ne devait y en avoir que quelques-uns à survivre.

— « Qu'a-t-il donc qui ne gaze pas? » demandai-je.

— « Je croyais que vous le saviez. Sa fiancée l'a laissé tomber. »

— « Ce n'est que cela? »

— « Mon petit ami, » dit Harry avec sérieux, « vous avez beau être ici l'homme le plus important pour le moment, j'ai un peu plus que vous l'expérience de la vie. Ne dites jamais : « Ce n'est que cela? » à propos de ce qui peut pousser quelqu'un à agir d'une certaine façon. Ce n'est que votre réaction aux circonstances telles que vous les connaissez, et cela ne signifie pas grand-chose. »

— « C'est bon, » dis-je. « Quel genre de fille était-ce? »

— « Pas intéressante. »

— « Parce qu'elle a plaqué Sammy? »

— « Oui, entre autres choses. Sammy est un brave type, Bill. Il vous plairait. Il est dommage que vous ne puissiez apprécier maintenant son véritable caractère. »

A ces mots, Pat laissa échapper une parole grossière et dont je regret-

tai qu'elle fût perceptible. L'un des ennuis, avec Pat, c'était qu'un dé à coudre de whisky suffisait à la griser pour de bon.

Un second ennui, parmi d'autres, et que je suis peut-être mal venu à révéler, c'était que lorsque les gens lui appliquaient les qualificatifs désagréables si fréquemment prodigués aux jeunes filles à la fois belles et hardies, les gens, pour une fois, avaient entièrement raison.

II

Nous prîmes encore un verre ou deux, puis je décidai de me rendre à Havinton, à cinq milles de là, de l'autre côté de la colline. Pat manifesta le désir de venir, mais je la préférais dans son état normal. Elle s'enivrait facilement mais se dégrisait de même. D'ici mon retour, elle aurait repris ses esprits.

Une corvée fort peu agréable m'attendait cet après-midi. J'en avais remis l'échéance aussi longtemps qu'il m'avait été possible. Un moment, j'avais même caressé l'espoir de la repousser jusqu'à ce qu'il fût trop tard.

Lorsque j'étais arrivé à Simsville, l'abbé Clark était venu me faire une visite. « Si vous avez à travailler en collaboration, » m'avait-on dit, « ce sera avec les ministres des différents cultes. » Nous avions une grande liberté d'action, n'ayant pratiquement rien à voir avec la police et absolument rien avec les autres autorités locales. Mais la tâche des prêtres et des pasteurs était, assez paradoxalement, en rapport étroit avec la nôtre.

L'abbé Clark était de ces hommes d'une sincérité si frappante, d'une humilité poussée à un tel point, qu'on ne peut s'empêcher de ressentir de la gêne en leur présence et d'être soulagé de prendre congé d'eux. Quand il m'informa que le pasteur Munch, le révérend John MacLean et lui-même désiraient avoir un entretien avec moi le plus tôt possible, je lui fis une réponse évasive et m'arrangeai pour éviter de fixer une date. Cette collaboration avec des ecclésiastiques de trois religions ne pouvait manquer de prendre un caractère solennel et le seul fait d'y penser me rappelait, alors que je n'y tenais nullement, que je n'étais plus le Bill Easson de naguère.

Les trois hommes d'Eglise avaient tant à faire à ce moment que je n'eus pas de mal à laisser traîner les choses. Evidemment, j'éludais mes devoirs. Je n'avais qu'une excuse : c'était la seule responsabilité que je fuyais délibérément. D'autres lieutenants auraient des questions différentes à régler avec leur conscience. Ceux qui avaient des préjugés raciaux devraient se pénétrer de cette idée que la catastrophe n'était pas un décret spécial de la Providence, visant à supprimer tous les humains qui n'étaient pas des blancs de race pure. Certains lieutenants, quelque répugnance qu'ils en eussent, emmèneraient sur Mars des hommes de couleur, sachant que sinon ils ne connaîtraient plus jamais la paix de l'âme. Des hommes qui s'étaient jusqu'alors fort peu souciés des enfants

s'apercevraient que la responsabilité envers la jeunesse n'est pas un simple sujet de discours. Les hommes doués d'une intelligence supérieure se sentiraient responsables à l'égard de ceux dont l'esprit était peu développé. Et, bien entendu, nous commencions déjà tous à nous faire à cette évidence qu'un bébé qui venait de voir le jour, un gamin de huit ans au teint clair et aux yeux rêveurs, une jolie fille de dix-sept printemps, un homme dans la force de l'âge et une vieille femme édentée comptaient chacun pour une unité dans cette nouvelle et effrayante arithmétique que nous appliquions.

En tout cas, je ne pouvais me dérober plus longtemps ; je devais voir les trois ecclésiastiques tard dans l'après-midi. En attendant, comme j'en avais assez de mon importance, je me rendis à Havinton. Dans cette dernière ville, je n'étais qu'un homme parmi les autres. Les dieux, là-bas, s'appelaient les lieutenants Britten, Smith, Schutz et Hallstead. D'où l'on peut conclure que Havinton avait environ quatre fois la population de Simsville.

Il est difficile de faire le compte des avertissements que nous avions reçus touchant la fin du monde. La première information de caractère sérieux avait certainement été l'article du professeur Clubber paru deux ans auparavant dans la *Revue Astronomique* et où il affirmait que, si un certain nombre de conditions étaient remplies, le soleil allait griller, à bref délai, comme de vulgaires pommes de terre sautées, les quatre planètes les plus proches de lui, quatre étant un nombre minimum. Mais qui lit la *Revue Astronomique?*

Cependant, il fallut attendre encore un an avant que la fin possible du monde eût reçu la publicité suffisante pour qu'on vît naître des cultes excentriques, et Dieu sait qu'il en faut peu pour cela.

La chose grave, c'était que, pour commencer, non seulement la Terre, mais encore Mercure, Vénus, Mars et jusqu'aux astéroïdes étaient visés par la menace. Or aucun astronef n'avait encore été plus loin. Un jour, on serait parvenu à atterrir sur un des satellites d'un autre univers, mais cette perspective était encore fort lointaine et ne changeait donc rien au problème présent. C'est pourquoi, tout d'abord, il ne fut pas question de refuge. Aucun préparatif ne fut fait — il n'y avait pas à en faire. Et de précieux mois furent perdus.

Le soleil n'allait pas devenir une nova ni rien d'approchant. Il se contenterait d'être un peu plus lumineux pendant quelque temps, comme un brasier qui s'affaisse et se concentre brusquement pour lancer des traits d'hydrogène enflammé. Si les astronomes des mondes lointains, à supposer qu'il y en eût, modifiaient quelque jour l'indice de luminosité du soleil à la suite de leurs observations, il faudrait pour cela qu'ils eussent sur les nôtres une notable avance.

La modification de la constitution physique du soleil serait si insignifiante, du point de vue astronomique, qu'on pouvait facilement comprendre pourquoi étaient nés des cultes tels que celui pratiqué par les Amis du Soleil. La première fois que j'entendis parler de ce groupe, il comptait un millier d'adeptes. Quand je demandai des précisions, un

peu plus tard, j'appris que leur nombre était passé à trois millions. Une semaine après, plus de cent millions de personnes avaient adhéré à l'Association Internationale des Amis du Soleil.

Les Amis du Soleil voulaient simplement s'adapter aux nouvelles conditions de vie avant la date prévue. C'est ainsi que, recherchant les endroits les plus chauds du globe, ils coururent s'établir sous les tropiques. L'adhésion à l'une des sectes les plus connues impliquait la pratique des bains de soleil, du nudisme, de la natation, le retour à certaines coutumes primitives, l'acquisition de connaissances en égyptologie et en tout ce qui, de près ou de loin, avait un rapport avec le soleil. Les Solariens (ainsi se dénommèrent-ils) eurent bientôt établi un rite par lequel ils déchiraient leurs vêtements en public et faisaient au soleil l'offrande de leurs corps.

Sourions, mais ne soyons pas trop sévères pour les Solariens. Quatre-vingt-quinze pour cent d'entre eux au moins étaient des gens parfaitement sains d'esprit. Seuls, parmi eux, des extrémistes se livraient à des actes déraisonnables, tels que, par exemple, marcher sur des braises, incendier les fabriques de glace, donner naissance à leurs enfants sous un soleil ardent et se marquer publiquement la poitrine du signe solaire au moyen de loupes géantes concentrant les rayons du soleil.

Selon la plupart des Solariens, si la température de leur milieu ambiant variait, par exemple, dans le rapport de la fraîcheur de l'Alaska à la chaleur des Bermudes, ils seraient plus qu'à moitié prêts pour un accroissement considéré comme faible de l'énergie solaire. Ils ne se levaient pas avant l'aube pour rendre hommage au soleil. Ou s'ils le faisaient, c'était par déférence, non pas à l'égard du Dieu Soleil, mais des Solariens plus zélés et plus influents qu'eux.

Ce que les Solariens ne pouvaient pas ou ne voulaient pas comprendre, c'était que les températures astronomiques, celles du système solaire sans aller chercher plus loin, variaient de — 273 à 20.000 degrés centigrades, alors que l'espèce humaine ne se sentait à l'aise qu'entre dix et trente. Assurément, il était possible de vivre dans des températures inférieures à zéro degré ou supérieures à celle du corps humain. Mais si personne ne pouvait avancer de chiffres exacts à un ou deux degrés près, il était en tout cas hors de doute qu'il n'allait rester à la surface de la Terre aucun endroit où l'eau subsisterait à l'état liquide...

Il y avait aussi les Trogs, mais eux pensaient à se soustraire aux nouvelles conditions et non pas à s'en accommoder. A la base, si l'on doit résumer en quelques mots le plan d'action de toutes les associations de Trogs, nous dirons que ce plan était de creuser des trous dans le sol. Oh ! il est bien certain qu'il y avait chez les Trogs des savants qui étudiaient sérieusement la possibilité de survivre dans un monde soumis à des températures de 250 à 500 degrés centigrades. Leurs idées maîtresses étaient la construction d'abris permettant l'égalisation des températures ; la réfrigération par transformation de l'énergie calorique, pour obtenir une fraîcheur relative dans des espaces de quelques mètres cubes ; la culture en bacs, pour pourvoir aux besoins en aliments et en eau, ainsi

que d'autres choses évidentes. La seule remarque qui venait à l'esprit était que mieux eût valu tenter de déplacer une montagne avec une cuiller à bouche. Il n'y avait aucune chance de réussite. Quelques Trogs seraient, sans nul doute, assurés de vivre plus longtemps que le premier venu quand la Terre rôtirait pour de bon, mais cet excédent de longévité se compterait en minutes, en heures ou en jours tout au plus. Il ne restait plus assez de temps pour trouver le moyen de fabriquer une bulle où on eût pu rester enfermé dans des conditions de température normales avec un air environnant porté à 300 degrés. Malgré tous nos progrès techniques, nous n'étions pas plus avancés que l'homme des cavernes : nous savions faire du feu et entretenir la chaleur, mais notre seule ressource quand la chaleur devenait trop intense était d'abandonner la place.

Oui, quel dommage que nous ayons travaillé si longtemps sur de fausses prémisses. Jusqu'à une date tardive dans le mois de juillet, il avait encore été permis de douter, mais deux certitudes étaient apparues alors : d'abord, la vie cesserait sur la Terre aux environs du 18 septembre ; ensuite, la planète Mars, loin d'être touchée dans la même mesure par le désastre, offrirait presque certainement des conditions d'habitabilité améliorées après le changement intervenu dans la constitution du soleil.

C'était un double coup porté aux humains. Avant, ils pouvaient se refuser à croire que le monde courait un danger quelconque. Désormais, ils savaient qu'il serait donné à quelques-uns d'entre eux d'échapper à la mort. La loi de survie tenait dès lors dans cette formule : Mars à tout prix !

Un petit nombre de personnes, dont la réaction fut suffisamment prompte, s'assurèrent une chance de survie en retenant simplement leurs places pour Mars. Mais bientôt le sauvetage de la race humaine fut organisé. Les fabricants de projets et les statisticiens se mirent au travail. De leurs délibérations et des considérations qui les guidèrent, rien ne transpira.

Finalement, il fut décrété qu'une personne sur 324,7 pourrait partir pour Mars. C'était une proportion que nous étions invités à considérer comme tout bonnement magnifique. On ne pourrait arriver à ce résultat qu'en réquisitionnant toutes les installations industrielles capables de produire, à un rythme d'enfer, tout type de machine imaginable pouvant quitter la Terre avant qu'il fût trop tard.

Une proportion magnifique, c'est possible, mais qui signifiait que 324 êtres humains sur 325 étaient condamnés à mourir.

En somme, il s'agissait de donner à une personne sur trois cents environ la chance d'aller vivre sur un monde étranger. Et, à tort ou à raison, c'était aux hommes mêmes qui allaient les transporter vers leur nouveau lieu de séjour que l'on confiait le choix.

Il n'était plus temps de discuter. La date limite était le vendredi 18 septembre. Ce vendredi-là, au cours de l'après-midi, les navires interplanétaires véritables, les astronefs construits selon les règles avant l'an-

nonce de la catastrophe, seraient amenés sur les aires de départ pour faire leur plein de passagers. Mais à midi, le même jour, tous les appareils de fortune, tous les engins de sauvetage construits avec une hâte fébrile en vue d'un voyage sans retour, devraient avoir quitté la Terre. Sinon, ils pouvaient aussi bien rester où ils étaient.

Voilà donc comment l'on nous dépêcha — nous, les lieutenants, les hommes et les femmes capables de conduire un astronef — avec mission pour chacun de rassembler les dix personnes qu'il prendrait à son bord.

Comprenez-vous maintenant pourquoi je disais que le récit de ces événements remplirait une bibliothèque? Il faudrait déjà un livre entier pour relater en détail comment l'accord se fit sur ce point particulier.

Nous étions des gens bien ordinaires, mais on venait de faire de nous des dieux chargés chacun de choisir dix personnes sur environ 3.250. Il se trouvait que la méthode pour sauver le plus grand nombre possible d'individus était de construire des milliers de fusées minuscules où onze passagers pourraient s'entasser. Avec un peu plus de temps, peut-être aurait-on pu fabriquer de puissants astronefs et procéder à une sélection selon d'autres principes.

Tous ceux qui espéraient raisonnablement pouvoir piloter une fusée de sauvetage se voyaient confier un commandement. J'avais été officier radio sur un astronef d'exploration. De ce fait, j'avais plus d'expérience que certains de mes collègues des deux sexes qui allaient tenter de rallier Mars à bord de ces appareils légers. Mary Horner, que j'avais connue comme hôtesse de l'air, en commanderait un elle aussi, m'avait-on appris.

En fin de compte, comme il fallait s'y attendre, ce ne fut pas de lieutenants qu'on manqua, mais bien d'appareils. Autrement, on aurait ouvert des cours d'entraînement pour la formation accélérée de pilotes de l'espace (normalement, il fallait cinq ans d'apprentissage).

On m'avait assigné Simsville, une bourgade juste assez grande pour fournir le nombre exact de passagers pour une fusée. Je n'y étais jamais allé, bien entendu. Selon une règle stricte, les lieutenants étaient envoyés là où ils ne connaissaient personne.

Et quatre jours avant le départ, je tenais prête ma liste de ceux qui seraient sauvés.

Il y avait les Powell. Les Powell, c'était le couple « Jeune Amérique ». Il y avait Fred Mortenson, impétueux, bâti en force, le type même du jeune héros en puissance. Harry Phillips, qui n'était pas sûr que les gens fussent bien avisés de s'évader en toute hâte du monde qui leur avait donné la vie, pour la seule raison qu'il allait maintenant leur apporter la mort. La petite Bessie Phillips, qui ne comprenait rien à toute cette agitation (mais qui donc était capable de s'y reconnaître?). Miss Wallace, une institutrice et des meilleures ; on aurait besoin de gens comme elle. Les Stowe, un couple d'âge mûr, eux, avec Jim, leur fils. Et pour finir, Leslie Darby.

Du fait que Leslie partait, Pat, resterait. « Ne cherchez pas à deviner

ce que feront vos collègues, » avait-on dit à chacun de nous. Mais on pouvait difficilement s'empêcher de penser qu'il y aurait un nombre impressionnant de jeunes et jolies filles sur la liste des passagers pour Mars. Aussi, je n'en avais, quant à moi, qu'une seule sur un total de dix personnes.

Il me restait désormais trois tâches à mener à bien.

Primo : rester en vie jusqu'à ce que je quitte Simsville. Pour l'instant il y avait des fanatiques ; plus tard, il y aurait des gens furieux de voir leurs espérances déçues et qui, terrifiés, n'ayant plus rien à perdre, n'hésiteraient pas à recourir à l'émeute.

Secundo : quitter Simsville avec mes dix passagers. Cela n'irait pas tout seul, en dépit de ce qu'on avait pu m'affirmer et des mesures prises.

Tertio : parvenir sur Mars avec ma fusée. Mais bien que ce dernier problème fût le plus important et le plus délicat, c'était celui qui me tourmentait le moins. La partie se jouerait entre moi d'une part, avec un appareil non vérifié, construit dans la hâte, et l'espace de l'autre. Tandis que pour les deux premiers, c'était moi contre mes semblables.

III

Les trois ecclésiastiques se trouvaient réunis chez l'abbé Clark quand je revins à Simsville après mon bref passage à Havinton. Lorsque l'abbé Clark me fit entrer, il y eut ce silence gêné qui s'établit à l'arrivée inopinée de la personne qui fait l'objet d'une conversation entre plusieurs autres.

Le révérend John MacLean était un homme bourru, qui ne se payait pas de mots.

— « Ne perdons pas de temps, lieutenant Easson, » dit-il. « Vous devez penser que votre temps est précieux et moi je sais que le mien l'est. Voulez-vous ouvrir le feu ou dois-je le faire? »

Je pris un siège et m'efforçai de ne pas me laisser intimider.

— « Allez-y. Je préfère que ce soit vous, » dis-je. « Et d'abord, dites-moi pourquoi vous avez tenu à me voir. »

— « Pour commencer, » dit MacLean d'un ton brusque, « entendons-nous bien. Nous n'espérons pas... »

— « Je sais. Vous n'espérez pas partir avec moi, mais... Mais quoi? »

— « Est-ce que vous ne vous agitez pas un peu en vain? » demanda l'abbé Clark avec douceur. « Je sais que vous vous croyez obligé de vous tenir sur la défensive, voire d'adopter une attitude soupçonneuse, lieutenant Easson, mais... »

— « Excusez-moi, » dis-je. « L'ennui, c'est qu'il semble que depuis un temps infini je ne puisse plus parler à cœur ouvert avec quelqu'un. » Je les observai tous trois avec attention. Non sans cynisme, j'avais presque compté qu'ils se seraient chamaillés entre eux, mais je pouvais voir qu'il n'en était rien.

— « C'est un peu la raison pour laquelle nous désirons vous parler, » dit le pasteur Munch. C'était un de ces petits hommes à la voix étonnamment profonde. La pièce semblait trop petite pour contenir les sonorités d'orgue de ce puissant gosier. On était enclin à négliger le sens de ses paroles, fasciné qu'on était par ce timbre remarquable. « Voyez-vous, » poursuivit-il, « tous les trois, ici, lieutenant Easson, nous avons le sentiment d'être responsables de la population de Simsville. C'est la rançon de notre réussite et de notre échec. Nous ne sommes pas assez forts pour nous occuper du monde entier. Nous devons limiter notre champ d'action si nous voulons faire œuvre utile. Je ne veux pas vous parler théologie — je veux simplement vous dire que tout ce qui touche la population de Simsville nous touche aussi. Et nous avons le devoir d'examiner objectivement et, s'il est nécessaire, d'expliquer à nos fidèles tout ce qui est appelé à les intéresser directement. »

— « C'est exact, » dit MacLean vivement. « Vous êtes l'instrument de Dieu. Cette expression a parfois servi d'excuse. L'instrument d'une puissance supérieure. On se contente de hausser les épaules. Que faire sinon accepter? » Il se pencha en avant et tapota vigoureusement de son index le bras de mon fauteuil. « C'est une attitude apathique, » ajouta-t-il. « Et l'apathie est indigne d'un chrétien. Nous pensons, tous trois, qu'il nous appartient d'examiner objectivement et, le cas échéant, d'expliquer, comme mon collègue vient de le dire, cet instrument de Dieu. Nous pouvons être une aide ou une entrave. Ou bien nous pouvons donner des conseils. »

La position de MacLean, affirmée carrément, bien que sans hostilité, demandait une franche réplique.

— « Vous voulez dire, » lançai-je, « que c'est moi que vous pouvez aider, entraver ou conseiller? »

— « Il n'est pas question de contrarier votre action, » s'empressa de déclarer l'abbé.

Munch murmura son approbation et ce fut comme le grondement d'une lointaine avalanche. MacLean resta silencieux, ses yeux fixés dans les miens.

— « Je ne voulais pas de cette entrevue, » dis-je, « et je l'ai retardée le plus longtemps possible. Cela parce que je n'étais pas disposé à promettre quoi que ce fût. »

MacLean hocha la tête.

— « En somme, » dit-il, « votre décision était prise avant de venir. »

J'acquiesçai à mon tour.

— « Prise à demi, en tout cas. »

L'abbé Clark était visiblement mal à son aise. Il était trop bienveillant pour aimer ces échanges de propos un peu trop francs.

— « Que pensiez-vous que nous pouvions vous demander de promettre? » questionna MacLean.

— « D'emmener tous les saints, » répondis-je sans détour, « et de laisser tous les pécheurs. »

Je n'avais pas remarqué jusque-là les yeux de Munch, des yeux d'un brun très tendre, dans lesquels se lisait une grande sincérité. Nos regards se rencontrèrent et j'en ressentis quelque gêne.

— « Bien sûr que vous prendrez les saints, » dit-il, « et que vous laisserez les pécheurs. Mais vous ne pensiez pas que nous allions prétendre être les seuls à pouvoir faire la distinction, n'est-ce pas? »

— « J'emmènerai qui me plaira, » dis-je d'un ton péremptoire. « Ma conscience sera mon seul guide. »

Le pasteur approuva de la tête.

— « C'est ce que je voulais vous faire dire, » fit-il.

MacLean approuva également.

— « Je ne crois pas que vous ayez raisonné juste, mon jeune ami, » dit-il. « En ce qui concerne votre tâche essentielle, peut-être que oui. Sur le rôle que nous étions appelés à jouer, sûrement pas. Comment nous aurait-il été possible de vous imposer d'une façon quelconque une ligne de conduite? C'est perdre notre temps que de nous demander ce que nous aurions fait si les choses s'étaient présentées autrement. J'ai entendu parler de vous. Je vous ai déjà vu une ou deux fois. Je sais que vous ferez de votre mieux. Par conséquent, vous êtes l'instrument le meilleur qu'on puisse trouver et j'ajoute que, si j'avais eu mon mot à dire, c'est pour vous que j'aurais voté. »

J'essayai d'avaler la boule qui m'obstruait la gorge. Je me sentais honteux comme un enfant pris en faute. Munch me regarda de nouveau dans les yeux et les siens se firent encore plus doux.

— « C'est un fardeau écrasant qui vous a été imposé, » dit-il, « et nous nous demandions si vous vous en rendiez vraiment compte. Je suis heureux de voir que si. Il faut garder cette belle confiance en vous si vous voulez qu'il se fasse plus léger. »

L'entretien se poursuivit encore et je crois me rappeler qu'il y eut des poignées de main, des bénédictions et des promesses d'assistance au cas où j'en aurais besoin. Mais il est inutile de s'étendre plus longuement sur ce sujet.

Ces trois hommes n'étaient pas seulement des serviteurs de Dieu, c'étaient des hommes d'une grande noblesse de caractère.

IV

Je passai directement du paradis à l'enfer.

J'avais observé des signes qui indiquaient clairement que les choses allaient tourner mal à Havinton. Aussi bien fallait-il s'attendre à des désordres partout. Mais comme Simsville ne comptait que trois mille habitants, Je m'estimais nettement favorisé. A Simsville, une foule, voire une bande de manifestants si l'on en venait là, ne pourrait jamais comprendre que trois mille personnes. A Havinton, c'était un rassemblement de treize mille manifestants qui pourrait se former, ce qui commence à être imposant.

Mais quand, revenant de chez l'abbé Clark, j'arrivai à la grand-place, sur le chemin de mon hôtel, je m'aperçus que les événements pouvaient prendre une tournure fort grave à Simsville également.

Notre première émeute faisait rage à cet endroit. Je m'arrêtai pour regarder. Normalement, je ne devais pas courir de danger. Seul un fou aurait eu l'idée de s'en prendre à l'homme de qui dépendait son salut.

Rien n'indiquait pourquoi l'on se battait et il est probable que personne ne le savait. La peur rend les gens coléreux et quand la colère a atteint chez un homme le point voulu, une simple remarque sur la nébulosité de l'atmosphère peut suffire à déclencher une bagarre.

Ce spectacle me rendait malade. Si j'avais été investi d'une autorité réelle, j'aurais essayé d'y mettre fin. Mais je n'étais rien et personne ne pouvait rétablir l'ordre. Je n'avais aucun appui, la police était de la partie — son intervention était-elle officielle ou chacun de ses membres combattait-il pour son compte personnel ? Je n'aurais su le dire.

Je n'avais jamais été témoin d'une échauffourée vraiment sérieuse. Je n'avais jamais vu des hommes bousculer des enfants, tirer des femmes par les cheveux, piétiner les côtes et le ventre d'adversaires sans connaissance et se lacérer mutuellement le visage avec leurs ongles. Je ne voulais pas voir cela. Je me disposais à partir, mais je pensai soudain que j'avais toujours le devoir de choisir dix personnes parmi cette multitude déchaînée. Mon devoir me commandait donc d'observer.

Brian Secker avait jeté à terre un homme que je ne connaissais pas et lui cognait de toute sa force la tête contre le pavé. C'était de l'assassinat pur et simple ou cela n'allait pas tarder à en être. Pouvais-je emmener sur Mars un individu que je saurais être un assassin ? Par cet acte, Secker quittait la liste des improbables pour prendre place sur celle des impossibles. C'était le seul châtiment qu'il me fût possible de lui infliger et il n'en saurait jamais rien.

Harry Phillips se battait aussi, mais non de gaieté de cœur. Renonçant à toute brutalité, il faisait ce qu'il pouvait, et c'était bien peu en vérité, pour empêcher que la bagarre ne fût encore plus meurtrière. Je n'en étais pas surpris. Je connaissais Harry. Sa place à bord se trouvait confirmée.

J'apercevais Mortenson, à l'autre bout de la mêlée, mais lui se battait le sourire aux lèvres. Pour lui, une bagarre c'était un divertissement, cela n'évoquait ni terreur ni torture. Il choisissait des adversaires à sa taille. Mon regard ne fit que glisser sur lui.

Je fus péniblement surpris de voir Jack Powell occupé à réduire Al Wayman en bouillie. Mais je compris quand j'aperçus Marjory étendue inanimée à côté d'eux, et je portai mon attention ailleurs.

Je m'avançai vers Pat. Elle était presque cachée par trois hommes. Mais plus loin, je vis Leslie, acculée contre un pan de mur avec une demi-douzaine d'enfants qu'elle avait groupés derrière elle pour les protéger. Je préférai me diriger vers elle ; les trois hommes qui entouraient Pat se contentaient de lui déchirer ses vêtements et cela n'avait rien pour surprendre.

Mais quand j'eus atteint Leslie, celle-ci jeta un cri et me poussa vers Pat.

— « Ils ne lui feront pas de mal, » dis-je. « Elle... »

— « Imbécile ! » hurla Leslie. « Regardez-les s'acharner après elle. Lui faire du mal ! Ils vont la tuer s'ils le peuvent. Vous êtes donc aveugle ? »

Je me retournai et Leslie n'eut pas à m'encourager davantage. Ils se servaient de Pat comme d'un punching-ball. Quelqu'un qui ne peut plus se défendre peut vite être assommé dans ces conditions, surtout une femme.

Je ne pouvais songer à leur faire lâcher prise en les tirant de vive force. Tout ce que je pouvais faire, c'était de manifester ma présence. Ils auraient fort bien pu me tuer, mais, comprenant que leur seule chance de survie dépendait de moi, ils déguerpirent sans plus de façons.

Pat était étendue sans connaissance sur le sol. Je la pris dans mes bras et la portai à Leslie. Elle respirait. Elle s'en tirerait certainement. Derrière Leslie, les enfants regardaient, ébahis.

Pat ouvrit les yeux.

— « Dieu, qu'est-ce qui m'a frappée, » fit-elle haletante. Puis apercevant les enfants blottis derrière nous et l'expression de curiosité qui se peignait sur leur visage : « Tournez-vous, les gosses, » leur dit-elle. « Vous êtes trop jeunes pour voir ça ! »

Elle n'était pas si mal en point qu'on eût pu le craindre.

Leslie se dépouilla de sa robe et m'aida à en revêtir Pat, qui lui fit remarquer : « Vous voilà prête à figurer dans un strip-tease, Leslie. Enfin, j'en ai plus à cacher que vous. »

Soudain, sans raison apparente, la lutte avait cessé presque complètement. La foule disparut comme neige au soleil.

Ce fut notre première émeute et probablement la plus grave. Jusque-là, nul n'avait imaginé à quelles violences étaient capables de recourir des hommes et des femmes qui n'avaient plus que quatre jours à vivre. Chacun ignorait qu'il serait prêt à tuer et que les autres seraient dans une même disposition d'esprit.

Pat ne pouvait pas marcher, mais elle était facile à porter. On pouvait maintenant renvoyer les enfants chez eux ; ils ne couraient plus de danger. Ils partirent en nous jetant des regards en coulisse. La bataille leur avait fait si peu d'impression qu'ils l'avaient déjà oubliée et de drôles de petits gloussements passaient de l'un à l'autre.

Comme je soulevais Pat dans mes bras, je me tournai vers Leslie, les sourcils froncés. Les gosses ricanaient comme s'ils avaient entendu une plaisanterie scabreuse sans la comprendre tout à fait. Leslie était institutrice et il est possible que des gamins précoces aient éprouvé une joie vicieuse à la voir dans la tenue légère d'un modèle pour couverture de magazine licencieux. Mais j'avais entendu ces ricanements auparavant, alors que Leslie n'était pas avec moi.

Leslie devina mes pensées.

— « Ce n'est pas moi, » dit-elle avec une grimace embarrassée qui fit que Pat me lança un regard malicieux. « C'est vous. »

— « Moi? » Je réprimai juste à temps l'envie de me tortiller pour voir si j'avais un trou au fond de mon pantalon ou autre chose d'extraordinaire.

— « Les écoles ont été fermées, » poursuivit Leslie, « parce qu'il semblait ridicule de les laisser ouvertes, que les instituteurs ne pouvaient supporter d'être ennuyés et que les parents voulaient avoir leurs enfants auprès d'eux. Mais on ne nous a pas permis de dire aux enfants pourquoi les écoles fermaient leurs portes. »

— « Oui. C'est de la folie, évidemment... Pourquoi essayer de tenir secret le fait que le monde finira vendredi? »

Leslie fit oui de la tête. Elle avait parlé avec volubilité, s'efforçant, je suppose, de tenir mon esprit occupé pour éviter que je porte mon attention sur sa personne. Elle n'avait pourtant pas à en rougir. Son corps était menu par rapport aux canons habituels, mais extrêmement gracieux.

— « Oui, mais vous comprenez, » reprit-elle avec le même débit, « on nous défend de le leur dire et de cette façon ils se colportent la nouvelle en cachette, comme s'il s'agissait d'une chose inavouable. Quelques parents, bien entendu, font preuve de plus de jugement et leur donnent des explications. Mais la plupart fuient le problème et laissent leurs enfants apprendre la vérité comme une horreur sur laquelle un voile doit être jeté... »

Je pouvais imaginer le reste tout seul. Il était stupide de vouloir cacher aux enfants ce nouveau problème de vie et de mort, mais il n'était pas surprenant de voir les gens essayer. Ils oubliaient ou ne se rendaient pas compte que, si l'on pouvait dissimuler les faits aux gosses, on ne pourrait jamais les empêcher de sentir la tension qui ne cessait de croître et qui se concentrait précisément sur moi.

J'emmenai Pat à l'hôtel, tout proche. Je chassai de mon esprit la question des enfants. Je ne pouvais me charger de tout. Mais je me souvins d'autre chose, d'un détail qui avait excité ma curiosité en plein milieu de la bataille.

— « Quelle était votre pensée, Leslie, » demandai-je, « quand vous m'avez dit que, bien sûr, ils allaient faire un mauvais parti à Pat et que je devais être aveugle? »

Le visage de Leslie se colora vivement comme je la regardai, mais ce n'était pas la pudeur qui la faisait rougir cette fois. Elle dit, avec une certaine irritation :

— « Ne soyez pas stupide, Bill. »

Elle avait raison. J'étais stupide. J'aurais dû comprendre plus tôt. Je regardai Pat.

— « Vous savez de quoi il est question? » lui demandai-je, plus pour détourner ses pensées de ses blessures que pour autre chose. Mais Pat n'avait pas écouté et elle me le dit.

— « Ils savaient que Pat était assurée d'avoir une place dans l'astro-

nef, » dit soudain Leslie d'un ton amer. « Evidemment, ils voulaient la tuer. Moi-même, je comprends leur manière de voir. »

Pat voulut rire mais elle dut y renoncer.

— « Dites-lui, Bill, » articula-t-elle faiblement.

Mais nul de devait connaître ma décision à l'avance. C'était là un point important. Les gens pouvaient devenir furieux en apprenant qu'ils n'avaient plus aucune chance. Même Pat, malgré ses affirmations.

Je répondis donc évasivement :

— « Personne n'a la certitude d'avoir une place ou de n'en pas avoir, Leslie. Jusqu'à jeudi soir, quand nous partirons d'ici, mes dix passagers et moi, aucun habitant de Simsville ne peut savoir s'il part ou s'il reste. Vous comprendrez qu'il ne peut en être autrement, si vous voulez bien réfléchir une minute. »

Leslie fronça les sourcils. Nous étions arrivés chez moi, à l'hôtel. Je déposai Pat sur un sofa.

— « Mais... » dit Leslie.

Cette fois, Pat éclata franchement de rire.

— « Vous ne voulez toujours pas le croire, Leslie? » dit-elle d'un ton moqueur. « Ecoutez-moi. Bill et moi n'avons jamais abordé ce sujet, sauf lorsque je lui ai dit, dès notre première rencontre, que je ne m'attendais pas à faire partie des dix. Je ne prétends pas que je veux mourir... Qui donc le veut? Mais si Bill n'est pas disposé à vous faire de confidence, moi je vais vous en faire une : il ne voudrait pas emmener une fille comme moi sur Mars. S'il le faisait, il ne serait pas Bill. C'est pourquoi je continue tout simplement à être moi-même sans chercher à gagner mon passage en reniant ma personnalité. Vous me comprenez? »

Leslie fit un signe de tête affirmatif, mais elle n'était pas convaincue.

— « Je vais chercher le médecin, » annonça-t-elle. Sans un mot, je lui jetai une chemisette et un pantalon de coutil.

— « Je l'estimerais davantage si elle vous croyait, » dis-je, la mine renfrognée, quand elle fut partie.

— « Comment le pourrait-elle? » demanda Pat avec une grimace. « Elle nous voit toujours ensemble. Nous... »

Mais, jugeant qu'il lui fallait faire un trop grand effort pour parler, elle n'alla pas plus loin.

A mon avis, Pat s'était montrée dans cette affaire sous un bien meilleur jour que Leslie. Je gardai un front soucieux. On pouvait juger les gens d'après ce qu'ils pensaient des autres. Etais-je en train de faire une erreur?

Ou bien Pat, après tout, ne cherchait-elle pas à m'avoir par un superbe coup de bluff? L'enjeu en valait la peine.

V

Le lendemain matin, je reçus une visite avant même d'être tout à fait éveillé. Pat était une fille solide. Je m'en étais douté. Elle s'était levée et, drapée dans une robe de chambre en soie verte que je lui avais prêtée,

elle allait et venait, commandant le petit déjeuner et mettant de l'ordre dans l'appartement avec un doigté tout féminin.

Elle était restée chez moi. Il n'y avait rien de blâmable à cela. Si des gens devenus fous furieux voulaient la tuer et si j'étais le seul à pouvoir la protéger, il était normal que je lui offrisse asile. Mais quand j'entendis frapper à la porte, je lui désignai la salle de bains d'un geste de la tête.

Elle me fit signe qu'elle refusait absolument d'y entrer.

— « Ce n'est sans doute que Leslie, » dit-elle sans baisser la voix. « Et d'ailleurs, moins on fait une chose ouvertement et plus les gens y attachent d'importance. Une bouffée de mon parfum — et je me sers d'un parfum très fort, je ne sais si vous l'avez remarqué — alors que je resterais invisible, et la cause serait entendue : chacun saurait que vous avez décidé de m'emmener. »

La raison véritable, c'était qu'elle éprouvait un malin plaisir à rester là. Elle s'était avancée jusqu'à la porte tout en parlant et c'est elle qui ouvrit.

Mortenson se tenait sur le seuil. Le battant me le dissimula une seconde ou deux et je ne pus observer sa réaction quand il se trouva en face de Pat. Quand il eut pénétré dans l'appartement, son visage, en tout cas, n'exprimait aucun étonnement. Mortenson ne se laissait jamais troubler par rien.

— « Dites-moi, Bill, » fit-il de son air aimable et dégagé. « Après ce qui s'est passé hier, ne croyez-vous pas que vous auriez besoin d'être secondé? Vous me semblez bien isolé ici. Pat ne comptera guère quand les choses tourneront à l'aigre. Si je venais m'installer avec vous? »

Je réfléchis. Il pourrait arriver un moment où je serais heureux d'avoir Mortenson près de moi. Mais j'étais persuadé d'agir sagement en évitant autant que possible tout rapport avec ceux que j'avais déjà choisis. La mésaventure de Pat était un avertissement, bien que Pat ne fût pas du nombre, elle. Tous ceux qui m'entouraient devenaient immédiatement suspects. Je ne tenais pas à ce que Mortenson, les Powell, Leslie et Harry Phillips soient trouvés dans la rue avec un couteau planté dans le dos.

— « Vous êtes un petit malin, Fred, » fit remarquer Pat sur un ton admiratif: « Pour le cas où Bill n'aurait pas eu le loisir d'apprécier vos qualités exceptionnelles, vous désirez vous tenir près de lui pour lui en fournir l'occasion. Ne vous tourmentez pas. Il sait quel type épatant vous faites. »

Mortenson ne montra pas la moindre trace d'irritation. Il était toujours satisfait, aimable, naturel.

— « C'est une idée qui m'était venue à l'esprit, » dit-il. « Qu'en pensez-vous, Bill? »

— « Mieux vaut n'y pas donner suite, » dis-je, et je lui expliquai pourquoi, sans lui révéler qu'il figurait sur ma liste. Il approuva de la tête.

— « C'est raisonnable, » reconnut-il. « Je dirai mieux : c'est une précaution indispensable. Annoncez les noms des dix personnes qui

partiront avec vous et je parie la Banque Nationale contre une cacahuète qu'il n'en restera pas une en vie sur les dix le soir venu. Dites, Pat, puisque Bill ne veut pas de mon offre, quand vous voudrez sortir et qu'il ne pourra pas vous accompagner, vous n'aurez qu'à me donner un coup de téléphone. Ce n'est pas tant que je brûle d'amour pour vous, mais je n'ai pas envie de vous voir après que votre gorge immaculée aura fait connaissance avec un couperet de boucher. »

Pat frissonna.

— « Vous évoquez les choses d'une façon très réaliste, » dit-elle.

Avant de nous quitter, Mortenson m'avertit qu'il ne serait pas, ce matin-là, mon dernier visiteur.

— « Je suis venu de bonne heure pour être le premier, » dit-il franchement. « Je sais que Miss Wallace va venir aussi, suivie des Powell, de Sammy Hogan... »

— « Sammy ! » m'exclamai-je. « Il est donc capable de mettre un pied devant l'autre? »

— « J'étais sûr que vous sous-estimeriez Sammy, » dit Mortenson, secouant la tête. « Il y a presque vingt-quatre heures, il était complètement anéanti. Maintenant, mise à part une tête qu'il ne demanderait qu'à troquer contre une autre s'il trouvait amateur, il est redevenu le Sammy d'autrefois. Il a compris soudain que l'objet de sa passion ne valait pas cher. »

Sachant qu'il ne pourrait partir en laissant une meilleure impression, Mortenson sortit et referma la porte sans bruit.

Cet homme était pour moi une énigme. Je ne saurais décrire ce qui frappait particulièrement en lui au premier abord, l'impression qu'il donnait d'être plus grand que la vie, d'avoir tout fait et tout vu. Il était l'homme de tous les talents. Après son départ, on se demandait ce qu'il y avait de si surprenant dans ce qu'il venait de dire et de faire, mais sur le moment on ne se posait pas la question.

Je lançai à Pat un regard incisif.

— « Vous ne l'aimez pas beaucoup, » dis-je.

— « Au contraire, » répliqua-t-elle d'un ton vif. « Il y a des années que je suis amoureuse de lui. Il lui est même arrivé, à l'occasion, de vouloir bien me payer de retour. »

— « Vous n'avez pourtant pas l'air d'éprouver pour lui une grande passion. »

— « Réfléchissez bien, Bill. Pouvez-vous m'imaginer ayant l'air d'éprouver une grande passion pour qui que ce soit? »

C'était l'argument massue. Pat avait été élevée à une école où la première règle à retenir était : n'extériorisez jamais vos sentiments ou vous ne tarderez pas à vous en mordre les doigts.

— « Vous ne tenez pas à en parler, n'est-ce pas? » questionnai-je.

— « Il n'y a rien à en dire. Qu'est-ce qu'une femme comme il faut peut raconter à un gentleman au sujet d'un autre gentleman? » Il y avait beaucoup d'amertume dans la façon dont elle appuyait sur les mots « *comme il faut* » et « *gentleman* ». Je ne répondis pas, espérant qu'elle

mettrait elle-même fin au silence qui suivit cette question. C'est ce qu'elle fit bientôt en effet.

— « Je me suis précipitée dans ses bras, » dit-elle. « Ce n'était pas fort de ma part. Mais cela n'avait pas d'importance car il était généreux et compréhensif. Il me prit et me reposa avec douceur. On ne peut pas demander davantage, n'est-ce pas? J'avais alors dix-sept ans. Plus tard, je recommençai et cette fois cela ne finit pas de la même manière. Il me garda un certain temps et quand il me laissa retomber, ce ne fut pas précisément avec douceur. A ce moment-là, il était un peu fatigué de ma compagnie. J'étais exigeante, voyez-vous. »

J'avais peine à me représenter Pat exigeante. Mais peut-être s'agissait-il d'une tout autre Pat. La plupart d'entre nous ont l'occasion de changer plus d'une fois de caractère au cours de leur existence.

— « Ne le blâmez pas pour cela, » poursuivit-elle. « Quoique vous pensiez, ne blâmez pas Fred. Ce serait injuste. » Je ne savais pas si l'ironie qui perçait dans sa voix s'appliquait aux paroles qu'elle prononçait ou simplement à sa vie. A toute sa vie, pensai-je.

» Après tout, est-ce que vous m'avez fuie, vous? Quoi qu'il en soit, la même chose s'est reproduite à maintes reprises. Toujours la même : Fred et moi, nous nous retrouvons et, sans nous lasser, nous rejouons le même disque usé. »

— « Pourquoi? » demandai-je crûment.

— « Doucement ! » fit-elle d'un ton léger. « Parce que c'est ainsi que je suis le plus près d'être heureuse. Et parce que Fred n'est pas insensible. »

Elle m'avait confié tout ce qu'elle était disposée à dévoiler sur ce sujet, mais je n'avais pas besoin d'en savoir davantage. C'était une de ces histoires qui commencent par : « Les choses auraient été tellement différentes si... » C'est bien possible, mais ce qui importe, selon moi, c'est les choses telles qu'elles sont et non telles qu'elles auraient pu être. Cependant, je ne pouvais m'empêcher de déroger à mes principes et de me demander si elles eussent été différentes, par exemple, dans le cas où Pat et Sammy auraient vécu ensemble, ce que de toute évidence ils n'avaient jamais fait.

— « Comment se fait-il que vous n'ayez pas connu cette fiancée de Sammy? » demandai-je.

Elle haussa les épaules.

— « Je n'ai jamais eu beaucoup affaire avec Sammy. Lui et moi, nous sommes partis du mauvais pied, je crois bien, il y a longtemps de cela. » Elle fit entendre un rire grinçant. « Cela peut arriver à des gens très bien, n'est-ce pas? »

Nous venions de finir notre petit déjeuner quand les Powell se présentèrent. Ils ne furent aucunement surpris de trouver Pat chez moi, mais sa présence parut les importuner. Aussi Pat ne tarda-t-elle pas à se retirer dans la chambre du fond.

Néanmoins, les Powell avaient du mal à en venir au fait. J'espérais qu'ils n'allaient pas piquer une crise et me supplier de les emmener sur

Mars parce que Marjory attendait un bébé ou pour quelque autre raison secondaire à mon sens.

Ce fut Marjory qui parvint enfin à m'informer de l'objet de leur visite, non sans avoir tourné encore un moment autour du pot. Elle se polissait les ongles avec application, s'arrêtant de temps à autre pour tirer sur les plis de sa robe qui, pourtant, tombait parfaitement droit.

— « Nous n'avions pas l'intention d'en parler, » commença-t-elle, « parce que nous ne pensions pas que cela dût changer quelque chose de toute façon, mais, tout de même, nous nous sommes dit que nous devrions... Vous comprenez, n'est-ce pas? Simplement pour le cas... Ce n'est que juste. »

J'attendais, sachant que tout mot que j'eusse placé n'eût fait que servir de prétexte à d'autres circonlocutions. Ils m'auraient expliqué en détail qu'ils n'avaient pas voulu dire *cela*.

— « J'ai dit à Jack qu'il n'y avait aucune chance que vous nous preniez avec vous, » poursuivit Marjory. « Mais il m'a dit qu'il était possible que si, après tout. Alors nous avons pensé qu'il vaudrait mieux vous prier de n'en rien faire. »

— « Pourquoi? » coupai-je brusquement. « Vous venez me dire que vous voulez mourir? »

— « Je voulais vous dire que je n'y peux rien, » reprit-elle simplement. « Je représente un trop gros risque, Bill. J'ai déjà eu un accident et le docteur m'a avertie qu'une nouvelle grossesse signifierait la mort pour moi et pour l'enfant. »

— « Vous pensez que seuls les gens qui peuvent avoir des enfants doivent être désignés pour partir? »

— « Non, mais il y a plus grave, Bill. Cela n'aurait pas eu d'importance... Mais je suis enceinte maintenant. »

— « Je comprends, » dis-je.

— « Bien sûr, vous allez penser que nous avons été présomptueux de nous imaginer que vous alliez nous emmener, » s'empressa d'ajouter Marjory. « Ce n'est pas cela. C'est simplement qu'il fallait que vous soyez au courant, pour le cas... »

Je n'avais aucun commentaire à faire. Pouvais-je leur dire que je les avais mis sur ma liste? Evidemment non. Serait-ce pour eux une consolation si je leur disais que je n'avais jamais envisagé leur départ? Non plus. Je ne pouvais que murmurer stupidement que j'étais navré. En les voyant arriver, je m'étais attendu à autre chose. Tout cela, en fin de compte, n'était que secondaire.

Pat reparut dès que les Powell furent partis. Je lui racontai l'entrevue et ajoutai :

— « Je me demande pourquoi tout le monde a choisi ce matin pour venir me raconter ces histoires. »

— « C'est compréhensible, » répondit-elle. « La radio a annoncé que cinq personnes sont mortes dans la bagarre d'hier. Vingt-quatre autres ont été transportées à l'hôpital. Six ont été incarcérées en attendant de comparaître devant le tribunal lundi prochain. Seulement il est probable

qu'il n'y aura pas de lundi prochain, en sorte qu'ils ne verront plus rien d'autre dans leur vie que les murs de leur cellule. Les gens comprennent maintenant que ce n'est pas un simple cauchemar auquel on ne pensera plus demain matin. Nous sommes mardi. Si, d'ici jeudi soir, ils ne vous ont pas convaincu que vous devez les emmener sur Mars, leur compte est bon. »

Je m'intéressais davantage à Pat qu'à son raisonnement. Je me disais que deux places étaient maintenant libres dans mon appareil. Il n'y avait pas à hésiter après ce que Marjory venait de m'apprendre. Je ne pouvais attribuer une de mes précieuses places à quelqu'un qui pouvait mourir d'ici quelques mois ou qui, pis encore, pouvait devenir infirme sur Mars et réclamer des soins continuels.

Je ne voulais plus voir personne. Je voulais m'asseoir et réfléchir. Mais la procession continua.

Miss Wallace avait perdu de bonne heure toute apparence de jeunesse pour devenir une femme sur le visage de laquelle il était difficile de mettre un âge. Je savais qu'elle n'avait que trente ans, mais elle aurait pu passer pour en avoir quarante-cinq ou cinquante si tel avait été son désir.

Elle était venue me voir pour plaider la cause de Leslie Darby.

— « Vous pourriez la croire jeune et frivole, » dit-elle d'un ton pressant (cette entrée en matière était inutile, car la jeunesse de Leslie était évidente et personne, hormis Miss Wallace, n'eût songé à la prendre pour frivole), « mais si vous ne l'avez jamais vue avec les enfants, vous pouvez me croire sur parole, c'est une éducatrice dans l'âme. Vous aurez besoin d'un tel don dans un monde inconnu. Parfois, j'ai peur, Lieutenant Easson — j'espère que vous ne me jugerez pas impertinente — que vous et d'autres jeunes hommes comme vous n'alliez constituer une colonie spartiate d'hommes et de femmes endurcis et téméraires qui n'auront pas de temps à consacrer aux choses délicates de la vie. Peut-être est-ce ce qu'il vous faut? Seulement je pense que, dans une société ainsi constituée, les enfants, en grandissant, deviendront encore plus durs et plus téméraires que leurs parents et qu'une nouvelle race suivra, qui sera cruelle, ignorante et... »

— « Je ne crois pas qu'aucun de nous ait cela en vue, Miss Wallace, » répondis-je. Je m'en débarrassai presque aussitôt, car, somme toute, elle perdait son temps et me faisait perdre le mien. Leslie partirait. Miss Wallace aussi, d'ailleurs, bien qu'elle ne semblât nullement le soupçonner. D'autre part, j'avais l'impression assez pénible que sa sincérité aurait affaibli ma résolution de silence et que je me serais laissé aller à révéler quelque chose que j'aurais regretté.

— « Sortons, » dit Pat, « autrement tout Simsville va défiler ici. »

— « Et alors, ne pensez-vous pas que je devrais accorder audience à tous ceux qui le demanderont? »

— « Vous n'êtes pas leur pasteur. »

— « Non, mais c'est moi qui peux leur donner la vie de l'au-delà. »

— « C'est presque un blasphème que vous prononcez là, » dit Pat.

Je fus surpris. Je n'aurais jamais soupçonné qu'elle eût une notion précise de ce que pouvait être le blasphème et j'aurais bien juré que c'était le moindre de mes soucis.

— « De toute façon, j'aimerais savoir ce qui tourmente Sammy, » dis-je. « Je suis curieux de le voir dans son état normal. Je me demande ce qu'il me veut. »

Pat émit un grognement.

— « Il veut avoir une chance de voir Mars, évidemment, » dit-elle d'un ton cynique. « Maintenant qu'il est éveillé dans un monde sur lequel il n'a plus que trois jours à vivre, il va venir ramper à vos pieds. »

Je n'aimais pas l'entendre parler ainsi. Un moment, j'étais sur le point de lui donner la place de Marjory Powell. L'instant d'après, elle me confirmerait dans mon opinion que ce serait une erreur.

Je prenais peut-être ma tâche trop au sérieux. Je croyais peut-être que j'étais un dieu pour de bon.

VI

J'aurais pu chercher pendant cent ans, je n'aurais jamais deviné pourquoi Sammy Hogan voulait me voir. Il lui était arrivé ce qui vous arrive fréquemment au lendemain d'une noce à tout casser. Vous vous sentez malade comme un chien, mais votre cerveau est froid comme le marbre et vous n'avez jamais raisonné plus clairement. J'ai vu, en de telles circonstances, des hommes tourmentés depuis des années par les problèmes scientifiques les plus ardus en trouver la réponse tout d'un coup et comme sans effort.

Sammy entra, marchant avec prudence, comme si sa tête tenait en équilibre sur une épingle. Ce n'était plus du tout le même Sammy. Son regard se posa sur moi, puis sur Pat, puis de nouveau sur moi.

— « Je me demande si je dois dire ce que je suis venu dire, » murmura-t-il.

— « Allez-y toujours. »

— « Je devrais peut-être le garder pour moi, puisque cela ne paraît être venu à l'esprit de personne. Mais c'est une pensée qui me tracasse et vous pourriez probablement me tranquilliser, vous. Sinon, je crois que je vais me remettre au whisky, et ce ne sera plus pour la même raison. »

— « C'est à qui sera le plus évasif, » protestai-je. « Accouchez, voyons ! »

— « Puis-je vous poser quelques questions? » Il s'installa posément dans un fauteuil. « Combien faut-il de temps pour construire un astronef normal? »

— « Près d'un an. »

— « Combien de personnes les astronefs de modèle normal auraient-ils pu emmener d'ici la date fatidique? »

— « Je ne sais pas. Quelques centaines. Environ une personne sur cinq millions. Où voulez-vous en venir? »

— « Où construit-on votre fusée? L'avez-vous vue? »

J'aurais dû deviner le fond de sa pensée, mais tel ne fut pas le cas. Pat, elle, avait saisi aussitôt. Elle retint son souffle et considéra Sammy avec des yeux affolés.

— « A Detroit, » répondis-je. « Avec des milliers d'autres. Toute la ville a été évacuée et transformée en camp militaire. Comme Philadelphie, Phœnix, Birmingham, Berlin, Omsk, Adelaïde. Mais vous le savez aussi bien que moi. Oui, j'ai vu les fusées. Elles ne seront prêtes que quelques heures avant le grand départ. Il n'y aura pas d'essais. Un grand nombre d'entre elles resteront en route. Est-ce cela que vous voulez dire? On ne le crie pas sur les toits, mais quiconque s'y connaît un tant soit peu en matière de vols interplanétaires peut s'en apercevoir sans qu'on le lui souffle. Et alors? »

— « Supposez qu'une seule personne sur cinq millions ait eu une chance de vivre. Que se serait-il passé sur la Terre? »

— « Je préfère n'y pas penser, » dis-je. « Cette émeute d'hier n'était rien en comparaison de ce que nous aurions vu, vingt-quatre heures par jour sans un jour de répit, sur toute la surface du globe. Mais, sous la pression des circonstances, l'homme est terriblement ingénieux. Il n'a pas fallu longtemps, quand la nécessité en est apparue évidente, pour dresser les plans d'engins pouvant être fabriqués en huit semaines. Aussi ce que vous imaginez ne s'est pas produit. »

— « Oui, » dit Sammy avec calme. « Cela ne s'est pas produit parce que, comme vous le dites, l'homme est ingénieux. »

Je compris enfin ce qu'il sous-entendait et me mis à rire. Un instant, il m'avait plongé dans le trouble.

— « Vous voulez dire que les autorités, prévoyant ce qui arriverait si une personne seulement sur cinq millions pouvait être emmenée en sûreté, ont organisé cette mystification pour qu'il n'y ait pas de désordres? » lançai-je. « Une personne sur trois cents, c'est différent. La chance est appréciable. Les gens ne voudront pas ruiner cette espérance. Ils se tiendront bien tranquilles jusqu'à ce qu'ils sachent que tout est perdu. C'est cela, n'est-ce pas? »

Je me mis à rire de nouveau. « S'il y avait vraiment une raison pour agir ainsi, » poursuivis-je, « je serais peut-être disposé à partager votre façon de voir. Mais qu'y gagnerait-on? Que tous les habitants de la Terre se mettent à se battre, à piller et à assassiner, quelle importance cela peut-il avoir, puisque, en définitive, c'est ce qui arrivera quand le mercure jaillira du sommet de tous les thermomètres? »

— « Il pourrait cependant y avoir une raison, » dit Sammy. « Qui s'en ira par les astronefs normaux? Des groupes de personnes triées sur le volet et pas par des lieutenants promus à titre temporaire et dont le seul mérite est de savoir distinguer l'avant de l'arrière d'une fusée. Les vrais astronefs emmèneront sur Mars les gens les plus importants, le matériel, les approvisionnements... »

— « C'est naturel, les fusées de sauvetage étant si aléatoires. »

— « Plus naturel encore si l'on s'attend à ce qu'aucun de ces engins

de fortune ne parvienne à destination. Ou ne puisse même quitter la Terre. Ne voyez-vous pas ce que je crains? Les gouvernants savaient que, s'ils disaient la vérité, ce serait le chaos universel. La foule détruirait les astronefs où elle ne serait pas admise à s'embarquer. Les meneurs tueraient tous ceux qu'ils soupçonneraient d'avoir été désignés pour partir. Quand un astronef se poserait, en quelque point du globe, pour prendre ses passagers, un million de personnes s'assembleraient autour avant même que les portes en soient ouvertes.

» Vous voyez donc comment les choses se présentent. Dans le monde entier, les gouvernants peuvent choisir tranquillement, sans publicité, ceux qui iront s'établir dans les colonies extra-terrestres, les conduire aux astroports et les faire monter dans les astronefs. Des incidents peuvent survenir, mais les gens s'abstiendront de recourir à la violence, de peur de perdre leur chance de se voir attribuer une place dans une fusée. Vous comprenez maintenant combien ce plan est machiavélique. Ceux qui partent réellement pour Mars peuvent prendre leurs dispositions en toute quiétude, sans être dérangés, tandis qu'un tiers de la population de la Terre est occupé à construire des machines de transport absolument inutiles et que les deux autres tiers ne songent qu'à avoir une conduite exemplaire et à attirer les regards de quelque lieutenant d'occasion. »

Pat était visiblement troublée. J'éprouvais un grand respect pour elle aussi bien que pour Sammy. Je savais, sans pouvoir expliquer pourquoi, qu'ils se faisaient du souci, non pour eux-mêmes, car ni l'un ni l'autre ne s'attendaient à partir, mais pour les millions de dupes qui croyaient avoir une chance alors que (selon le raisonnement de Sammy) ils n'en avaient aucune.

Il était inutile de leur faire remarquer que, même si ces craintes étaient fondées, on pouvait prendre la défense d'une méthode tendant à envoyer le plus grand nombre possible de personnes qualifiées peupler la nouvelle colonie. Pat et Sammy ne pouvaient se faire à cette idée horrible d'un monde tenu tranquille par un odieux mensonge. Je ne voyais pas les choses tout à fait sous le même angle, bien que la tranquillité de la rue fût pour moi de plus d'importance que pour eux.

Je passai mon bras autour des épaules de Pat.

— « Je ne veux pas discuter votre thèse, Sammy, » dis-je. « Et, pourtant, je le pourrais. Je vous demanderai simplement ceci : quand cette idée vous est venue, n'étiez-vous pas dans une crise morale telle que vous n'en aviez jamais connue? N'étiez-vous pas misérable, désespéré, à demi mort? Votre esprit n'était-il pas enclin à ne concevoir que les pensées les plus sombres, les plus sinistres? »

Il fit un sourire de biais, pénible à voir.

— « C'est fort possible, » admit-il.

— « Alors, si vous réagissiez? Si vous cessiez de broyer du noir? Vous pourriez ensuite examiner de nouveau la question. Elle vous apparaîtrait sans doute sous un jour légèrement différent. »

— « Pat n'était pas dans un accès de cafard, » rétorqua Sammy. « Et

elle semble croire cependant qu'il pourrait y avoir du vrai dans mon raisonnement. »

— « Pat pense qu'il y a du vrai dans tout raisonnement négatif. Elle refuse de croire à quoi que ce soit à première vue. Mais cela cache souvent un caractère romanesque et imaginatif. Et qui dit qu'elle n'est pas dans un accès de cafard? Elle estime qu'elle a gâché sa vie. Elle pense qu'elle n'a pas de droit à faire valoir pour aller sur Mars. Elle veut... »

Pat appliqua sa main sur ma bouche, de toute sa force. Je lui pris les poignets et nous nous bousculâmes un moment, pour rire. Elle avait un visage moins soucieux quand nous eûmes fini.

Sammy lui-même avait eu presque un sourire.

VII

Sammy était encore avec nous quand le téléphone sonna. Ce fut Pat qui répondit. Elle paraissait tenir à ce que personne n'ignore sa présence chez moi. Quel avantage espérait-elle en retirer? C'est ce que je me demandais. Pour moi, c'était tout le contraire qu'elle devait en attendre. Mais les gens qui attachent beaucoup de prix à l'honnêteté et à la franchise n'hésitent pas à faire preuve d'honnêteté et de franchise quand bien même il ne saurait en résulter pour eux que des désagréments.

La communication était pour elle. Elle écouta, replaça violemment le récepteur sur son support et se tourna vers nous, courroucée.

— « Eh bien, qu'est-ce que vous dites de ça? » fit-elle.

— « Rien, » dit Sammy avec flegme, « jusqu'à ce que vous nous ayez mis au courant. »

— « C'était ma tante. Elle m'apprend qu'on a pénétré dans ma chambre la nuit dernière et qu'on y a tout détruit : vêtements, livres, meubles, lettres, tout le fourniment. Comment imaginer que quelqu'un ait pu faire chose pareille? »

Sammy se plaça aussitôt du point de vue pratique.

— « Ils n'auront jamais duré qu'un jour ou deux de moins, » fit-il remarquer: « Pourquoi vous en faire? »

— « Mais... »

— « C'est de la hargne, rien de plus, » dis-je. « Pourquoi vous en étonner, Pat. Vous adoptez une attitude cynique en tant de circonstances que vous ne devriez pas vous indigner de voir les gens qui vous haïssent prendre sur vous leur revanche à bon compte. »

Pat fit une grimace involontaire.

— « Non, en effet, c'est normal, » admit-elle. « Et, comme le dit si bien Sammy, cela a peu d'importance à l'heure qu'il est. Mais je trouve que c'est joliment dégoûtant, n'est-ce pas votre avis? »

— « Joliment dégoûtant, » murmura Sammy. « Quelle étrange juxtaposition ! »

Pat déclara qu'elle allait se rendre compte sur place de l'étendue des dégâts. Je m'offris à la conduire mais, à ma vive surprise, Sammy se leva

et annonça son intention de l'accompagner. Il se servit pour cela des mots propres à rendre toute contreproposition impossible. En fait, il m'éliminait. Son moral devait être tout autre que lorsqu'il était arrivé pour nous tenir des propos désabusés.

A peine étaient-ils partis que j'entendis frapper à ma porte. J'ouvris le battant distraitement, persuadé que c'était eux qui remontaient. La vue de toute autre personne ne pouvait manquer de me surprendre dans ces conditions. mais j'étais certes loin de m'attendre à l'apparition dramatique de trois hommes masqués qui firent irruption dans la pièce et refermèrent la porte.

Je n'étais nullement inquiet. Rien de fâcheux ne pouvait m'arriver. Je n'aurais pas été si sûr de moi en face d'un seul visiteur, car il peut se trouver des individus assez insensés pour tuer le seul homme qui ait le pouvoir de les sauver. Mais trois... Ils ne pouvaient être devenus fous à ce point, tous les trois ensemble.

— « Eh bien quoi? » demandai-je. « Ou plutôt, pourquoi? »

Ils étaient armés. Celui qui les commandait tira son revolver et se mit à gesticuler avec comme un gamin.

— « Nous voulons partir avec vous, Easson, » dit-il, d'une voix délibérément sourde. « Si vous vous enfoncez bien ça dans le crâne pour commencer, il y aura peut-être moyen de s'entendre. »

— « Alors, vous feriez bien de décamper avant que je vous aie reconnus les uns ou les autres, » dis-je. « Sinon, vous pouvez être sûrs qu'aucun de vous n'aura d'illusions à se faire. »

— « L'un de nous va se tenir auprès de vous en permanence jusqu'à votre départ. Nous pensons que ça modifie légèrement les données du problème. Nous... »

Son ton autoritaire eut le don de m'irriter. Ils me faisaient l'effet de gosses jouant aux cow-boys.

— « Fichez-moi le camp ! » leur criai-je. « Avant que je vous arrache vos masques. Est-ce que vous me prendriez pour un imbécile, par hasard? »

Personne ne bougea. Je me vis donc obligé de leur expliquer ce qui était l'évidence même.

« Si je meurs, *personne,* à Simsville, ne partira pour Mars, » dis-je d'un ton rasséréné. « On n'enverra pas d'autre lieutenant maintenant. Vous n'aurez rien gagné à me supprimer. Si vous restez constamment auprès de moi, comme vous le dites, ça ne pourra durer que jusqu'au moment où nous arriverons à Detroit ; ensuite nous serons séparés. Vous n'y pourrez absolument rien. Et, à ce moment-là, moi je pourrai vous faire fourrer en prison et c'est tout ce que vous récolterez. Si vous me faites promettre quoi que ce soit — ce qui vous sera facile, car je suis disposé à dire ce qui peut vous faire plaisir — ma promesse s'évanouira dès que je me sentirai en sûreté. Et alors il n'y aura rien de changé au programme. Est-ce clair? » Je les regardai l'un après l'autre. « Et voilà, » ajoutai-je. « Vous savez où est la porte. C'est par là que vous venez d'entrer. »

Ils s'éclipsèrent. Ce ne fut pas plus difficile que cela. Je crois qu'ils avaient prévu avant de venir ce qui allait fatalement se passer. Je ne pouvais vraiment pas leur faire grief d'avoir tenté la chance. J'aurais pu être assez faible et assez stupide pour me laisser prendre à leur ruse. Mais ils avaient abouti à un piètre résultat.

J'en avais assez d'être enfermé. Je sortis et me dirigeai vers le bar Henessy. Dehors, j'aperçus les Stowe, avec leur fils Jim, et je leur fis un signe de la main auquel ils répondirent discrètement. Ils faisaient partie du petit groupe de personnes qui se souciaient encore beaucoup du qu'en-dira-t-on et ils ne voulaient pas qu'on pût les accuser de me témoigner une politesse servile et de chercher à obtenir mes faveurs.

Je vis Betty Glessor et Morgan Smith, dont je n'ai pas fait mention jusqu'ici parce que je ne pensais jamais à eux. Ils étaient fiancés. J'avais échangé une dizaine de mots avec eux et c'est tout. Mais, dans l'ordre de mes préférences, ils venaient immédiatement après les Powell.

Tel était en fin de compte le résultat : plus j'apprenais à connaître les gens et plus il y avait de chances que je les raye de ma liste. Il était bien possible que Smith fût un buveur, un drogué, un sadique et un gangster... Je n'avais pas le temps de le découvrir. J'ignorais s'il était l'un ou l'autre et c'est pourquoi je pouvais l'emmener sur Mars.

A titre d'essai, je biffai mentalement les Powell pour inscrire Smith et Betty Glessor.

Je les suivais encore des yeux quand je faillis me heurter à Leslie. Elle n'avait plus d'occupation, maintenant que l'école était fermée. Elle me fit un sourire. Je n'avais rien à lui dire, mais je n'avais aucune raison de passer mon chemin alors qu'elle semblait désireuse de m'adresser la parole.

— « Que faites-vous? » me demanda-t-elle. Question stupide si jamais il y en eut.

— « Je tue le temps, voilà tout, » répondis-je.

— « Voulez-vous que je vous y aide? »

— « Oui, si vous avez quelque bonne idée à me soumettre. »

Elle connaissait dans la vallée un endroit charmant que je n'avais pas encore eu l'occasion de voir. Elle déclara que ce serait le lieu idéal où reporter ses pensées lorsqu'on se prendrait à regretter la Terre.

Chose étrange, je n'avais pas encore songé à cela. Peut-être était-ce parce que mes premières années s'étaient passées dans quatre grandes villes situées dans trois pays différents, mais je ne m'étais jamais senti attaché à aucun endroit. La pensée de quitter la Terre sans espoir de retour me laissait à peu près indifférent. J'avais vaguement conscience qu'un homme comme Harry Phillips la quitterait le cœur angoissé, mais si tous ceux qui devaient rester sur notre planète étaient condamnés à mourir, je m'en échapperais pour ma part sans le moindre regret. Qu'était-ce que la Terre après tout? Un lieu de séjour comme un autre. Définissez les planètes génériquement et vous comprendrez que, avec Mars, la race humaine ne perdrait rien qu'une technique avancée ne pût compenser en une centaine d'années.

Mais en écoutant parler Leslie, je comprenais qu'aucune planète ne pourrait jamais remplacer la Terre.

Nous fîmes halte à environ deux milles de Simsville. Le coin était sauvage. Des collines nous environnaient, couvertes d'épaisses forêts. Un ruisseau dessinait de nombreux méandres avant de trouver le point le plus bas de la vallée. Des nuages d'un blanc étincelant planaient, immobiles, dans un ciel d'un bleu presque tropical.

Je découvris alors que, sans avoir de la beauté le sentiment inné, j'étais néanmoins capable de m'en laisser pénétrer et que quelque chose, au fond de mon âme, en était agréablement affecté.

Leslie portait une robe de soie de couleur bleue et cela aussi m'était agréable. Ses cheveux blonds en paraissaient plus lumineux. J'ai toujours aimé l'association du bleu et de l'or.

— « Je voudrais... » commença-t-elle.

Nous nous étions assis à l'ombre et elle penchait le buste en avant, les jambes ployées, ses doigts enlacés autour de ses chevilles.

— « Que voudriez-vous? » demandai-je avec obligeance.

Elle semblait l'avoir oublié.

— « Pourquoi procède-t-on ainsi? » s'écria-t-elle.

Je fus désappointé. J'avais espéré oublier un moment Simsville, ma mission et mes responsabilités.

« Comment une personne peut-elle espérer en connaître trois mille en quinze jours? » poursuivit-elle. « Vous savez bien que c'est impossible. Vous n'avez pas essayé. Oh ! je ne veux pas dire que vous n'êtes pas consciencieux. Au contraire. Si vous aviez eu à établir vous-même la méthode de sélection sur toute la Terre, comment l'auriez-vous conçue? »

Je haussai les épaules.

— « Je me serai servi de l'annuaire des téléphones, probablement. »

— « Comment cela? »

— « J'aurais pris un nom tous les trois cent vingt-cinq. »

Leslie étouffa une exclamation comme si j'avais parlé d'incendier une cathédrale.

— « Vous ne *pourriez* faire cela, » cria-t-elle. « Ce serait faire preuve d'une monstrueuse insensibilité. »

— « Pourquoi? Ce serait équitable. »

— « Mais de la manière dont on procède... il y a au moins une chance. Ceux qui ont pour eux la bonté, la sagesse, l'intelligence, la beauté, ont la possibilité de s'en tirer. »

— « Pour l'amour du ciel ! » m'exclamai-je, effrayé par son manque de sens critique. « Croyez-vous que c'est ce qu'on attend de nous? Que nous prenions toutes les têtes les plus remarquables à bord de nos milliers de petites arches et que nous ignorions délibérément la masse? Le snobisme intellectuel ou artistique n'est pas plus excusable que le snobisme social. Si j'avais, ici à Simsville, Beethoven, Michel-Ange, Napoléon, Mme Curie et Shakespeare, et Hélène de Troie et saint Pierre, croyez-vous que c'est eux que je désignerais? »

— « Pourquoi non ? » L'horreur que j'avais lue sur son visage l'instant d'avant avait fait place à une intense surprise.

— « A supposer que je les choisisse, que faites-vous de l'Américain moyen? Evidemment, si Simsville possédait un génie, sa place serait tout indiquée à mon bord. Les génies ne courent pas les rues. Mais quand la proportion est fixée à un sur trois cents, nous n'allons pas éliminer l'homme du commun pour ne considérer que ceux qui sortiraient vainqueurs d'un concours portant sur tel ou tel sujet. Je... »

Je manquais de l'éloquence qui eût été nécessaire. J'étais sûr de raisonner juste et je voulais lui faire partager mon opinion. Mais comment pouvais-je lui dire que les hommes illustres n'étaient, tout bien pesé, que des êtres doués qui avaient appris de nouveaux tours et que la vie de John Smith était aussi précieuse que celle d'un nouveau Shakespeare?

— « Parlons d'autre chose, » lui dis-je, à bout d'arguments. « Ou plutôt, ne parlons pas du tout. »

Elle fit un signe de tête et, à ce moment, elle porta négligemment la main à sa poitrine.

Sans doute ne fus-je pas plus sensé qu'elle. Je l'observai d'un œil stupide tandis qu'elle dégrafait sa robe, puis j'entrai dans une violente colère. Pour quelle raison après tout? Pourquoi le fait de vouloir vivre eût-il été répréhensible en soi? Pourquoi lui eût-il été interdit d'avoir recours à tous les moyens?

Je la connaissais à la fois trop et trop peu. S'il s'était agi de Pat... eh bien, s'il s'était agi de Pat, c'eût été tout différent. Mais je savais que Leslie n'était pas de ces femmes à se donner en passant à un étranger ou presque. Et c'était cela qui, loin d'arranger les choses, ne faisait que les aggraver.

— « C'est pour ça que vous m'avez attiré ici? » lui demandai-je, hors de moi.

— « Et puis après? » fit-elle d'un ton de défi.

Une rage folle, puérile, s'était emparée de moi, doublée d'une déception également déplacée.

— « Vous pensez pouvoir corrompre un lieutenant en vous y prenant de cette façon? » questionnai-je. « Sachez que nous pouvons tous nous offrir chaque soir vedettes de l'écran, princesses, reines de beauté, sans qu'il nous en coûte même un remerciement. Ce n'est pas pour tomber dans les filets des institutrices de village. Vous mériteriez que j'abuse de vous et qu'ensuite je vous raye de ma liste. »

Elle demeura silencieuse. Tout cela était mélodramatique, dégradant et stupide. Ses efforts pour me séduire avaient été des plus maladroits et elle n'avait pas dû se rendre bien compte de son geste. Si elle avait su comment feindre d'être amoureuse de moi ou seulement attirée par moi, la chose eût perdu de son caractère sordide. Mais seule une femme ayant honte de ce qu'elle faisait avait pu se mettre dans une situation aussi lamentable.

— « Vous n'avez donc pas assez de jugeote, » dis-je d'un ton amer, « pour comprendre que n'importe lequel d'entre nous pouvait avoir

toutes les femmes qu'il désirait? Vous croyez que je n'ai pas eu suffisamment d'offres et de propositions grotesques? Des gens qui me promettent de faire tout ce que je leur commanderai sur Mars, qui m'offrent l'équivalent de dix années de salaire dans la monnaie que nous utiliserons là-bas, quand bien même ils devraient trimer pendant vingt ans pour s'acquitter de leur dette... des hommes qui s'engagent à m'obéir au doigt et à l'œil dans la colonie, qui m'aideront à bâtir un Etat à mon idée. Du diable, Leslie, ne voyez-vous pas qu'il m'a fallu décider depuis longtemps qu'une seule réponse convenait à de telles propositions, et que c'était d'abandonner leurs auteurs à leur triste sort? »

— « Vous avez dit... quelque chose qui laissait supposer que vous m'aviez inscrite pour partir. »

— « Parfaitement, je vous avais inscrite. »

Elle releva brusquement la tête et me rit au nez.

— « J'ai entendu souvent ce refrain quand j'étais enfant, » s'écria-t-elle. « Je t'aurais donné quelque chose, mais puisque c'est comme ça, tu ne l'auras pas! Nous l'avons tous dit. C'est... »

Je la plantai là et repris la direction de Simsville. A la voir assise sur sa robe de soie bleue, restée défaite, on eût dit qu'elle flottait au milieu d'une nappe d'eau miroitante.

VIII

C'était une question d'heures maintenant, et non plus de jours. D'ici peu, mes dix passagers apprendraient la décision. Débarqueraient-ils finalement sur Mars? Cela dépendrait, entre autres choses, de leur habileté à tenir secrète cette information.

Une nouvelle bataille se déroulait sur la place. Je la suivis de ma fenêtre cette fois, prenant bien soin de ne pas me montrer, car je ne voulais pas qu'on sût exactement où je me trouvais. Personne n'avait le désir de se battre mais personne ne pouvait s'en empêcher. Tous les habitants de Simsville étaient condamnés à mourir, à l'exception de dix. La température restait normale sur toute la surface de la Terre et le soleil gardait la même apparence. Il semblait incroyable que rien de perceptible à l'un quelconque des sens humains ne se manifestât encore.

Je cessai d'interroger le ciel pour porter mes regards sur la place à l'instant voulu pour voir mourir Jack Powell. Quelqu'un le renversa à terre et lui écrasa le cou sous son talon. Le cœur soulevé d'horreur, je m'aperçus que ce quelqu'un était Mortenson. Mortenson! A ce moment, quelque chose comme un déclic joua dans ma tête et je compris Mortenson.

Favorisé par le sort, beau garçon, plein de vigueur et de santé, Mortenson était déjà tellement comblé qu'on ne voyait rien, en vérité, qui pût l'empêcher d'obtenir tout ce qu'il désirait. La jolie fille, par exemple, qui lui avait dit et continuait de lui dire : « Faites de moi ce qu'il vous plaira. Je vous aime. » Tout lui serait pardonné. Les hommes lui portaient de l'amitié, les femmes n'avaient d'yeux que pour lui.

Il avait été dur envers Pat. Je ne l'ignorais pas, mais je n'avais pas cherché à approfondir ce qui s'était passé entre eux. Elle ne m'avait parlé qu'une seule fois de ses relations avec lui. Certes, il s'était comporté comme une brute avec Pat. Mais elle l'avait cherché... et elle n'était pas la seule. Tout le monde était en adoration devant Mortenson, prêt à oublier ses caprices, à tout pardonner à cet homme transcendant.

Pour tout dire, il jouissait d'un trop grand bonheur. Repu, n'ayant plus rien à souhaiter, il était devenu un monstre d'égoïsme et d'orgueil.

Peu m'importait de savoir quels motifs, valables ou non, poussaient ces gens à se battre ni pourquoi Mortenson venait d'ôter la vie à Jack Powell. Je reverrais toujours ce spectacle de Mortenson piétinant avec des hurlements de joie la gorge d'un homme gisant à terre. Désormais, Mortenson ne comptait plus pour moi.

Maintenant, Marjory Powell allait mourir seule, en proie au chagrin, à la peur et à la haine. Je ne la reverrais plus.

Betty et Morgan apparurent, observèrent ce qui se passait et s'éloignèrent par une rue écartée. C'était mieux ainsi. Ils ne m'avaient pas contraint à les rayer de ma liste de passagers. Sammy se trouvait là, un revolver à la main. Avait-il été l'un des trois bandits masqués qui m'avaient rendu visite? Non. Ces trois-là étaient des imbéciles ; Sammy était sain d'esprit. D'ailleurs, quand ils avaient pénétré chez moi, il venait de sortir avec Pat. Où était donc Pat maintenant?

J'avais dû me poser cette question tout haut, car j'entendis sa voix derrière moi.

— « Eloignez-vous de la fenêtre, Bill, » dit-elle. « Ce spectacle vous fait l'effet d'une drogue. On finit par succomber. Vous n'êtes pas assez coriace pour le supporter. »

Je passai ma main sur mes yeux. Elle avait raison. Je ne comprenais pas au juste ce qui arrivait. Mon cerveau enregistrait fidèlement les images, mais leur signification m'échappait.

Ma liste était complète. J'avais rayé Mortenson, les Powell et Leslie Darby. Pour quelle raison celle-ci? Je ne m'en souvenais plus, mais je savais qu'elle n'était plus sur la liste. Je fis le compte : Miss Wallace, Harry Phillips, la petite Bessie Phillips, les Stowe, Jim Stowe, Betty Glessor, Morgan Smith. Mais cela ne faisait que huit. Ah, oui, Sammy et Pat.

— « Pat, » dis-je. « Vous ne le saviez pas encore. Vous partez pour Mars. »

Sa réaction fut à peu près ce que j'attendais. Elle ne manifesta ni surprise ni enthousiasme. Elle conservait tout son calme et sa gravité.

— « C'est bien vrai? » fit-elle simplement.

— « Puisque je vous le dis. Je ne plaisanterais pas sur un tel sujet. »

— « Oui, évidemment. »

— « Ce n'est pas seulement parce que vous... »

Je ne savais que lui dire et son embarras était aussi évident.

« Je n'ai pas pris cette décision à la légère, » repris-je. « De toute

la population de Simsville, je ne connais personne qui ait plus que vous le droit de vivre. »

J'espérais que la nouvelle serait reçue dans chaque cas avec autant de calme. Je n'en saurais rien. J'avais prévu de ne la communiquer moi-même qu'à Pat et à Sammy.

La bataille semblait avoir cessé ou du moins s'être déplacée. Je n'entendais plus d'exclamations ni de vociférations tandis que je restais là à me demander comment les autres allaient réagir.

Le pasteur Munch était parti chez les Stowe. Le bon sens voulait qu'on procédât ainsi. Je ne pouvais aller moi-même chez ceux que j'avais désignés. Je ne pouvais ni leur écrire, ni leur téléphoner, ni leur télégraphier, et je ne pouvais pas non plus envoyer à ma place quelqu'un qui se fût tenu trop près de moi les derniers temps. Les trois ecclésiastiques m'avaient offert leur concours et c'est ainsi que celui-ci me serait le plus utile. Personne n'aurait idée de les empêcher de visiter leurs paroissiens et je ne m'étais pas trouvé assez souvent ou assez publiquement en relation avec eux pour qu'on pût les soupçonner d'être mes messagers.

Munch savait donc que les Stowe partaient. Quant aux autres passagers, il n'avait pas voulu connaître leur nom.

L'abbé Clark s'était chargé de prévenir Harry Phillips. Harry resterait sceptique, pensai-je. Je m'étais toujours dit que, livré à lui-même, il refuserait de partir. Mais lorsqu'on mentionnerait Bessie, il garderait pour lui ses objections. Il craindrait trop que toute réflexion sur sa propre personne ne compromît les chances de Bessie.

Miss Wallace était une autre candidate susceptible de demeurer muette d'étonnement. C'est l'abbé Clark qui la verrait également.

J'ignorais ce que diraient Betty Glessor et Morgan Smith quand le révérend MacLean les aviserait de leur départ. Ils représentaient l'inconnue dans le groupe. Mais quand il s'agissait de couples, le choix comportait nécessairement une part d'inconnu. Il paraissait injuste de réserver la moitié des places disponibles à deux couples, mais ils ne voulaient pas être séparés. Qu'ils n'eussent pas encore d'enfants, comme Betty et Morgan, ou qu'ils en eussent un, comme les Stowe.

Les enfants ne manqueraient pas sur Mars. Toute nouvelle communauté est forcément prolifique. Je me marierais aussi, évidemment. Je jetai un coup d'œil à Pat.

— « Pouvez-vous me dire maintenant qui s'en va avec nous? » demanda-t-elle.

Je lui citai les noms.

— « Vous vous en êtes tiré magnifiquement, » dit-elle.

Je me sentis singulièrement soulagé. Je pouvais me fier au jugement de Pat. Mon choix avait donc été relativement juste.

— « Mais... » fit-elle, plissant soudain le front.

— « Mais quoi? »

— « Et Leslie? » demanda-t-elle.

— « J'ai toujours eu l'intention d'équilibrer mon choix. C'était ou vous ou Leslie, mais pas toutes les deux. »

C'est alors qu'elle parut surprise.

— « Mais pourquoi moi ? »

— « Pat, vous avez toujours eu trop mauvaise opinion de vous-même. Assurément, vous n'avez rien qui force l'admiration, si ce n'est peut-être votre physique. Mais ce qu'il y a de plus triste, c'est que les autres vous sont encore bien inférieurs. C'est pourquoi vous partirez. »

— « Inférieurs ? » murmura-t-elle avec une étrange humilité. « Comme c'est regrettable ! »

Cette remarque banale me parut la chose la plus drôle que j'eusse entendue depuis des mois. Je fus pris d'un rire nerveux, interminable. Regrettable que les gens fussent d'aussi méprisables coquins ! Regrettable que le soleil fût sur le point d'émettre exactement le surplus de chaleur qui signifierait la fin de toute vie ! Regrettable que dix personnes seulement à Simsville eussent une chance de survie !

Sammy entra. Je repris une mine sérieuse.

— « Je suis heureux de vous voir, Sammy, » dis-je. « Vous êtes du nombre. Vous avez votre place pour Mars. »

Il fit un signe d'assentiment. Lui non plus n'était pas surpris.

— « Je pensais que c'était chose possible, » dit-il, « maintenant que Mortenson est mort. »

— « Mort ? » m'exclamai-je.

— « Vous ne le saviez pas ? Je croyais que vous auriez regardé par la fenêtre. »

— « Qui l'a tué ? »

— « Moi. Si vous n'avez pas vu ce qu'il était en train de faire, ne me demandez pas de vous le décrire. J'ai toujours eu le cœur sensible. Et Pat ? »

— « Elle vient aussi. »

Il acquiesça de nouveau. Mais il continuait de penser à Mortenson.

— « Les événements que nous vivons ont beau être d'une gravité exceptionnelle, » dit-il, « on a peine à croire qu'ils puissent changer si rapidement et si complètement les individus. »

Pat se mit à rire, sans affectation cette fois.

— « Cela ne devrait pas vous étonner à ce point, Sammy, » dit-elle. « Les individus ne changent pas. Ils ne changent jamais. Ils peuvent nous paraître différents, ou se révéler sous leur véritable jour, ou bien nous avons pu commettre une erreur de jugement quand nous les avons vus pour la première fois. C'est tout. »

— « Ne nous tracassons pas pour cela, » dis-je. « Il ne nous reste plus beaucoup de temps. Ecoutez-moi bien. Il se peut que vous ayez entendu dire qu'un avion prendrait les passagers dans le parc. »

Sammy fit signe que oui.

— « En effet, il y aura un avion, » poursuivis-je, « mais ce n'est qu'une feinte. Cet avion escortera un hélicoptère qui se posera là, sur la place, à peu près au même moment. Tout le monde va normalement

se diriger vers le parc. Ceux qui veulent faire du grabuge, naturellement. Mes huit autres passagers savent à quoi s'en tenir à présent. Ils n'auront qu'à venir sur la place, c'est tout. Ils ne devraient rien avoir à craindre aussi longtemps qu'ils ne se signaleront pas à l'attention. »

Sammy commença à faire des objections, mais je les écartai d'un geste impatient.

— « Vous devez bien vous douter que j'ai eu le temps de réfléchir à ce qu'il y avait de dangereux dans ce plan au cours des dernières semaines. Il n'est pas de moi. D'ailleurs, qu'aurait-on pu faire d'autre? Personne n'aura plus de quelques centaines de mètres à parcourir de toute façon, sauf les Stowe, mais ils viendront avec leur voiture. Je sais... »

Un bruit léger, mais caractéristique, nous fit prêter l'oreille. Un avion !

— « Il est en avance, » dit Sammy.

— « Non. Il va faire quelques tours au-dessus de la ville pour que les gens croient que c'est l'avion dont on leur a parlé et qu'il va leur suffire de guetter l'endroit où il va atterrir, dans le parc ou non loin de là. Nous n'aurons pas d'ennuis, Sammy, à moins qu'un trop grand nombre de gens ne découvrent le subterfuge. »

— « Mais ils connaissent à peu près certainement l'endroit où vous vous tenez. »

— « C'est évidemment le point délicat. Nous n'y pouvons rien. Nous ne pouvons qu'espérer que l'avion les attirera davantage. »

Quelques minutes s'écoulèrent, interminables et angoissantes. Puis, comme il fallait prévoir une certaine marge de temps, je me levai.

— « Suivez-moi, » leur dis-je.

L'hôtel était depuis longtemps sans personnel. Le gérant ne s'était pas laissé gagner par l'hystérie collective et il s'accrochait à son poste. Aucune personne non autorisée ne séjournait dans l'établissement.

Nous descendîmes au rez-de-chaussée sans rencontrer qui que ce fût. Naturellement, ceux qui auraient voulu attenter à notre vie ne seraient pas entrés dans l'hôtel, où nous aurions pu leur échapper. Il leur était plus simple d'en surveiller les issues.

L'avion continuait de tournoyer dans le ciel. Une ou deux fois nous l'entendîmes s'approcher du sol, puis reprendre de l'altitude. Les pilotes de ces appareils avaient un rôle ingrat à jouer. Il leur fallait être non seulement des héros mais aussi des psychologues, car il était évident que leur mission pouvait se terminer tragiquement. Partout où cette mesure était adoptée, la populace mettrait ces hommes en pièces quand elle apprendrait qu'ils n'étaient là que pour l'aiguiller sur une fausse piste.

L'ennui était que ces gens avaient pour ainsi dire la certitude que je me trouvais à l'hôtel. Quelque chose les inciterait-il à s'en aller? Oui, mais seulement la conviction que j'avais déjoué leur surveillance d'une manière ou d'une autre. Aussi avais-je fait tout ce qui était en mon pouvoir dans ce sens. C'est ainsi que des fusées éclairantes étaient tirées du pavillon situé dans le parc, des fusées visibles dans tout Simsville,

pour qu'on croie que je me trouvais là-bas, faisant des signaux à l'avion. L'attente angoissée où ce stratagème devait plonger les habitants de Simsville en était le côté le plus cruel et le plus efficace. Ceux qui, tout d'abord, avaient résolu de guetter sur la place dans l'espoir de me voir apparaître devaient avoir senti cet espoir vaciller et diminuer à mesure que l'avion tournoyait au-dessus d'eux et que les fusées illuminaient le ciel, tandis qu'une foule immense se dirigeait en toute hâte vers le parc. La panique avait dû s'emparer de ces farouches guetteurs lorsque cette pensée avait traversé leur esprit : *Dans cette foule, il y en a sûrement qui s'embarquent pour Mars. Et nous restons là à les regarder passer!*

Nous entendîmes l'avion qui atterrissait. « Voilà, pensai-je, qui doit briser la dernière résistance de ceux qui s'aperçoivent maintenant qu'ils n'ont jamais eu aucune chance de partir. »

Nous sortîmes sur la place d'un pas décidé. L'obscurité tombait, une obscurité qui se faisait notre complice. Nous-mêmes, qui l'attendions, nous ne vîmes l'hélicoptère que lorsqu'il vint se poser doucement sur la place.

Il s'immobilisa parmi les cadavres qui jonchaient le sol. Je vis Mortenson, couché la face contre terre, sa main tendue vers un revolver qu'elle n'avait pu atteindre. Il aurait pu vivre encore cinquante ans sur un autre monde.

C'est alors que des ombres bougèrent. Nous nous précipitâmes vers l'appareil. J'aperçus Harry Phillips qui portait Bessie dans ses bras, et Betty et Morgan qui couraient en se tenant par la main.

Soudain, Pat poussa un cri.

Que Mortenson ait été aux trois quarts mort ou seulement étourdi, peu importe. Le fait était là : il n'était pas mort et il tenait un revolver. Je vis Sammy porter la main à sa poche, mais je compris qu'il allait être trop tard. Mortenson savait qu'il pouvait prendre le temps de viser avec soin. Il aurait pu nous abattre l'un ou l'autre : Sammy, qui lui avait tiré dessus, ou moi, sans qui personne, à Simsville, ne vivrait. Ainsi, Mortenson, qui ne pouvait partir seul, eût entraîné tout le monde dans la mort.

Mais ce fut Pat qu'il choisit. Quelque chose, dans son esprit pervers, le fit prendre pour victime la jeune fille qui l'avait aimé.

Mortenson et Pat expirèrent ensemble. Les deux balles avaient été tirées avec précision. Ni l'un ni l'autre ne prononcèrent une dernière parole. Pat s'écroula et Mortenson retomba immobile.

Je ne saurais expliquer ce que je fis alors. Je ne pensai pas une seconde à Pat, mais je compris simplement que Leslie ne serait pas dehors, à observer les évolutions de l'avion, mais chez elle, et je courus à une cabine téléphonique. Je composai fébrilement son numéro et elle me répondit aussitôt.

— « Sur la place, vite, vite ! » dis-je, et je raccrochai brutalement. Ce fut tout.

IX

Nous ne vîmes que peu de chose à Detroit. L'organisation était remarquable. Toute la région avait été transformée en un vaste camp de triage. Les quelques responsables auxquels nous eûmes affaire nous dirigèrent comme ils eussent acheminé un lot de boîtes de conserves. Nous n'avions pas d'équipement ; d'autres fonctionnaires s'occupaient de cette question. On avait créé un service d'approvisionnement qui veillait non seulement à l'essentiel, c'est-à-dire, avant toute chose, au problème posé par notre vie sur Mars, mais encore à ce qui pouvait passer pour superflu, comme par exemple la quantité d'œuvres littéraires, de trésors historiques et artistiques que les émigrants pouvaient se permettre d'emporter. Nous n'avions aucune initiative à prendre.

Nous parvînmes à Detroit tard dans la nuit du jeudi. On nous servit à dîner et nous dormîmes dans des couchettes, tous dans la même pièce, non sans qu'on nous eût préalablement informés d'un ton jovial que des drogues avaient été incorporées à notre repas pour nous préparer au voyage. Nous ne vîmes que deux employés en tout et pour tout. Deux personnes seulement pour s'occuper de combien de passagers ? Ceux qui, de Detroit, dirigeaient toute l'organisation seraient certainement pris plus tard à bord d'un astronef régulier.

Nous ne nous éveillâmes qu'à onze heures du matin, le vendredi. Quand nous ouvrîmes les yeux, le monde était encore tel que nous le connaissions. Nous nous demandâmes — comme, je pense, tous ceux qui regardèrent le soleil ce matin-là — si toute cette histoire n'était pas une erreur après tout et si la vie n'allait pas continuer comme par le passé. Mais, en fait, c'était parce que nous n'avions pas encore atteint la fin de la période d'absolue sécurité fixée par les savants. D'ailleurs, si ceux-ci connaissaient leur affaire, à l'issue de cette période, rien ne se passerait encore pendant un temps plus ou moins long : des minutes, des heures, peut-être même un jour ou deux. Et même quand la transformation s'opérerait finalement sur le soleil, il faudrait encore huit minutes avant que les premiers effets s'en fissent sentir sur la Terre...

Nous prîmes notre petit déjeuner ensemble, puis, sans avoir le temps de jeter plus qu'un rapide coup d'œil sur l'intense activité dont les centaines de milles carrés alentour étaient le siège et sur les milliers de minuscules engins amarrés sur le terrain de l'Exposition, dans Palmer Park et partout où un espace libre permettait le lancement, nous nous trouvâmes à bord. L'un après l'autre, les appareils reçurent le signal de départ.

Enfin, ce fut notre tour. Je regardai Sammy avec un sourire ironique au moment où nous prîmes notre essor, me rappelant la crainte qu'il avait exprimée que les fusées de sauvetage ne fussent qu'une cruelle mystification.

Avant même d'avoir dépassé l'atmosphère, je compris le tragique de la situation. Par bonheur, je fus le seul. Je le compris d'après la façon

dont l'engin répondait aux manœuvres, d'après la quantité de carburant que je brûlais, par rapport à celle qu'il me faudrait encore et à celle qu'il me restait.

Sammy, en un sens, avait eu raison. Les gouvernements du monde condamné auraient pu donner à... disons, un million de personnes, soixante pour cent de chances de survie. Tout dépendait du temps et de la main-d'œuvre dont ils disposaient. Que faire en un délai si bref? Mais une telle proportion n'était pas suffisante. Elle ne l'était pas si les foules devaient rester assez disciplinées pour que les gouvernants pussent conserver le contrôle sur des endroits tels que Detroit, et tout diriger comme ils l'avaient fait, sans que des millions de personnes se livrassent une lutte sans merci au milieu de clameurs de mort.

Finalement, les gouvernements avaient donc préféré donner une chance ridiculement faible à un nombre de personnes assez important, toutes proportions gardées. Une sur 324,7 exactement. Cela devait suffire pour qu'un calme relatif continuât de régner au cours des dernières semaines.

Peut-être avais-je assez de carburant pour nous entraîner hors du champ gravitique terrestre, peut-être que non. Toutes les autres considérations étaient accessoires.

Je pensai à l'abbé Clark, au pasteur Munch et au révérend MacLean, toujours en vie, toujours parmi leurs ouailles... à moins que leurs ouailles, ameutées, ayant découvert leur rôle d'émissaires à mon service, ne leur eussent fait un mauvais parti. Ils m'avaient bien accueilli. Ils avaient eu confiance en moi. Mais peut-être n'avaient-ils pas bien compris que je n'étais pas l'instrument de Dieu envoyé à Simsville pour les trois seules semaines écoulées, mais que ma mission se poursuivrait tout au long des millions de milles d'espace entre la Terre et Mars.

Mais ils pouvaient me garder leur confiance. A Sammy, à Leslie et à tous les autres, je n'avais promis rien de moins que la vie et, s'ils ne devaient pas vivre, ce ne serait vraiment pas ma faute.



■ ***« Fiction », nom d'un nouveau parfum.***

Nous signalions, dans notre numéro de juillet dernier, les noms donnés par un parfumeur de l'Isère à ses produits et qui lui avaient été inspirés par des noms de nébuleuses, d'étoiles et de constellations. Et nous ajoutions en matière de plaisanterie : « A quand le parfum *Fiction* ? » Notre boutade a été prise au sérieux par M. Drevon, directeur de cette entreprise, qui nous a fait la surprise de nous adresser ces jours derniers, au titre de « parrain », le premier flacon du parfum « *Fiction* » qui vient de sortir de ses alambics. Nous souhaitons à M. Drevon que nos lectrices, séduites par cette similitude de nom, soient aussi fidèles à ce nouveau parfum qu'elles le sont à notre revue.

Quelque chose de plus que les autres...

(Heads you win...)

par ESTHER CARLSON

Voici de nouveau, après « Le double et sa moitié » (1), *un « cas » du Dr Esope Abercrombie, dont le but fraternel est d' « aider son prochain à progresser dans le sentier garni d'épines qu'est la vie ». Ici, l'ineffable docteur, tel un bon génie tutélaire, vient en aide avec toutes les ressources de son désintéressement à un jeune homme singulièrement infortuné... dont l'infortune sert en tout cas à Mrs. Carlson de prétexte pour donner pleine mesure à son irrésistible sens de l'humour!*



LE Dr. Esope Abercrombie, dont on peut lire les conseils médicaux quotidiens dans un millier de journaux, reçut un jour la lettre suivante :

Cher Dr. Abercrombie,

Voici mon problème : j'ai une queue. Elle est longue et touffue. Elle ne m'a pas trop gêné jusqu'ici, parce que j'y suis habitué. D'ordinaire, je porte mon pantalon sens devant derrière et je la tiens dans ma poche. Mais je viens d'adhérer à l'Y. M. C. A. (2) *et tous les camarades me regardent avec des yeux étonnés. Pensez-vous que je doive me faire opérer et si oui, qui pratique ces sortes d'opérations?*

Civilités empressées,

PERPLEXE.

Sans hésitation, le Dr. Abercrombie apporta son aide, en quelques lignes reproduites par toute la chaîne de journaux :

Cher « Perplexe »,

Votre cas est exceptionnel, mais il n'a rien pour surprendre dans notre règne animal. Si je comprends bien, vous désirez vous débarrasser de votre appendice caudal en faisant appel à la chirurgie. A mon avis,

(1) Voir « Fiction » n° 7.
(2) Young Men Christian Association.

vous commettriez une grave erreur. Voici mon conseil : soyez fier de ne pas être comme tout le monde! Tirez parti de cet attribut unique! Surmontez votre embarras et détendez-vous, heureux de savoir que vous avez quelque chose de plus que le voisin.

DR. ESOPE ABERCROMBIE.

P.-S. *Si vous teniez néanmoins à vous faire opérer, je vous conseillerais de consulter le vétérinaire de votre quartier.*

Roland Feeney prit connaissance de cette encourageante réponse dans le numéro du « *Daily Forthright* » daté du mardi. Sur quoi il regagna en hâte sa modeste chambre meublée, se dévêtit et contempla son anatomie dans la glace de l'armoire. Elle était là, cette queue couverte de poils roux en broussaille, assez semblable à celle d'un chien collie. Roland tenta de surmonter le dépit que cette vue ne manquait jamais de lui causer, car il essayait, depuis plusieurs mois déjà, de se laisser pousser la moustache et ne voyait même pas s'annoncer la plus maigre ligne de poils.

— « Ah, te voilà ! » dit-il, s'adressant à la queue qui retombait mollement, son extrémité reposant sur la descente de lit.

Puis, d'un ton plus enjoué : « Eh bien, on va en tirer parti ! » Et, après avoir médité quelques minutes sur les particularités de ce prolongement de son épine dorsale, il se rhabilla et se rendit à un établissement de la 42ᵉ Rue.

— « Je suis un monstre, » annonça-t-il au directeur de la « *Galerie des Horreurs du Joyeux Harry* ».

— « Pas possible? » dit le directeur, qui était court sur pattes, atrabilaire et albinos. « Où est votre autre tête? »

— « Ce n'est pas une tête, » répondit Roland, « c'est une queue. »

— « Sans blague? » dit le directeur. « Faites voir. »

Obligeamment, Roland tira sa queue de sa poche et le directeur l'examina un moment avec ses petits yeux roses. Puis il prononça simplement : « Non. »

— « Non? » s'écria Roland. Il tombait de haut. « Pour quelle raison, dites-moi? »

Le directeur avait tourné les talons, mais tout sentiment d'humanité n'était pas absent de sa poitrine ratatinée.

— « Écoute, mon petit gars, » dit-il. « Deux têtes, ça colle. Trois têtes, c'est fameux. Mais une queue... non. Qu'est-ce que les péquenots vont dire? « Prouvez-nous qu'elle est bien à lui ! » Voilà ce qu'il vont dire. « O.K. » je vais leur répondre, « baisse ton falzar, clébard à deux pattes, » et alors, qu'est-ce qui se passe? Les flics rappliquent et ferment la baraque. Spectacle lascif et lubrique. »

Désabusé, Roland fit demi-tour et alla se présenter à un musée anthropologique très connu qui se trouvait un peu plus haut dans la même rue.

— « Je possède une queue, » dit Roland au Conservateur, qui était grand, chauve, avec des veines bleues qui saillaient sous l'épiderme.

— « Est-ce que vous l'avez sur vous? » demanda le Conservateur.

— « Oui, » fit Roland.

— « Vraiment? » dit le Conservateur.

— « C'est peut-être moi qui suis le chaînon manquant, » (1) dit Roland avec espoir.

— « Si vous le voulez bien, » dit le Conservateur, faisant signe à ses collègues, « nous allons y jeter un coup d'œil. »

Roland fut étendu sur une dalle de marbre placée sous un éclairage fluorescent et les experts palpèrent, regardèrent avec curiosité, mesurèrent, murmurèrent, prirent des notes et se firent monter des sandwiches car il était l'heure de déjeuner.

Finalement, ils dirent à Roland de remettre ses vêtements et de reprendre place dans le fauteuil qu'il avait occupé un instant auparavant dans le bureau du Conservateur. Il s'empressa d'obéir et attendit avec anxiété, osant à peine respirer, se demandant quelle part de renommée et de gloire pouvait lui être réservée.

Le Conservateur reparut et se laissa choir dans son fauteuil pivotant qui grinça désagréablement. Il se fourra les doigts dans le nez et regarda par la fenêtre un bon moment avant de prendre la parole.

— « Mr. Feeney, » dit-il enfin, « vous nous avez causé une grande déception. »

Le cœur de Roland plongea jusqu'au niveau de ses chaussettes.

« Vous n'êtes pas plus le chaînon manquant, » poursuivit le Conservateur, se grattant le creux de l'estomac, « que je ne le suis moi-même. Vous êtes un jeune homme parfaitement normal, pourvu d'une queue. »

— « Oh ! » s'exclama Roland. « Alors, je ne peux vous être d'aucune utilité ? »

— « Je n'irai pas jusque-là, » dit le Conservateur d'un ton affable, sans faire effort pour réprimer une sonore éructation. « Nous pourrions vous empailler et vous classer avec les curiosités d'ordre secondaire dans le côté ouest du sous-sol, mais vous n'offririez incontestablement qu'un intérêt secondaire. Incontestablement. »

— « Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir une queue, » dit Roland, qui commençait à se sentir d'humeur légèrement belliqueuse.

— « C'est juste, » dit le Conservateur, se rongeant un ongle avec frénésie. « Mais tout le monde ne tient pas à en avoir une. »

Et sur ces mots l'entrevue prit fin.

Heureusement pour lui, Roland avait dans son autre poche la lettre réconfortante du Dr. Abercrombie. Il la prit donc, la déplia et relut : « *Soyer fier de ne pas être comme tout le monde! Tirez parti de cet attribut unique!* » Roland lut et relut encore ces deux phrases, plia

(1) Ce chaînon serait la forme intermédiaire entre le chimpanzé et l'ancêtre de l'homme.

soigneusement la coupure de journal, la remit dans sa poche et redressa la tête avec fierté.

C'est en redressant la tête avec fierté que ses yeux tombèrent sur des lettres fixées à un balcon, au troisième étage d'un immeuble à deux pas de Times Square :

EDUQUEZ VOS MUSCLES. ACCOMPLISSEZ DES PROUESSES.
ETONNEZ VOS AMIS
ECOLE TAJ MAHAL POUR LA PRATIQUE DU YOGA

En un clin d'œil, Roland avait gravi les étages et frappait à une porte d'un blanc crasseux sur laquelle les mêmes mots étaient écrits en lettres dorées passablement écaillées. En dessous, sur une carte fixée par des punaises, on pouvait lire : *Swami Rabindranath Vatrakoshindar, directeur.* Au bout d'un moment, un poussah emmailloté dans des couches et coiffé d'un turban vint lui ouvrir.

— « Mais bien sûr, » dit le poussah. « Entrez donc. »

Ici, du moins, Roland recevait un accueil un peu plus chaleureux. Il eut un sourire rayonnant et pénétra dans une chambre minuscule dépourvue de meubles mais littéralement transformée en dépôt de carpettes de toutes dimensions.

— « Vous êtes Swami Rabindranath Vatrakoshinda ? » demanda-t-il timidement.

— « Mais bien sûr, » dit le Swami (1).

— « Alors, » dit Roland, « vous êtes exactement l'homme que je désire consulter. Je possède une queue. »

— « Oh ! mais bien sûr, » dit le Swami.

— « Vous savez de quoi il s'agit, alors ! » Roland était, par avance, positivement envoûté. « Vous savez quoi en faire. Que puis-je faire de la mienne? »

— « Vous n'avez qu'à l'agiter, voilà tout. Agitez-la. »

— « Mais c'est justement là qu'est l'ennui, » s'écria Roland. « Je ne peux absolument pas la remuer. Je ne peux rien en faire. Elle pend, inerte, derrière moi. »

Le Swami se laissa soudain sombrer sur la carpette la plus proche et bâilla longuement.

— « Oh ! pour l'amour du ciel, » dit-il, « couchez-vous dans un coin où vous voudrez et je vais voir ce que je peux faire. »

Il se mit à chercher fébrilement sous son tapis et exhiba une petite brochure. Puis, l'ayant ouverte, il lut à haute voix :

— « *Enlever tous les vêtements, pagne compris.* »

— « Caleçon compris, » dit Roland en rougissant. « J'espère que ça ira quand même. »

(1) Titre honorifique, donné plus spécialement aux prêtres brahmanes.

— « Enlever tous les vêtements, caleçon compris, » rectifia le Swami.

Roland obéit.

« Asseyez-vous, » dit le Swami d'une voix basse.

Robert s'assit.

— « Je crois savoir ce qu'il faut que je fasse maintenant, » dit Roland. « Je dois contempler mon nombril. »

Swami Rabindranath Vatrakoshindar garda le silence pendant un temps interminable. Enfin, il dit, d'un ton vexé :

— « Mais alors, si vous avez lu ce livre... »

— « Oh ! non, » dit vivement Roland.

— « C'est bon, n'en parlons plus, » reprit le Swami. « *Contemplez votre... contemplez votre...* » Il s'arrêta, puis acheva, triomphant : « *Contemplez l'extrémité de votre prolongement vertébral.* »

La queue gisait sur le sol, en ligne droite, derrière son propriétaire, lequel se demanda si le Swami voulait dire qu'il fallait l'amener en avant et la regarder. Cependant, après un instant de réflexion, il en vint à la conclusion que ces mots l'invitaient à y penser fortement et à se pénétrer de cette idée qu'il possédait une queue qui avait une extrémité. Il concentra donc ses pensées sur cette évidence.

— « A propos, » dit le Swami. « Pour les nombrils, le tarif est de cinquante *cents* ; pour les queues, c'est un dollar. »

Mais Roland se concentrait à un tel point qu'il n'entendit pas la voix du Maître. « Je vais étonner les amis ! » pensait-il. « Quand je rentrerai au pays. » Après une heure d'intense application, Roland commença à se sentir légèrement ankylosé. Il leva les yeux vers son professeur.

Le Swami était couché, le pied droit reposant sur le genou de sa jambe gauche repliée. Il mangeait un sandwich au salami et lisait un magazine.

— « Que dois-je faire à présent? » questionna Roland.

Le Swami posa son magazine sur le sommet de son vaste abdomen, prit la brochure et lut : « *Le cerveau est le siège des centres sensoriels et moteurs. Avez-vous conscience maintenant que vous avez un...* points de suspension? » Il mordit dans son sandwich et fit en l'air un geste vague. « C'est-à-dire qu'il y a des points de suspension à cet endroit, mais j'y mettrai le mot « *queue* ». Avez-vous conscience maintenant que vous avez une queue? »

— « Oui ! » dit Roland avec solennité.

— « Alors, agitez-la ! »

Roland agita sa queue. Cette performance le stupéfia tellement qu'il en resta bouche bée.

« Parfait, parfait, » dit le Swami. « En l'air, en bas ; à droite, à gauche ; en l'air, en bas ; à droite, à gauche ; une, deux ; une, deux... »

Les joues empourprées, les yeux brillants, Roland faisait ses exercices tout en observant, par-dessus son épaule, les mouvements de sa queue, qui se comportait, à son grand émerveillement, comme toute queue doit le faire.

— « Grand Dieu, » dit le Swami, « vous allez attraper le torticolis. »

— « Que faut-il que je fasse maintenant? » demanda le jeune homme, rayonnant et hors d'haleine.

— « *Belinda ferma les paupières ; sa poitrine se souleva et, tandis que le monstre rampait vers elle sur le sol fangeux, il s'éveillait en elle une enivrante sensation*... Oh, pardon ! » Il s'arrêta et posa le magazine pour prendre la brochure. « *Fin de la Première Leçon,* » lut-il. « Un dollar, comptant, avant de partir. »

— « Ma foi, » dit Roland, « je vous suis profondément reconnaissant. Vous m'avez assurément appris beaucoup de choses. Quand dois-je revenir? »

Ils convinrent de toute une série de séances, Roland notant les dates dans la marge de sa coupure de journal, le Swami les inscrivant laborieusement au dos de la brochure.

Il va sans dire que Roland délirait d'enthousiasme. Il battit l'air de sa queue pendant tout le trajet du retour et se refusa à se laisser aller au découragement lorsqu'il manqua de la faire coincer dans une porte d'un wagon de métro. Il lui fallait absolument faire part à quelqu'un de ses progrès et c'est pourquoi, à peine rentré, il s'installa à sa table et écrivit au Dr. Esope Abercrombie :

Cher Dr. Abercrombie,

Comme vous aviez raison! Merci mille fois de votre conseil. Je suis tombé sur un homme comme il n'en existe pas deux ; il se nomme Swami Rabindranath Vatrakoshindar et il me fait faire des exercices. D'ici peu, j'aurai éduqué mes muscles et je pourrai accomplir des prouesses sensationnelles et stupéfier mes amis.

Salutations empressées,

EX-PERPLEXE.

Mon cher « Ex » (répondit le bon docteur) :

Continuez dans cette bonne voie! Persévérance! Visez toujours plus haut! Rien ne peut vous arrêter désormais. Je suis ravi d'avoir pu, dans la mesure de mes faibles moyens, vous communiquer le courage dont vous aviez besoin.

Dr. Esope ABERCROMBIE.

Quand vint le jour fixé pour le début de la nouvelle série de leçons, Roland se leva de bon matin et, brûlant d'impatience, alla faire les cent pas devant la maison du Swami. Enfin, l'heure arriva. Il frappa à la porte crasseuse et lorsque le Swami vint ouvrir, il s'écria avec allégresse :

— « Me voici ! »

— « Oh ! mais bien sûr, » dit le Swami.

De nouveau, le Swami lui fit exécuter son programme d'exercices et Roland s'en acquitta avec fierté.

— « Que dois-je faire maintenant? » demanda-t-il.

Swami Rabindranath Vatrakoshindar tourna une page de la brochure.

— « Pendez-vous par la queue à une corde de moyenne grosseur, » lut-il.

— « Très bien. »

Roland se dressa sur ses pieds, se saisit de l'ampoule électrique qui pendait, nue, au bout de son fil, se hissa jusqu'au plafond, enroula sa queue autour du fil et lâcha les mains.

— « Hou ! » fit le Swami.

Car Roland venait d'atterrir sur le plancher et sa tête, arrivée la première, avait rendu un son fêlé. Lorsqu'il revint à lui, il remarqua que le Swami avait progressé de quelques pages dans la lecture de son magazine et qu'il était occupé à déguster un chocolat à la crème.

— « Ça n'a pas marché, » dit Roland, une crainte soudaine lui étreignant le cœur.

— « Ah ! vous voilà ! » dit le Swami.

— « Ça n'a pas marché, » répéta Roland. « Dites-moi la vérité. Ma queue ne peut se mouvoir que verticalement et latéralement, n'est-ce pas? Elle ne peut pas saisir les objets. Jamais je ne pourrai faire du trapèze volant, non jamais. »

— « *Fin de la Deuxième Leçon,* » lut le Swami. « Un dollar, comptant, avant de partir. »

— « Je ne suis bon à rien, » dit Roland. « J'ai tout raté. » Il regardait devant lui, les yeux dans le vague.

Quand il se retrouva dans la rue, Roland se sentit complètement anéanti. Sa bonne humeur de la matinée s'était évanouie ; il avait le sentiment d'être un zéro. Presque sans s'en rendre compte, il mit sa queue dans sa poche. Il n'avait plus la moindre confiance en lui. Il ne lui restait plus qu'une chance, une petite chance ; il fit passer dans le journal une annonce ainsi conçue :

Jeune homme avec queue cherche emploi. Ferait n'importe quel travail.

Ecrire Boîte Postale 2563 M.

Il reçut une réponse.

Le bon Dr. Abercrombie, qui s'intéressait toujours à ceux qui lui demandaient conseil, regardait chaque matin dans son courrier s'il ne s'y trouvait pas une troisième lettre de *Perplexe*. Tout en savourant son thé et sa tarte aux pommes, dans l'après-midi, il se demandait quel sort connaissait ce jeune homme unique en son genre.

— « A-t-il trouvé la renommée et la fortune? » monologuait-il, songeur, en présence de sa secrétaire. « Est-ce que, devant lui, ses amis restent muets d'étonnement et de crainte? »

Finalement, la curiosité du Dr. Abercrombie l'emporta et il parvint, au prix de quelque difficulté, à trouver l'adresse de l'éminent Swami Rabindranath Vatrakoshindar, à qui il alla demander des nouvelles de son malade.

Swami Rabindranath Vatrakoshindar, qui était maintenant propriétaire d'un salon de billard, ne se souvint pas de Roland tout d'abord, mais l'habile psychologue qu'était le docteur parvint à tirer de lui que, en effet, un jeune homme pourvu d'une queue avait, à un certain moment, pris une série de leçons chez lui, à un dollar l'une.

— « Et qu'est-il arrivé alors, » demanda avec douceur le Dr. Abercrombie.

— « Il n'est pas revenu, » dit le Swami.

— « Il n'est pas revenu, » répéta le docteur. Son esprit subtil reconstitua la scène et il comprit que Roland n'avait pu faire qu'une seule chose...

Le travail de détection était un jeu pour cet homme auquel des milliers de personnes confiaient leurs douleurs et leurs angoisses. Il finit par dénicher la petite annonce dans les collections du « *Forthright* » et se mit aussitôt en campagne.

C'est ainsi qu'un gentleman fort distingué, aux cheveux blancs et aux yeux noisette qui reflétaient une grande douceur, s'approcha d'un certain comptoir au sous-sol d'un bazar à l'enseigne de Saks Avenue.

— « Avez-vous comme employé dans votre magasin, » demanda-t-il à une vendeuse d'âge incertain, au visage riche en verrues, « un homme qui possède une queue comme un animal? »

Plusieurs verrues entrèrent en contact sur son front quand elle fronça les sourcils.

— « Le soir, » dit-elle, « il y a Roland Feeney. »

— « Je vais attendre, » dit le docteur.

Le magasin baissa ses rideaux. La femme prit son sac à main et s'en alla. Quand l'obscurité se fit, un garçon au dos voûté et au visage blême descendit l'étroit escalier. Le docteur l'observa tandis qu'il tirait de sa poche ce qui semblait être un magnifique plumeau de couleur rousse et se mettait à épousseter le bric-à-brac et la vaisselle de porcelaine. Le jeune homme ne remarqua pas le visiteur à l'air distingué qui se tenait dans la pénombre et il eut un brusque sursaut quand le docteur s'avança vers lui et se présenta.

— « Etes-vous heureux? » demanda le docteur avec élan.

— « Oui, » dit Roland. « La « *Galeries des Horreurs du Joyeux Harry* » n'était pas pour moi. Au muséum, je me serais ennuyé à mourir, et quant à devenir un as du trapèze dans un cirque, je n'étais pas fait pour ce métier, attendu que la vue des cacahuètes me rend malade. Ici, j'ai trouvé à exercer mes faibles talents dans le monde du commerce. Un jour, je gravirai les échelons jusqu'au... sous-sol de chez Gimbel (1), je le sens. Je suis satisfait de mon sort. »

Le cœur à l'aise, la démarche légère, le Dr. Abercrombie quitta le bazar et rentra dîner chez lui, débordant de joie à l'idée qu'il avait, une fois de plus, aidé son prochain à progresser dans ce sentier garni d'épines qu'est la vie.

---

(1) Grand magasin de nouveautés de Broadway.

Cantiques de Noël

(*Christmas trombone*)

par RAYMOND E. BANKS

Il existe un grand nombre de contes de Noël surnaturels (Noël n'a-t-il pas d'ailleurs toujours quelque chose de surnaturel?) Mais les contes de Noël « science-fiction » sont plutôt rares! On peut néanmoins citer « Noël des temps futurs » *de Claude Farrère (dans le recueil* « L'autre côté », *dont nous vous avons parlé en présentant* « Le train 1815 », *dans notre numéro* 11).

Ici, Raymond Banks, jeune et prometteur écrivain de S.-F., ne nous donne pas une histoire d'empire galactique, de voyage dans l'espace ou dans le temps, mais la simple relation d'un Noël du futur, fêté par des gens de tous les jours. C'est là un conte propre à réchauffer le cœur. Mr. Banks est persuadé, comme nous devrions tous l'être, que, malgré les innovations, l'esprit de Noël est éternel et immuable, et que, dans l'avenir le plus évolué, les présents des rois mages pourront encore être la chance, pour un pauvre bougre, d'exprimer ses dons cachés. Lisez sa nouvelle, et vous n'oublierez pas le personnage du vieux Shorty qui voulut, cette nuit unique, jouer une musique plus belle que celle des machines merveilleuses...



C'ÉTAIT la veille de Noël. Shorty ouvrit son placard et en sortit son vieux trombone. Il en fit jouer une ou deux fois la coulisse, appliqua ses lèvres à l'embouchure et souffla. Deux bêlements fêlés sortirent de l'instrument.

— « Attention, » se dit-il à lui-même. « Tu n'es pas encore au point ! »

Il entendit alors un tapotement insistant. C'était Mrs. Thompson qui frappait avec son dé sur la canalisation du chauffage central. Il avait une propriétaire très stricte ; c'était la plus redoutable commère de Blessington et elle n'encourageait pas ses locataires à exprimer leurs aspirations artistiques.

Shorty tira deux notes douces et railleuses de son trombone — deux jolies notes qui tombèrent, rondes et pleines, du pavillon. Dommage qu'il n'osât pas exprimer trop haut ce qu'il pensait de Mrs. Thompson !

Il glissa son instrument sous son pardessus et descendit au rez-de-chaussée. Mrs. Thompson l'attendait dans le living-room.

— « Vous allez encore jouer de cette vieille trompette, Shorty? » dit-elle.

— « Oh ! juste quelques cantiques pour Noël. »

— « Les cônes sonores feront ça mieux que vous, » dit-elle fermement. « Si vous vous mettez à jouer des cantiques dans la rue, on vous chassera de la ville pour tapage nocturne. »

— « Cela fait quarante-cinq ans que j'habite Blessington, » déclara Shorty. « Je voudrais bien voir qu'on m'en chasse ! »

— « Le commissaire Nelson a dit que la prochaine fois que vous essaieriez de jouer du trombone, il vous le confisquerait. Les cônes sonores jouent mieux que vous. »

— « Si vous croyez que le commissaire Nelson me fait peur ! »

Un reniflement dédaigneux fut la seule réponse de la logeuse ; elle alla à sa console et mit son cône sonore en marche. Elle composa un numéro sur un cadran tournant et, à l'intérieur de l'appareil, un disque d'eau vénusienne, mince comme une hostie, lui répondit en déversant sur eux les sons d'une musique véritablement poignante. Plus de deux cent mille musiciens terrestres avaient collaboré à la fabrication de ces disques d'un centimètre de diamètre, faits d'eau vénusienne solidifiée. Toute dissonance, toute imperfection en était obligatoirement éliminée grâce à leurs propriétés particulières. Avec un matériel enregistreur de bonne qualité, et à condition de bien connaître les propriétés de l'organe de Corti dans la structure cochléaire de l'oreille humaine, il était même possible de traduire en équations la musique « parfaite », des cônes. Shorty se contenta d'un grognement indistinct et sortit dans la nuit avec son trombone.

Il tendit l'oreille. La lune était invisible, les étoiles aussi. Une légère couche de neige gelée couvrait la terre. Il voyait les lumières de Blessington scintiller sur la neige et entendait dans le lointain les voix des chanteurs de cantiques. Il y en avait de moins en moins, chaque année. C'étaient surtout des cônes sonores qu'il entendait. Une musique de Noël flottait lourdement dans l'air et s'échappait des maisons, des bars et des asiles de l'Armée du Salut.

Plus loin, dans Grover Cleverland Street, il entendit les vibrations puissantes du plus grand cône sonore de Blessington, dominant toutes les autres mélodies. Il y aurait du monde cette nuit, au Temple ! Le Révérend Blaine avait organisé pour ses ouailles un service de minuit.

Le cône du Temple venait en droite ligne de Vénus. Ce n'était pas une machine fabriquée sur la Terre et bourrée de disques d'eau vénusienne ; c'était un vrai cône sonore vénusien. Il avait trois mètres de haut, contenait des dizaines de litres de l'eau vénusienne la plus pure et attendait avidement les vibrations sonores dont il s'alimentait. Quand cette sorte de réservoir avait entendu une suite cohérente de sons, une partie de l'eau se solidifiait et le son recueilli restait ainsi éternellement conservé dans sa perfection cristalline, pour tout le temps que vivrait le cône, c'est-à-dire pour des siècles. A minuit, sur un signal du Révérend Blaine, l'enfant de chœur mettrait en marche le petit cône de

déclenchement et le grand cône déverserait aussitôt ses harmonies dans toute la vallée de St. Dominique. Ce serait comme une bénédiction de l'au-delà, et tout le monde frissonnerait de joie en entendant le cône du Temple — on sentirait alors vraiment que c'était Noël.

Le nez de Shorty se refroidissait et ses pieds s'engourdissaient tandis qu'il foulait la neige crissante. Le paquet qu'il destinait au Rév. Blaine bossuait une de ses poches ; dans l'autre il avait mis le paquet d'Edith. Après cela il irait arroser Noël au *Chien-qui-fume ;* il rentrerait ensuite et se mettrait au lit vers dix heures, avec du coton dans les oreilles. Il ne tenait pas à entendre les cônes, une nuit de Noël. Il avait toujours fabriqué lui-même sa propre musique et entendait bien continuer. Ce n'était pas lui qui serait allé se faire enregistrer par les cônes comme tous ces idiots de musiciens qui abandonnaient leurs âmes aux machines ! Ah ! non il était au-dessus de ça !

L'occasion ne s'était pas encore présentée, mais un jour il leur ferait voir ! A son heure. Et ce jour-là les cônes n'effaceraient pas l'enregistrement de sa musique comme ils le faisaient automatiquement chaque fois qu'ils entendaient une meilleure interprétation d'un air déjà gravé en eux.

Il dépassa résolument le *Chien-qui-fume*, résolu à n'y entrer que plus tard. Quelques habitants de Blessington y arrivaient justement pour fêter Noël ; l'un d'eux demanda à Shorty quand sa gyrauto serait réparée et pourrait quitter le garage. Quand Shorty avait sur les bras une réparation particulièrement délicate, comme c'était le cas, il grommelait toujours vaguement qu'il attendait des pièces de l'agence. Son client roula des yeux désespérés et haussa les épaules ; tous les autres éclatèrent de rire.

— « La découverte des cônes sonores nous a privés d'un bon musicien, et elle ne nous a apporté qu'un piètre mécano en échange, » dit l'un d'eux. « Pas vrai, Shorty? »

— « Fichez-moi la paix avec vos cônes sonores ! Ils m'ont ruiné. »

— « Où vas-tu comme ça avec ton trombone, Shorty? » dit l'autre. « Si Nelson te pince avec cette vieille pompe à bras, il te fichera en taule. »

— « Je voudrais bien voir ça ! » dit Shorty qui passa son chemin.

*
* *

Il rencontra le commissaire Nelson juste avant d'arriver au Temple. Le commissaire l'arrêta.

— « Dis donc, Shorty, je t'avais dit à la dernière fête nationale que tu n'avais pas le droit de casser les oreilles des gens avec ton outil? »

— « Je n'en joue pas, M. le Commissaire ; je le porte seulement. »

Le commissaire soufflait dans ses mains pour les réchauffer et battait la semelle dans la neige ; son visage était éclairé en rouge par les lampions de Noël accrochés aux réverbères.

— « Quand on a une arme sur soi, en général, c'est qu'on veut s'en servir, » dit-il sentencieusement.

— « Mon trombone m'appartient, quand même ! »

— « Et moi il m'appartient de défendre la tranquillité publique, » dit le commissaire. « Ta mécanique t'attire toujours des ennuis quand tu t'es trop remonté le moral au *Chien-qui-fume*. Donne-moi ça. »

— « Jamais ! »

— « Je te le rendrai demain, Shorty. J'aime mieux boucler ton trombone que toi. »

— « Allez au diable ! »

— « Tant pis, » dit le commissaire. « J'estime avoir le droit de prendre des mesures préventives. »

Ses bras robustes s'abattirent sur Shorty, et il lui arracha son trombone. Shorty poussa un cri incohérent et se rua sur le commissaire, mais il glissa dans la neige et tomba par terre.

— « Tu ferais mieux de t'occuper de ton garage, » dit le commissaire qui s'éloigna triomphalement avec le trombone.

***

Le vent aigre piquait les yeux de Shorty ; ils se remplirent de larmes quand il se releva, tout seul dans la rue. Il sentait une désagréable impression de froid et d'humidité là où la neige avait collé à ses vêtements. Dire qu'autrefois il jouait pour toutes les fêtes locales ! Il jouait de l'orgue pour les mariages (y compris celui du commissaire Nelson) et pour les enterrements (quel plaisir ç'aurait été d'enterrer ce maudit flic !) il accompagnait la chorale, il alimentait même les bals de l'endroit en musique de jazz. Mais c'était avant la découverte des cônes sonores...

Un parfum de réveillon vint lui chatouiller les narines tandis qu'il reprenait sa marche vers le Temple. A cause de Noël tout le monde était occupé, heureux, allègre, mais pour lui c'était une vraie torture.

Le Révérend Blaine sourit en voyant entrer dans son bureau Shorty qui reniflait parce que l'air chaud lui donnait la goutte au nez.

— « Je suis bien content de te voir ce soir, » dit le pasteur ; « ça me rappelle le bon vieux temps — quand nous avions encore l'orgue et la chorale... »

Shorty lui offrit son cadeau et en reçut un en échange. « Ah ! les services de minuit me manquent bien, » soupira-t-il. « La nef pleine de monde, le mal qu'on se donnait pour préparer les décorations, cet air de fête qu'il y avait partout, les choristes énervés à cause de leur programme exceptionnel qu'ils tenaient à réussir jusqu'au bout... »

— « Pour toi, Noël c'était surtout les réveillons au presbytère, j'en ai peur ! » dit le Révérend Blaine. « Il s'agit de bien autre chose que d'un spectacle, Shorty. N'oublie pas que c'est le Christ que nous célébrons. »

La petite gronderie du pasteur fit du bien à Shorty. Le Révérend

Blaine était un véritable apôtre. C'était réconfortant de sentir que quelqu'un se souciait un peu de vous...

— « Oh ! bien sûr, » dit-il.

— « Tu viendras au service de minuit, tout à l'heure, Shorty? »

Shorty fronça le sourcil. « Pour quoi faire? Vous avez vos cônes sonores ! »

Le Révérend Blaine le prit par le bras et le conduisit dans la nef. En face d'eux se dressait le seul vrai cône sonore vénusien. Il avait près de trois mètres de hauteur ; son impressionnante masse gardait exactement l'aspect qu'elle avait eu sur Vénus. Il se « nourrissait », à la lettre, de sons ; non pas de paroles, de bruits, ni de discordances, mais seulement de musique ; il continuerait à ajouter à son répertoire tous les sons mélodieux qu'il entendrait, jusqu'au moment où, toute son eau s'étant solidifiée, il ne pourrait plus rien entendre, ni enregistrer d'autre.

Près de lui on apercevait le cône de déclenchement ; c'était un simple appareil enregistreur en forme de cône, ayant pour rôle d'attaquer les premières notes de l'air souhaité, pour s'effacer ensuite devant les sonorités majestueuses du grand cône qui reprenait l'air et l'exécutait jusqu'au bout dans toute sa perfection, en se « souvenant » de toutes les notes émises par tous les musiciens ou chanteurs qu'il avait entendus jouer ou chanter cet air. Comparé à celui du cône de déclenchement, le volume du son produit par le grand cône était dans le rapport de quatre décibels pour un ; et si l'on poussait à fond le petit cône, le cône vénusien grondait assez fort pour faire trembler les murs du Temple et porter ses vibrantes harmonies jusqu'à l'autre bout de la vallée.

— « Regarde, » dit le Révérend Blaine, « j'ai là-dedans tous les grands artistes qui aient jamais enregistré des airs de Noël, Shorty. J'ai les plus belles voix, les meilleurs arrangements... »

— « Je sais. »

— « A notre époque de matérialisme, les gens ont besoin du fond solennel de la musique sacrée pour retrouver l'esprit de Noël. »

— « Oui. »

— « La nuit où le Christ est né à Bethléem, ce cône était un petit monticule de trente centimètres de hauteur sur Vénus. Cela fait maintenant vingt ans qu'il est sur la Terre, et il n'a assimilé que la plus belle, la plus pure des musiques sacrées. »

— « Ça ne fait que cinq ans qu'il est à Blessington, » dit Shorty, « mais moi, j'y suis depuis quarante-cinq ans ! »

Le Révérend Blaine soupira. « Personne ne veut plus entendre parler de la chorale, ni de l'orgue, Shorty. Quand ce cône se met à vibrer, nous sommes tous transportés jusqu'à Bethléem, nous assistons aux miracles qui ont eu lieu sur les bords de la mer Rouge, nous sommes présents à la Cène, au Golgotha... »

— « Je suis quand même arrivé plus d'une fois à drôlement les émouvoir, avec votre vieil orgue que vous avez fait descendre à la cave ! »

« Alors joue pour le cône, Shorty, » dit le pasteur. « Fais-lui

entendre tes notes ; fais-le s'en souvenir, à côté de celles des meilleurs musiciens du monde. »

Shorty toussota.

— « A propos, monsieur le Pasteur, » dit-il, « je voulais vous dire que j'ai regardé votre gyrauto. Il vous faut une nouvelle pale de rotor. »

Dans le silence qui suivit, le Pasteur haussa les épaules. Il traversa la nef et alla ouvrir les vitraux, derrière le cône. Shorty savait bien pourquoi : dans quelques heures le moment serait venu pour le cône d'emplir la vallée de sa mélodie. Drôle d'époque ! Autrefois on n'ouvrait pas comme ça les fenêtres pour laisser filtrer la musique au dehors. C'était aussi bien, du reste. Quand les choristes risquent de pincer un rhume, ils sont de mauvais poil !

— « Tu as perdu bien des amis depuis quelques années, Shorty, » dit le Révérend Blaine. « Même Edith qui s'inquiète de toi maintenant... Je crois que tu ferais bien de venir au Temple. »

— « C'est une idée, monsieur le Pasteur, » dit Shorty sans conviction.

Il prit congé. « Joyeux Noël, monsieur le Pasteur... »

— « Joyeux Noël, » répondit tristement le Révérend Blaine en le regardant s'éloigner.

***

Edith se coiffait avec une frange, ce qui allait mal à son visage rond ; mais depuis longtemps Shorty ne pensait plus à son visage ; à partir du menton, il n'y avait rien à redire au physique d'Edith ! Elle avait préparé du punch et ils en burent un verre tous les deux. Il trouvait qu'elle n'était vraiment pas mal du tout dans sa robe neuve.

— « J'avais envie d'aller au Temple, cette nuit, » dit-elle. « Qu'est-ce que vous faites, vous? »

— « Moi j'avais envie de m'introduire dans la prison ! »

— « Mais pour quoi faire? »

— « Ils ont arrêté mon trombone ! »

Les yeux d'Edith se firent doucement railleurs. « Quelle importance, mon pauvre Shorty? Quand le grand cône se met en branle, personne n'a envie d'entendre votre vieille trompette enrouée ! »

— « Autrefois... »

— « Ne revenez donc pas toujours sur le passé. Autrefois, quand vous jouiez de la musique aux gens, vous étiez autre chose à leurs yeux qu'un mécano de village, mais maintenant vous n'êtes plus que Shorty, le réparateur de gyrautos, qui touche sa retraite de musicien. »

Le visage d'Edith était d'une grande douceur sous la clarté diffuse et multicolore de l'arbre de Noël. C'était un bel arbre artificiel ; ses rameaux terminés par des ampoules qui ne faisaient qu'un avec eux émettaient une lumière douce et colorée, infiniment plus jolie que celle des lampions de jadis. Et, bien entendu, il portait le label des assureurs, car il produisait sa propre électricité et était garanti contre tout défaut d'isolement.

— « Que voulez-vous dire? » demanda Shorty.

— « Que je commence à en avoir assez d'attendre que vous renonciez à vos songes creux. J'ai bien envie d'aller quand même au temple cette nuit avec Del Gentry ! »

— « C'est votre droit, » dit-il. « A condition que vous me réserviez le Jour de l'An pour aller danser au bal de Kingsbury... »

— « Le Jour de l'An, je dois aller au bal que donne Del Gentry. J'en ai assez de sortir avec un vieux mécano aigri ! »

Incapable de se contenir, il renversa l'arbre d'un revers de main rageur. Edith se rassit avec un sourire figé, son verre devant elle, les deux bras posés sur la table. Elle avait la tête de quelqu'un qui a enfin dit ce qu'il rumine depuis longtemps.

— « C'est du toc ! » cria-t-il à l'adresse de l'arbre. « Comme les cônes. Tout est du toc ! »

— « On le sait, » rétorqua-t-elle aigrement. « Tout ce qui a été inventé depuis l'époque de vos vingt ans, c'est du toc. Mais le monde continue à tourner, Shorty. Cet arbre de Noël est mieux que les anciens. Les cônes sonores nous donnent de la meilleure musique... »

Il empoigna le petit cône d'appartement posé sur une table, l'arracha de son socle et le lança contre le mur. Les disques gros commes des pains à cacheter coururent en tous sens sur le plancher.

Edith ne bougea pas. « On ne peut pas avoir toujours vingt ans, Shorty. Le printemps ne dure pas toujours... »

— « Mais j'ai une âme, moi ! » hurla-t-il. « Je suis autre chose qu'un mécano ! »

— « Vous avez surtout de la vanité, » dit-elle.

Shorty lui tourna le dos et sortit en claquant la porte derrière lui.

— « Joyeux Noël... » murmura Edith dans un petit sanglot.

***

Profitant de ce que le Commissaire Nelson était au *Chien qui fume,* Shorty se rendit à la prison et s'assit dans le petit bureau occupé par l'auxiliaire de service.

— « Il fait rudement froid ! »

— « Ça, on peut le dire. »

Les mains de Shorty avaient enfin cessé de trembler.

— « Le patron m'a prévenu que tu passerais peut-être, » dit l'auxiliaire. « Il m'a bien recommandé de te dire de sa part qu'il ne fallait pas jouer de trombone. »

— « Qui est-ce qui te parle de ça?, » dit Shorty. « Je touche ma retraite de musicien. »

L'autre se pencha en avant. La prison était vide et il s'ennuyait. C'était pour lui une diversion. « Qu'est-ce que c'est que cette histoire de pension? » dit-il. « Comment est-ce que ça se goupille? »

Shorty haussa les épaules. « Quand ils ont rapporté de Vénus leur idée de cônes sonores, les éditeurs de musique ont eu le beau geste. Ils ont donné à tous les musiciens la somme qu'ils pouvaient raisonnable-

ment espérer gagner jusqu'à la fin de leurs jours. Ils ont même subventionné des écoles pour les gosses.. .»

— « Subven... quoi? »

— « Donné du fric, si tu préfères, » expliqua sèchement Shorty. « Comme ça les gosses doués auraient plus tard une chance de faire de la musique — pour les cônes sonores naturellement. Et les cônes avalent aussi leur musique. Ils s'engraissent sur les jeunes talents. On achète encore de nouveaux airs, pour les cônes, mais il n'y a plus de vraie musique. »

— « Tu as déjà joué pour les cônes? »

— « On me l'a demandé, » dit Shorty, « mais je n'ai jamais accepté. Je ne suis pas au point. Qu'on se trouve devant un vrai cône... et vous voilà enregistré pour l'éternité. Mais ils ne gardent que ce que vous donnez de mieux et ils effacent le reste. »

Il frissonna.

— « Ils vous sucent l'âme que vous avez mise dans votre musique. Maintenant, je ne joue que pour moi, c'est vrai, mais au moins je peux continuer à me respecter. »

Il ouvrit du bout du pied le dernier tiroir du bureau ; il y aperçut le reflet d'une bouteille.

— « Moi, je ne sais pas, » dit l'auxiliaire, « mais il me semble quand mon cône me joue un air triste, que j'ai envie de pleurer. Quand c'est gai, ça me donne envie de rire. Je ne m'y connais pas en musique, mais les cônes vous font mieux danser que les anciens orchestres. »

— « Ce n'est pas étonnant. Ils ont dévoré l'âme des meilleurs musiciens de la Terre. »

Shorty jeta un coup d'œil dans le tiroir.

— « Tiens ! » fit-il, « Est-ce qu'on ne dirait pas une bouteille? »

L'auxiliaire regarda à son tour. « Ma foi, tu as raison ! »

— « On dirait du whisky, » dit Shorty.

L'auxiliaire prit un air quasi angélique. « Ma foi, oui, » dit-il. « Je me demande bien comment elle a pu arriver là, cette bouteille... Dans une prison, tu te rends compte ! »

— « Tu pourrais l'attraper » demanda Shorty.

— « Ma foi, je crois bien que j'y arriverais, » dit l'auxiliaire en allongeant le bras.

Shorty l'assomma d'un coup sec sur la nuque. L'autre laissa échapper un gloussement rauque et roula sans connaissance sur le plancher.

— « Joyeux Noël, » murmura Shorty en prenant dans la poche de l'auxiliaire les clés du coffre du commissaire Nelson.

* * *

Il était minuit. Shorty était maintenant sur les collines, bien en dehors de la ville. Une lune énorme flottait dans un ciel étonnamment clair. La neige poudreuse lui engourdissait les pieds, l'air piquait ses poumons. Le trombone lui refroidissait les doigts, même à travers ses

gants. Loin au-dessous de lui, il voyait danser sur la neige les lumières du Temple.

Il s'interrogea tout à coup sur lui-même. « Qu'est-ce que je fiche donc là tout seul? » se demanda-t-il. « Dire qu'il faut maintenant sortir de la ville pour avoir le droit de jouer du trombone! »

Ses mains tremblaient il retira ses gants.

— « Quand on aime le trombone, il n'y a rien à faire : il faut qu'on en joue, » déclara-t-il à un lapin qui sortait d'un buisson et battit rapidement en retraite.

Il regarda les collines désertes et silencieuses recouvertes de neige, puis les lumières amicales du Temple, et il comprit soudain que ce serait la dernière fois qu'il jouerait jamais de son trombone, sous peine de devoir se réfugier définitivement dans la montagne.

Il souffla un bon coup. Le son de l'instrument retentit plus fort qu'il ne s'y serait attendu. Il sursauta avec étonnement en entendant le cône sonore du Temple répéter la même note au fond de la vallée.

Il emplit sa poitrine de l'air pur des collines. Il se souvenait de toutes les années où il avait joué du trombone dans sa petite ville et pensa qu'elles étaient bien loin. Comme il était triste, il choisit un air gai. Il entonna « *Il est né le divin Enfant* ». Il fit une ou deux fausses notes, mais il jouait fort et clair et il se sentait mieux. « Qu'est-ce que tu dis de ça? » grommela-t-il à l'intention du cône.

Comme pour lui répondre, le cône du Temple lui renvoya les premières mesures du même cantique. Shorty s'arrêta stupéfait, en constatant que le cône avait enregistré certaines de ses notes. Il vit de loin quelques personnes restées à la porte du Temple se retourner et regarder vers les collines, du côté où il se trouvait. Ils l'avaient tout de même entendu, sacrebleu! Le cône aussi l'entendait. Le Révérend Blaine devait l'avoir tourné du côté de la fenêtre ouverte, avant que Shorty lâchât sa première salve de notes.

Il avait chaud et froid à la fois, en dedans de lui. Il pensait que tout change, que rien n'est éternel, et que la dernière chance qu'un homme a de se manifester ici-bas est vite passée. Il sentait la colère et le dépit lui monter à la tête, et aussi la tristesse ; soudain il éprouva vraiment un besoin impérieux d'entendre sa propre musique. Il lui fallait trouver un moyen d'exprimer d'une manière simple et digne tout ce qu'il sentait. Allons-y!

« *Minuit, Chrétiens...* » Pas trop de sirop, pas trop de sentiment. Des notes fermes, claires, sûres. Il se mit à pleurer à sa propre musique. Il ne pouvait s'en empêcher. L'air était sombre et majestueux à la fois, et d'une portée universelle ; la gorge de Shorty qui se serrait de temps à autre tirait du vieux trombone des trémolos qu'il n'avait jamais entendus.

« *Minuit, Chrétiens, c'est l'heure solennelle...* »

Le cône l'écoutait en silence. Shorty devinait sa présence à l'arrière-plan. Quelques instants plus tôt il emplissait la vallée de ses notes. Maintenant il comparait la musique de Shorty à toute la merveilleuse musique accumulée dans sa mémoire.

« Doucement, donc, espèce d'idiot, » se disait Shorty. « C'est le final vieux. Bon sang de sort, il faut que ce soit réussi ! »

Pendant quarante-cinq secondes il toucha à ces sommets de l'art qu'il avait cherché toute sa vie à atteindre. Pendant quarante-cinq secondes, il produisit une musique telle que personne, sur cette Terre ou ailleurs, n'en avait jamais fait et n'en ferait jamais. Il vivait un de ces moments qui n'arrivent qu'une fois dans l'existence d'un homme. C'était clair, humain, sans bavures, sans fausse sentimentalité. C'était un tout petit peu mieux que parfait.

« *Peuple à genoux, chante ta délivrance.*
Noël, Noël, chantons le Rédempteur... »

Quand il eut fini, il lui restait juste assez de force pour recommencer ; son trombone servit de déclencheur pour mettre le grand cône en marche. Il s'arrêta pétrifié, son trombone aux lèvres, incapable de faire un mouvement.

Elles lui revenaient maintenant ces inoubliables quarante-cinq secondes ! C'était son solo qu'il entendait, sans une note de plus, sans une note de moins. Rien que son trombone et son âme. Le cône l'avait écouté ; il avait comparé ses notes avec celles accumulées en lui par des siècles d'expérience musicale, et il les avait toutes trouvé belles, sans avoir rien à y ajouter ni rien à en retrancher.

De Bethléem à Vénus et au-delà de l'espace, c'était un moment musical dont la beauté restait unique.

Shorty écarta son trombone de ses lèvres et le lança au loin. Depuis longtemps il recélait en lui cette merveille ; lui, il le savait, mais personne ne l'avait cru. Maintenant ils seraient convaincus. Il n'aurait plus jamais besoin de jouer.

*
* *

Si vous avez de l'influence ou des relations, vous pourrez peut-être assister au service de Noël au Temple de Blessington. Vous y entendrez ce solo de trombone qui est célèbre dans le monde entier. Il n'est pas facile d'y pénétrer une nuit de Noël, mais quand retentira le « *Minuit, Chrétiens* » au trombone, vous ne regretterez pas de vous être dérangé. C'est un solo dont vous n'oublierez jamais les notes nettes et coupantes. On en a tiré un million de disques pour les cônes d'appartement, mais ce n'est pas la même chose.

Et si vous jetez un coup d'œil sur votre droite, vous verrez, assis dans un banc, un grassouillet petit homme qui incline la tête en souriant. Quand le cône entonne le « *Minuit, Chrétiens* » au trombone, tout Blessington regarde cet homme avec une certaine frayeur. Et Edith, sa femme, sourit. Elle en a bien le droit. Le petit homme est Shorty Williams ; c'est le meilleur mécano de la vallée de St. Dominique, et c'est lui qui a enseigné aux cônes sonores la façon dont on doit jouer les cantiques de Noël.

Le crâne

par ALAIN DORÉMIEUX

Voici un nouveau conte extraordinaire d'un jeune auteur dont le talent est riche de promesses et que « Fiction *» est heureux d'avoir découvert* (1). *Ce conte a une histoire et nous avons, personnellement, une part de responsabilité (oh, très atténuée!) dans sa genèse. La voici en quelques mots : dans l'abondant courrier que provoque l'émission «* Faits Divers *», que nous présentons chaque mardi soir avec Pierre Véry sur la Chaîne parisienne, nous avions relevé un fait divers qui nous était adressé par une aimable auditrice, Mlle Anita Peltier, du Raincy. Ce fait divers nous avait frappé par son caractère bizarre et quelque peu surnaturel. Il relatait un événement datant de quelque cinquante ans. Si, de prime abord, il nous apparaissait assez peu approprié pour une adaptation radiophonique, nous avions immédiatement décelé la riche matière qu'il contenait pour une histoire se rattachant au domaine de « l'étrange » qui nous est cher. Nous l'avons fait lire un jour à Alain Dorémieux en lui demandant si ces quelques lignes ne seraient pas susceptibles de lui inspirer « quelque chose »...*

Sans paraître très « emballé » sur le moment, Alain Dorémieux nous quitta peu après en nous priant toutefois de lui prêter le fait divers en question « pour qu'il y réfléchisse ». Le lendemain, il nous faisait tenir une quinzaine de feuillets manuscrits, accompagnés du simple mot suivant : « Vous avez fait un joli coup en me donnant hier ce fait divers! Il m'a tellement trotté dans la tête cette nuit que je n'ai pu trouver le sommeil. Je « sentais » l'histoire qu'il y avait à faire, et il n'y a pas eu de cesse que je ne l'aie écrite. La voici. J'espère qu'elle vous plaira. »

En fait, notre fait divers n'avait été pour Alain Dorémieux que le point de départ d'une trame toute personnelle. Il lui avait servi de catalyseur lui permettant d'imaginer un développement qui, pour nous, est resté jusqu'au bout inattendu, malgré notre rôle d' « inspirateur ». A plus forte raison espérons-nous qu'il aura sur vous le même effet.



VOUS me demandez comment il se fait que Bernard soit si changé depuis son retour — depuis *notre* retour — d'Algérie. C'est difficile de vous expliquer, voyez-vous. Moi-même qui suis son meilleur ami, j'ai du mal à admettre, à juger. Mais vous, qui le connaissez peu, que penserez-vous de toute cette histoire?

(1) Voir « *Fiction* » n° 6 : « *Le chemin sur la route* ».

Malgré tout, vous vous rappelez l'homme qu'était Bernard à son départ de France? Bien qu'imaginatif, si logique, si maître de ses nerfs... Oui, bien sûr, c'est pourquoi vous avez été à ce point surpris en le retrouvant tel que maintenant. Remarquez, je suppose que personne n'aurait pu résister complètement à ce qui lui est arrivé... si cela est réellement arrivé. Car les sceptiques diront que tout s'est passé dans son imagination, ou qu'il a rêvé. Ce qui n'expliquerait d'ailleurs pas la coïncidence finale... Enfin, j'anticipe.

Tout a commencé avec la découverte du crâne. Bernard me l'a racontée à plusieurs reprises depuis. Et chaque fois il essayait — vainement, semblait-il — d'exprimer avec fidélité, de me faire sentir à l'unisson de ses propres souvenirs l'impression extraordinaire qu'il avait eue à ce moment-là. Une impression qui lui était totalement inconnue jusqu'alors, et dont, disait-il, il était impossible de rendre compte par des mots. Il est vrai que, si le crâne était bien tel qu'il a tenté de le décrire, une impression de ce genre était compréhensible.

Cela se passait sur la plage près d'Oran. Bernard a insisté à plusieurs reprises plus tard sur le fait qu'il *n'aurait pas dû* se trouver là. C'est-à-dire, il n'y avait pas de *raison* qu'il s'y trouvât. Il s'était rendu à Oran chez des amis, et c'est en revenant qu'il avait eu l'idée d'aller jusqu'à la mer. Une idée subite, dont il ne s'était pas même expliqué l'insistance. Il avait fait demi-tour pour rejoindre la route en bordure de la plage, et il avait arrêté son auto dans un chemin désert. Puis il était allé marcher près de la mer.

Bernard n'avait rien d'un rêveur ni rien d'un désœuvré. En temps « normal », m'a-t-il expliqué, il n'aurait jamais perdu son temps sur une plage en regardant les vagues, sans se préoccuper de l'heure qui tournait. Car cette promenade se prolongeait, et Bernard ne pouvait se décider à regagner sa voiture et à reprendre sa route. Il était retenu par quelque chose qui l'attirait, mais ce ne pouvait être pourtant le paysage de cette grève vide s'étendant à perte de vue jusqu'à Oran qui scintillait au loin dans le soleil, un peu comme un mirage. C'était le matin et il faisait déjà très chaud. Bernard n'entendait que les roulements des vagues qui accompagnaient ses pas, et le bruit de ceux-ci sur la grève détrempée. Il marchait comme s'il n'allait jamais devoir s'arrêter.

C'est alors qu'une vague un peu plus forte que les autres porta le crâne jusqu'à ses pieds. Il l'aperçut immédiatement, car le soleil s'était reflété sur sa surface mouillée et avait attiré son regard. Il resta debout à le considérer avec stupeur, pendant que le crâne s'enfonçait un peu dans le sable mouillé et que la vague suivante venue le lécher le faisait osciller sur sa base, « comme s'il faisait un signe » (ce sont les paroles de Bernard).

Il ne sut pas combien de temps il demeura ainsi sans bouger, contemplant, les yeux fixes, ce crâne planté devant lui. C'est pendant cet instant qu'il a commencé à éprouver l'impression « extraordinaire » dont je vous ai parlé. C'était comme un frisson lui courant sur le corps

malgré la chaleur, et en même temps une curieuse faiblesse de la vue, car le crâne lui apparaissait fugitivement comme baigné d'un halo bleuté, à moins que ce fût tout simplement l'effet du soleil sur sa matière lisse. Bernard sentait qu'il lui fallait le prendre en mains et, inexplicablement, il n'osait le faire. Il s'y décida pourtant et emporta sa trouvaille un peu plus haut sur la plage, pour l'étudier à loisir une fois assis dans le sable.

C'était un crâne à peu près de la taille de celui d'un homme. La seconde caractéristique qui frappa Bernard à sa vue fut son apparence d'extrême ancienneté. Il paraissait bruni et poli par une longue suite de siècles en même temps qu'usé par la mer comme un coquillage, cependant il était dans un parfait état de conservation. Mais c'était une autre particularité qui, depuis le début, s'imposait à Bernard à son sujet. C'est pour cela que la chose qu'il tenait en mains l'emplissait de cette stupeur toujours croissante. Car elle ne pouvait venir d'aucun être humain, d'aucun être connu... *En fait, il semblait impossible qu'elle eût appartenu à une créature de la Terre.*

Plus tard, Bernard a échoué à décrire avec précision le crâne, tel qu'il l'avait vu ce premier jour. Ce qu'il faisait remarquer avant tout, c'est que ce vestige, à ses yeux, se distinguait des éléments familiers du monde par une certaine qualité de l'*horrible,* mais un horrible d'une essence strictement indicible. Et c'est bien de l'horreur qu'il se mit peu à peu à ressentir, alors qu'il se tenait toujours là sur cette plage déserte, avec sur ses genoux le crâne aux traits innommables qui continuait à luire vaguement dans le soleil, mais à luire *comme de l'intérieur.*

A la rigueur, on aurait pu y voir une caricature assez abominable d'un vrai crâne humain. Ses dimensions aidaient à cette comparaison, ainsi que la forme large et arrondie de ce qui correspondait à l'occiput. Mais, selon Bernard, tout point commun cessait dans la partie inférieure. Celle-ci était affectée de curieuses déformations et de protubérances irrégulières, qui évoquaient l'idée — heureusement abstraite — d'une tête prolongée par d'inconcevables organes. Le crâne allait d'ailleurs en s'élargissant vers le bas, à la différence de celui d'un homme. La partie qui aurait dû représenter les mâchoires manquait, mais on ne pouvait que la supposer extrêmement — et presque grotesquement — développée. Il n'y avait rien qui donnât l'idée de l'emplacement d'un nez. Mais il y avait les orbites... Allongées, de forme ovale, disposées géométriquement, elles étaient au nombre de *trois.*

*
* *

Quand Bernard quitta la plage, il était très tard dans la matinée. Il se retrouva devant sa voiture comme au sortir d'un rêve. Elle représentait le monde réel, sans mystères, où il vivait depuis toujours. Il avait l'impression de revenir d'une incursion dans un domaine interdit.

Il lui semblait qu'il avait passé des heures à examiner ce crâne, plus affreux encore de se révéler dans le fond inoffensif. Mais cette étude ne l'avait conduit à aucune conclusion rationnelle, sauf à celle que le crâne

devait avoir séjourné dans l'eau pendant un temps extrêmement étendu : beaucoup moins étendu cependant que ne devait l'être son âge, ce qui excluait l'idée qu'il appartînt à quelque inconnu et fantastique animal sous-marin. Cette dernière hypothèse était baroque, mais sa réfutation entraînait des conséquences encore plus baroques, car elle détruisait la seule explication du phénomène qui fût encore à la mesure de l'intelligence humaine.

Lorsque Bernard mit sa voiture en marche, le crâne reposait sur le siège à côté de lui. Il ne savait pas pourquoi il l'emportait. Il avait eu plusieurs fois, sur la plage, la tentation presque sauvage de le rejeter à la mer et de s'enfuir immédiatement. Il n'avait pu s'y résoudre. Et il l'avait gardé, mais avec une intense sensation de dégoût.

Il voulut se dire qu'il était normal d'avoir conservé un tel objet, ne fût-ce que pour la curiosité scientifique qu'il représentait. Il le montrerait à des savants. L'élucidation de sa nature serait peut-être l'occasion d'une découverte spectaculaire. Pourtant, malgré lui, il *savait* déjà inconsciemment que sa première réaction était la vraie, que le crâne représentait l'introduction dans le monde d'un élément incompréhensible. Il y avait dans son aspect quelque chose de trop inexprimablement différent...

Ceci se passait au mois de juin dernier. J'étais alors en voyage, ce qui fit que je ne vis pas Bernard à son retour dans notre ville après la découverte du crâne. Les témoignages de ses amis ont concordé pour dire que c'est à partir de ce moment-là qu'il commença à se comporter de façon bizarre.

Il est d'abord certain qu'il ne fit jamais voir sa trouvaille à aucun savant, comme il en avait peut-être eu primitivement l'intention, ni même à aucun de ses proches, sinon les tout premiers jours. Sa femme de ménage, ainsi que la jeune fille qu'il fréquentait, eurent en effet l'occasion de voir le crâne plusieurs fois. Mais, je vous le répète, c'était les tout premiers jours, *alors qu'il ne tenait pas encore l'objet caché.*

Il est d'ailleurs à noter qu'il rompit quelque temps après avec la jeune fille — ou bien ce fut elle qui le quitta, on n'a jamais très bien su. Et il congédia la femme de ménage à peu près vers la même époque. Elle racontait à ses voisines de drôles d'histoires à propos d'une chose terrible qui se trouvait chez son patron. Elle avait fini par ne plus entrer chez lui qu'avec beaucoup de frayeur. Il semblait que la vision du crâne eût sensiblement frappé son imagination. A part cela, aucun des visiteurs de Bernard ne l'aperçut jamais, ce qui fait que personne ne fut véritablement au courant.

Moi, je vous l'ai dit, j'étais en voyage et je n'ai su tout cela qu'après coup, par la relation — en fait un peu incohérente — que m'en a donnée Bernard. Je ne rentrai chez moi que dans les premiers jours de septembre. Il y avait donc alors plus de deux mois que mon ami était en possession du crâne.

Je fus assez impressionné, en le retrouvant, par la transformation que je constatai en lui. D'autant plus étonné évidemment que j'étais

loin de m'y attendre. Lui toujours si calme et pondéré, il était habité par une nervosité constante qui ne laissa pas de m'inquiéter. Ses yeux notamment avaient une certaine expression de fébrilité qu'un médecin eût jugée de mauvais augure.

Il me raconta toute l'histoire de la trouvaille du crâne, telle que je vous l'ai retracée, mais se refusa, en dépit de notre intimité, à me le montrer. Comme je lui en demandais la raison, il me déclara que le fait de le voir pouvait entraîner « trop de conséquences, trop de menaces graves ». Je lui dis qu'il était en ce cas le premier menacé... Je me rappelle son sourire étrange et sa réponse : « Moi, ce n'est pas pareil. Il me *connaît*. Il y a quelque chose entre lui et moi. C'est pour cela qu'*on* me l'a fait trouver. *Mais je commence seulement à savoir...* »

Il ajouta que le crâne lui avait fait longtemps très peur, autant et même plus qu'au premier jour, jusqu'à ce que peu à peu il sentît s'établir une sorte de « courant » qui le reliait mystérieusement à l'objet, comme si celui-ci avait sur lui une influence. En fait, il avait parfois obscurément l'impression d'être protégé, ou plutôt *veillé* par lui, mais chaque fois que cette idée le traversait, il lui semblait être au bord de quelque chose de vertigineux et d'inconnaissable.

Je l'interrogeai également sur ce qu'avait pu voir la femme de ménage qui fût de nature à l'effrayer. Ses réponses restèrent évasives. A l'entendre, le crâne possédait quelques vertus singulières. *Il arrivait, par exemple, qu'on ne le retrouvât pas à l'endroit exact où on l'avait mis.* La femme de ménage avait dû être témoin, dans l'*instantané*, d'un phénomène de ce genre...

*
* *

Tout ceci nous mène à cette nuit du 9 septembre. Je vous la raconte d'après le récit que m'en a fait plus tard Bernard. Mais évidemment, à considérer son état depuis lors, les détails peuvent en être sujets à caution. La seule chose certaine, c'est la circonstance finale qui donna en apparence raison à Bernard. Était-ce là l'effet d'un simple hasard ou avait-il réellement reçu cet *avertissement* vérifié par les faits? Qui pourrait en décider?

Quoi qu'il en soit, voici l'histoire troublante qu'il m'a exposée. Ce soir-là, il s'était couché tôt, souffrant de fatigue et de migraine. Il avait pris l'habitude, pour la nuit, d'accrocher au mur en face de son lit le crâne dissimulé dans un meuble pendant le jour. Il s'imaginait ainsi en « recevoir les ondes » durant son sommeil...

Il s'endormit vite, mais son repos fut agité. C'est là qu'il fit (ou plutôt qu'il *refit*) pour la première fois ce rêve... mais j'y viendrai tout à l'heure. Il fut soudain réveillé en sursaut par un bruit sec et, sur le moment, ne dissocia pas ses impressions de celles, pleines d'étrangeté, où l'avait plongé son rêve. En ouvrant les yeux, il perçut vaguement sur sa gauche une lueur non identifiable au niveau du plancher. C'était une vague phosphorescence mauve entourée d'un halo blanchâtre. Elle

avait la particularité de ne pas être totalement immobile, mais agitée de légères secousses, ses contours semblant tressauter.

En allumant, Bernard vit que c'était le crâne qui était tombé sur le sol, causant le bruit qui l'avait réveillé. A la lumière, il n'avait rien de l'aspect *mouvant* offert par la tache de sa phosphorescence, mais c'est cette dernière manifestation qui fit à Bernard l'effet le plus singulier, car jamais le crâne n'avait paru luire ainsi, sinon le jour où il l'avait trouvé sur la plage. Il se rappela la légère transparence bleutée qu'il avait vue s'en émaner à ce moment-là. Quelque chose qui semblait venir *de l'intérieur...*

Il se leva et alla raccrocher l'objet à son clou. Celui-ci était intact et aucun os du crâne ne s'était disjoint d'un autre. Bernard vérifia qu'il était fixé solidement et se recoucha. Il était alors un peu plus de neuf heures.

A dix heures et demie, Bernard sortit de nouveau d'un sommeil lourd et maintenant sans rêves. Le crâne venait de rouler sur le plancher une seconde fois, toujours signalé par la même phosphorescence mauve, légèrement laiteuse. Cette fois, quand il alluma, le crâne oscillait sur sa base, à un rythme rapide qui avait quelque chose d'artificiel. Ce mouvement mourut au moment où Bernard sortit de son lit. Il prit entre ses mains le crâne et le regarda avec appréhension. Dans l'éclairage bas de la lampe de chevet, il paraissait acquérir une sorte de qualité fantastique nouvelle. Le cœur de Bernard se mit à battre plus fort brusquement. Il eut une seconde l'illusion que les déformations qui sillonnaient le pourtour du crâne changeaient et se boursouflaient.

Il ne sut pourquoi il eut tout à coup l'envie folle de fuir, de quitter cette chambre, cette maison, cette ville. La peur s'installait en lui sans qu'il pût s'en défendre. Et son esprit, sa raison surnageant au-dessus de cette sorte de panique instinctive tentaient vainement de recourir au calme, de retrouver une vue lucide des choses.

Finalement, il se ressaisit quand même, au bout de plusieurs minutes. Avec un sentiment de malaise, il remit le crâne au mur et se força à retourner jusqu'à son lit et à chasser les idées inexplicables qui le traversaient. Au moment de perdre conscience, il eut la sensation fugitive d'être arraché à la terre et plongé dans le silence froid d'un énorme vide interstellaire.

La troisième chute du crâne eut lieu environ une heure plus tard. Après avoir donné de la lumière, Bernard eut le temps de le voir rouler plusieurs fois sur lui-même, comme une boule attirée par un aimant. La phosphorescence en était visible même avec la lampe allumée.

La peur à cet instant submergea Bernard. Mais, détail curieux, il se rendait compte que ce n'était pas tant du crâne qu'il avait peur que d'une autre chose impossible à préciser, comme un danger latent pesant sur lui sans qu'il parvînt à le définir. Il perdit alors la notion du raisonnable. Sans réfléchir à ce qu'il faisait, mû par une sorte de volonté extérieure à lui-même, il s'habilla à la hâte, pénétré de la nécessité où

il allait être de *partir,* d'aller ailleurs, le plus loin possible, sans perdre une minute.

Il remplit fébrilement une valise des affaires qu'il trouvait sous sa main, prit tout son argent et enveloppa soigneusement le crâne dans un foulard, avant de le glisser dans son bagage. Peu avant minuit, il sortait dans la ville endormie, bizarrement tranquille et silencieuse (il habitait un quartier peu fréquenté le soir). Sa voiture stationnait dans la rue ; il y monta et démarra à grande allure.

Il m'a déclaré plus tard que ses actes, à partir de ce départ forcené, avaient comme cessé de lui appartenir. La part pensante de son être se contentait d'être en attente, une attente de plus en plus fiévreuse et inquiète, sans participer aux gestes et aux réflexes de son « moi » corporel. Ce dernier lui échappait, comme pour le guider vers quelque but encore ignoré, mais qu'il était indispensable d'atteindre.

Quelques minutes après minuit, il arrivait chez moi et me tirait du lit. Je lui trouvai l'air d'un dément. « Vite, » me hurla-t-il, « il faut fuir. Le temps passe. Viens, viens avec moi immédiatement. » Mes tentatives pour le raisonner n'amenèrent en lui qu'une violente irritation. Il eût été impossible de le convaincre.

Je ne sais guère encore à quel motif j'obéis en le suivant. Je ne pouvais évidemment croire à la réalité du danger qu'il me représentait. Mais je suppose que j'étais surtout guidé par le désir de le surveiller, de l'empêcher de commettre une imprudence. Et puis j'étais désorienté par la tournure un peu fantastique de la circonstance où j'étais plongé. La nuit a toujours une valeur d'irréalité. En plein jour, mes réactions eussent été plus rationnelles.

Voilà pourquoi je me retrouvai, un peu plus tard, en compagnie de Bernard, dans sa voiture qui s'éloignait rapidement de la ville. Au bout de quelques kilomètres, son humeur se détendit comme s'il était soulagé d'un grand poids. Il redevint presque lui-même.

Nous avions pris la route d'Oran. Les paysages nocturnes défilaient à nos côtés avec monotonie. Nous ne parlions pas et il n'y avait d'autre bruit que le ronronnement régulier du moteur. Le profil de mon compagnon se détachait fantomatiquement à la lueur blême du tableau de bord. Une somnolence m'envahit.

Nous roulions depuis presque une heure quand la chose se produisit. Il était une heure du matin passée de quelques minutes. Un grondement sourd et continu sembla se répercuter à tous les coins du ciel comme un coup de tonnerre géant prolongé de multiples échos. Bernard arrêta la voiture et nous écoutâmes sans prononcer un mot. Cela venait de derrière nous.

Bernard se laissa retomber sur le dossier du siège. Un imperceptible sourire détendit ses traits et il soupira légèrement. « Voilà, » murmura-t-il. « C'est fini. »

J'ignorais encore la nature exacte et l'étendue du désastre. Ce n'est que le lendemain matin, à Oran, que nous apprîmes *qu'un terrible*

tremblement de terre avait ravagé Orléansville. Quand nous y retournâmes, l'une et l'autre de nos maisons étaient en ruines et leurs autres occupants encore enfouis sous les décombres...

. . . .

Le crâne? Non, je ne l'ai quand même jamais vu. La vérité est que, lorsque Bernard ouvrit sa valise après le séisme, il ne restait plus dans le foulard qu'une impalpable poudre grise que j'ai cru voir briller dans la pénombre...

Bernard se déclare incapable de le dessiner d'après ses souvenirs ; il ne sait pas tenir un crayon. A l'entendre, il avait essayé une fois d'en prendre une photo ; au développement la pellicule était voilée uniformément, comme si elle avait été exposée à la lumière. Peut-être est-ce ce qui est arrivé. En tout cas, le secret de l'apparence du crâne est perdu. La femme de chambre et la jeune fille sont mortes à l'heure actuelle...

Maintenant, vous connaissez tout, ou presque. Bien sûr, il y a encore ce rêve. Mais vous savez que Bernard n'est plus le même. Son imagination travaille ; qui sait ce qu'elle est capable de forger?

C'est peu après son retour à Paris qu'il a commencé à rêver, toujours de la même façon. Mais la chose s'était déjà produite une fois, comme je vous l'ai dit, la dernière nuit à Orléansville. Et ce n'est pas tout : ce qui lui a donné cette sensation si extraordinaire, c'est qu'il a *reconnu* ce rêve, prétend-il, pour l'avoir fait plusieurs fois *pendant son enfance,* avant de l'oublier par la suite pour des années.

En quoi il consiste? C'est toujours pareil. Voici ce que dit Bernard. Il rêve qu'il est dans un endroit indéterminé. Il sait seulement qu'il se trouve sur *un autre monde,* un monde très lointain. Il se sent entouré de présences inconnaissables, qu'il devine seulement à ce qu'elles dégagent une lumière mauve (quand il en parle, il les appelle d'ailleurs « les Mauves »). Et ces êtres lui disent, mais sans se servir de la parole : « Tu es l'un des nôtres. Bientôt nous viendrons te rejoindre. Les temps sont arrivés pour les esprits des émissaires de s'éveiller. »

Bernard désormais dit qu'il *sait.* Cela tient du délire. Selon lui, « les Mauves » seraient une très ancienne race interplanétaire ayant déjà visité la Terre, dans des temps très reculés, sans presque laisser de traces de son passage. Et elle serait sur le point d'y revenir... Bernard ferait partie de ceux qui doivent préparer cette venue.

Je vous ai dit que jusqu'ici il ne voyait pas « les Mauves ». Mais maintenant il affirme qu'il commence à les distinguer. L'autre nuit, paraît-il, le « visage » de l'un d'eux lui est apparu pour la première fois, le corps restant encore informe. Bernard me l'a décrit avec un regard de visionnaire : une tête surmontée d'organes préhensiles, un membre spécial à la place de la mâchoire *et trois yeux de forme ovale disposés géométriquement.*



...mais le silence est d'or

(*Silenzia*)

par ALAN NELSON

Dans « Les conséquences d'un savon » (1), *Alan Nelson avait fait preuve d'un charmant humour, en imaginant toutes les conséquences catastrophiques qui peuvent découler d'une invention « farfelue ». Il récidive dans* « ... mais le silence est d'or ». *Comme base de son histoire, il a encore eu une idée digne de laisser rêveur, et il a développé celle-ci jusqu'à ses possibilités extrêmes, avec ce « naturel dans la fantaisie » qui semble le caractériser.*

Ajoutons que son récit nous paraît d'une brûlante actualité à une époque où — de tous côtés — s'organise une croisade systématique contre le bruit.



Je n'eus tout d'abord absolument pas le droit de raconter l'histoire de Silenzia à quiconque, sous quelque forme que ce soit. Maintenant, cependant, j'ai convaincu la Société qu'il n'en pouvait résulter aucun mal. Des gens entendront à l'occasion parler de Silenzia ; je crois que la version qu'on m'a autorisé à rapporter, une fois les noms de personnes et de lieux modifiés, sera au moins aussi intéressante qu'une « bonne histoire » de fin de repas.

Cela commença le jour où je décidai de quitter Edith. Elle ne le savait pas, bien entendu. Elle ne s'en doutait même pas. Mais j'en avais assez.

C'était une bonne épouse, je pense, mais quel bruit elle faisait ! Je ne pouvais plus le supporter ; ni les harangues me reprochant de n'être rien d'autre qu'un professeur de sténo dans une école de commerce ; ni le rire strident évoquant le bruit fait par une personne aux ongles longs glissant sur un toit en fer blanc ; ni le piano jouant constamment, farouchement et vigoureusement, comme quelqu'un se frayant un chemin dans la jungle avec un couteau émoussé ; ni le son creux, *scratch-scratch-scratch*, produit lorsqu'elle se grattait les hanches au moment de se mettre au lit...

Je connaissais une petite cabane dans les montagnes de Siskiyou, il y avait du travail dans une station-service toute proche et des écureuils pour me tenir compagnie.

C'est alors que je découvris Silenzia — la belle, la merveilleuse

(1) Voir « *Fiction* » n° 8.

Silenzia. Ce fut dans une arrière-salle chez Ziggert's, une petite boutique de prêteur sur gages dans la Troisième Rue, alors que je regardais des malles. Je fouillais dans le fond d'une vieille malle garnie de ferrures et j'en sortis une bouteille d'*Air-Wick* cachée sous de vieux chiffons. Oui, une bouteille d'*Air-Wick,* mais remplie de quelque chose de très spécial en vérité, un liquide laiteux, opalescent, bouillonnant très doucement autour d'un enroulement de fils de cuivre.

Je dévissai le couvercle et soulevai la mèche. Je fus immédiatement plongé dans un silence triomphant. Les bruits de la rue, l'accent nasal avec lequel Ziggert tenait ses conversations d'ordre commercial dans la boutique, sur le devant, le *pling-pling* du banjo qu'un client essayait, tous ces bruits-là avaient complètement disparu. Je renfonçai la mèche dans la bouteille. Les bruits revinrent.

Clignant des yeux, je regardai l'étiquette collée sur la bouteille. Quelqu'un avait gribouillé au crayon rouge le mot « *Silenzia* » sur l'étiquette. Etait-il possible, me demandai-je, que quelqu'un eût inventé un « *Son-Wick* » agissant envers les bruits désagréables comme une bouteille d'*Air-Wick* envers les mauvaises odeurs?

Tout tremblant d'excitation, je revissai le couvercle, mis la bouteille dans la poche de mon veston, versai à Ziggert le prix de la malle et partis.

Je rentrai à pied jusque chez moi au milieu de la circulation de cinq heures de l'après-midi, la mèche de Silenzia tirée, à l'abri d'un admirable dais de silence. Les clameurs des boîtes à musique épileptiques, les plaintes des sirènes, les claquements des signaux lumineux, les hurlements enroués des vendeurs de journaux, tout cela était absorbé par Silenzia.

Ce fut pendant que je tripotai la clé de la porte que je rencontrai pour la première fois l'homme trapu au chapeau gris et au visage inquiet. Il avait monté la côte derrière moi en soufflant et, touchant de la main son chapeau, il dit tout hors d'haleine, tandis que dans ma poche je rentrais la mèche :

— « Excusez-moi, Monsieur. Je m'appelle Emmett Dugong. Il importe que je vous parle. »

J'étais trop énervé pour prêter attention aux sollicitations d'un démarcheur et, passant devant lui, j'entrai.

Nous habitions un appartement dans une maison de trois étages de Telegraph Hill, une boîte à bruits en bois, choisie par Edith pour son atmosphère de bohème qui malheureusement nous encerclait de toutes parts. A notre gauche, habitait un joueur de xylophone aux robustes poignets qui était atteint d'un complexe de perfectionnement ; il apprenait la « *Danse d'Anitra* » depuis sept mois. De l'autre côté, vivait un ébéniste retiré des affaires qui, depuis trois ans, construisait quelque chose nécessitant l'emploi de marteaux et d'une machine à sabler électrique ; au-dessus, un adolescent qui cherchait à affermir sa personnalité en suivant des cours par correspondance de levage de poids ; enfin, direc-

tement au-dessous, se trouvait Mr. Snitling, qui essayait perpétuellement de les faire tous taire en tapant à son plafond avec un manche à balai.

La longue lutte que j'avais menée contre eux avait été sans succès ; il en irait peut-être différemment maintenant, puisqu'aujourd'hui, avec Silenzia, je n'avais rien entendu.

J'eus de la peine à attendre pour l'essayer sur Edith et, pendant un quart d'heure, je restai assis dans la cuisine, plein d'impatience, jouant avec les bruits, les amplifiant ou les diminuant au degré que je voulais en sortant plus ou moins la mèche.

Enfin, je vis par-dessus mon épaule qu'elle venait d'arriver et se tenait dans l'entrée où elle enlevait son chapeau. Dans le silence, je regardai ses lèvres s'écartant l'une de l'autre, ses bras gesticulant dans toutes les directions, les petits muscles de son visage se tordant ; Editn parlait.

Un instinct puissant m'avertit que je ne devrai jamais révéler à Edith l'existence de Silenzia ; sans avoir l'air de rien, je pliai mon manteau sur la poche de ma veste où se trouvait la bouteille et fis semblant de comprendre ce qu'elle disait.

Avez-vous déjà regardé quelqu'un parler sans entendre ce qu'il dit? C'est comme si l'on écoutait à travers une vitre et cela peut vraiment provoquer une sensation agréable. Comme il m'était facile d'imaginer sur quoi portait son monologue ! La description détaillée de la classe de céramique de l'après-midi ; ce qu'elle avait dit à l'épicier quand il avait essayé de l'estamper ; l'exposé de deux mille mots sur le fait que je gâchais ma vie au Collège Moderne de Commerce. Comme si cela me faisait plaisir de travailler pour le chauve et blafard Amos C. Schmuckbinder, ainsi que pour sa bande d'étudiants boutonneux.

Lorsque finalement les lèvres d'Edith ralentirent, je me demandai tout à coup si ma voix pourrait traverser le coussin de silence et si l'effet de Silenzia était à sens unique.

— « Pourquoi ne me joues-tu pas de piano? » demandai-je.

Elle me regarda d'un air soupçonneux, me conduisit dans la pièce de devant et se mit à jouer, attaquant les octaves comme un habile poids moyen s'échauffant avec un *punching ball*. Installé dans un fauteuil, je regardai le spectacle avec un plaisir sans mélange.

— « Je pense que tu ne mets pas suffisamment de force dans ta main gauche, » dis-je lorsque la première série de morceaux fut terminée.

Elle sembla déconcertée et pendant l'exécution de l'opus numéro 2, elle se tordit presque le poignet. Je demandai, j'insistai même pour qu'elle jouât une autre sélection, puis encore deux et finalement, après en avoir joué encore une autre, elle se trouva trop épuisée pour continuer.

Le dîner fut ce soir-là une petite affaire charmante ; je n'étouffai pas complètement la voix d'Edith, je la baissai juste suffisamment pour pouvoir suivre la ligne générale de la conversation. Comme il était agréable

d'être là, assis dans le frais silence printanier ! Qu'il était enchanteur d'adapter mes propres paroles à ces lèvres infatigables bougeant avec une si fière énergie dans ma direction à travers la table.

Je crois que les semaines qui suivirent furent les plus exquises de toute ma vie. Quelquefois, je me promenais de nuit dans la ville brillante et muette, regardant les essaims de piétons et de voitures qui se déplaçaient dans les rues silencieuses en figures tourbillonnantes, comme un ballet fantastique sans musique, et je me demandais comment j'avais pu vivre sans Silenzia, ma douce Silenzia.

Pourquoi, me demanderez-vous, si j'étais si sensible aux bruits, ne m'étais-je pas perforé les tympans depuis longtemps pour m'en débarrasser? La réponse est simple, évidemment. Il restait encore dans le monde des choses qui valaient la peine d'être écoutées : le bruit des avirons frappant l'eau, la détonation des bouchons de champagne, les concertos de Beethoven, le grésillement du bacon en train de frire.

Il m'arrivait parfois de me demander si tous les ennuis du monde n'étaient pas dus tout simplement aux bruits et si toutes les explosions sanglantes qui le secouaient constamment, les détonations de l'artillerie de campagne et l'explosion des bombes atomiques, n'étaient pas simplement les sons accumulés de mille petites disputes, paroles impertinentes et discours imposants prononcés sur des balcons, réunis au cours des ans, comprimés en un seul instant et détonant avec un bruit terrible qui ne mourait jamais complètement.

Edith elle-même me semblait différente maintenant. Quelquefois, assis à table en face d'elle, lorsque j'avais fortement réduit sa voix, je la regardais comme je faisais jadis, avec ses fins cheveux châtains, son sourire qui faisait tellement battre mon cœur, et je me disais qu'après tout je n'aurais peut-être pas besoin de me retirer dans cette cabane de montagne.

Je pense que c'était inévitable. Je pense que cela arrive à quiconque possède trop de l'une de ces choses : puissance, argent, silence. Je devins fier, arrogant. J'étais comme un homme qui, ayant un fusil neuf, n'aura de cesse avant de l'avoir essayé sur des vieilles boîtes de conserve, des lapins et même des êtres humains. Je me mis à rechercher les bruits, et le fait de les annihiler, de *ne pas les entendre*, me donnait un sentiment glorieux de triomphe.

J'en vins à rester sans bouger lorsque les Buick essayaient de me balayer du trottoir avec des explosions prolongées de leurs klaxons à triple son.

A l'école, je pris des habitudes mesquines, telles que pousser mon patron, Schmuckbinder, à parler, lui qui aimait discourir plus qu'il n'aimait manger. J'étais déjà depuis longtemps l'âme réprouvée sur laquelle il esseyait ses diaboliques laïus. « Hilkey, on m'a prié d'être le speaker à la séance de vendredi soir, » disait-il en me coinçant dans son bureau. « Si cela ne vous fait rien, voulez-vous vérifier la durée de ce que vais dire, n'est-ce pas? » Ensuite, sans attendre ma réponse, il

commençait, et ses paroles étaient tristes et lourdes, ressemblant à une cohorte sans fin de morceaux de puddings rassis descendant avec difficulté dans une tuyauterie d'écoulement rouillée.

Maintenant, c'était différent. Maintenant, je l'incitais à parler, je trouvais le moyen de lui faire répéter chaque discours quatre, cinq fois et même plus, jusqu'à ce que sa voix devînt enrouée et que sa salive se transformât en colle dans sa bouche. Et moi pendant ce temps, confortablement installé dans un fauteuil, je fixais des yeux, de l'autre côté de la rue, la terrasse de l'établissement de gymnastique, où se trouvait toujours un certain nombre d'intéressantes jeunes personnes en maillot, vautrées pour prendre leur bain de soleil.

Je me mis aussi à utiliser Silenzia avec Miss MacKenzie, étudiante du cours moyen de sténographie, fille robuste et vive, d'une compétence déprimante, avec de grosses lunettes et des cordes de guitare en guise de cordes vocales, une fille qui était constamment en train de me harceler d'une voix nasillarde sur tel ou tel point technique, posant des questions impossibles, entamant des discussions que je ne pouvais espérer mener à bien à cause de mon peu de patience.

— « Je ne comprends pas pourquoi je n'ai pas une meilleuse note à ce devoir, » me dit-elle un jour d'une voix plaintive en me tendant l'essai de vitesse en sténo de la veille que je venais de rendre.

— « Je vais vous dire pourquoi, » répondis-je en jetant un regard à la page couverte de tirets, de fioritures et de signes en forme de boucle. « Permettez-moi de vous lire ce que vous avez écrit là, Miss MacKenzie. »

« *Messieurs,*

Suite à notre computation, nous avons le bonheur de vous infirmier que l'expiration des marchandises aura lourd au cours des maux prochains. Nous désespérons que ce relais vous conviendra et entre pan vous privons d'agréer... »

Puis je tirai la mèche de l'appareil antison et la laissai parler. Finalement, lorsque je vis ses lèvres s'arrêter, je dis :

— « Vous êtes absolument dans le vrai. »

Je replaçai alors le papier dans sa main molle et sortis en fredonnant.

***

C'est ainsi que cela commença et, à partir de ce moment-là, plus rien ne put me retenir. Edith aimait les choses gaies, voyantes et, par le Ciel, j'allais lui en donner. Je vaquai avidement à toutes les folles activités sociales qu'elle aimait tant et je m'en dénichai moi-même quelques-unes. Nous consacrâmes beaucoup de temps à écouter des conférences de perfectionnement civique, à assister à des thés de bienfaisance pour jeunes poètes indigents, à des séries de causeries au Club des Optimistes de Schmuckbinder. Je la traînai à des bals d'Associations d'Anciens Elèves, à des réunions politiques, à des récitals de quatuor à cordes amateurs.

Je n'étais plus l'homme doux, parlant à voix basse, se recroquevillant

dans un coin. Partout où il y avait du bruit, je me trouvais en plein milieu, y ajoutant encore avec un sauvage abandon, l'étouffant avec Silenzia.

Ce fut à l'une de ces nombreuses réunions, un cocktail, je crois, que je rencontrai de nouveau l'homme au chapeau gris. Je me rappelai vaguement l'avoir déjà vu à d'autres sorties de ce genre.

— « Je m'appelle Emmett Dugong, » commença-t-il, « il importe que je vous parle. »

La mèche n'était que partiellement tirée. Je l'entendis vaguement. J'étais à moitié ivre. Il avait l'air d'un intrus. Je n'avais pas envie de parler de quoi que ce fût d'important. Sans avoir l'air de rien, je tirai entièrement la mèche, j'attendis patiemment qu'il eût fini, soulevant mes sourcils de temps en temps pour montrer que j'écoutais, puis je vidai mon verre et je le laissai.

Ce fut alors qu'un après-midi, en rentrant à la maison, je trouvai Edith en train de faire ses valises.

— « Où vas-tu? » lui demandai-je en enfonçant la mèche de façon à pouvoir entendre la réponse.

— « Je te quitte, Matt, » répondit-elle farouchement.

Ceci me fit sursauter. Je m'étais habitué à Edith pendant ces quelques dernières semaines de silence; du moment que j'étouffais sa voix, je pensais même que je pourrais patienter encore.

— « Mais pourquoi, Edith? »

Elle avait beaucoup à dire à ce sujet. En résumé, c'était une affaire d'acoustique; les bruits que je faisais, ma voix forte, mon rire aigu. J'avais changé ces quelques dernières semaines. Il y avait une petite cabane quelque part dans les montagnes, du travail dans un restaurant à côté. Elle partait.

Je décidai que le moment était venu de lui parler de Silenzia.

Je lui exposai l'affaire de mauvaise grâce, mais au lieu de la calmer, mes explications ne firent que la mettre en rage.

— « Tu veux dire que tu n'as pas entendu un seul mot de ce que j'ai dit depuis un mois? » cria-t-elle d'une voix perçante.

Les paroles d'Edith chatouillèrent mes nerfs d'une façon déplaisante. J'avais presque oublié combien sa voix me faisait penser à quelqu'un en train de mâcher de la laine de verre. Toute la tendresse que j'avais pu commencer à ressentir à son égard s'évanouissait.

— « Si tu me promets de te débarrasser de cette petite chose dégoûtante, » dit Edith, « peut-être réfléchirai-je au sujet de mon départ. Mais c'est cette bouteille ou moi... Il faut choisir. »

Après le départ d'Edith, je mis les voisins à l'épreuve. Je ramenai chez moi des tambours et deux joueurs de tuba. J'appris à accompagner le joueur de xylophone dans la « *Danse d'Anitra* » avec une sirène de navire.

Puis lorsqu'eux aussi eurent déménagé, je me mis à réfléchir à des choses plus importantes.

J'avais bien pensé déjà à fabriquer des appareils antison pour les

distribuer à profusion; les demandes des gardes d'enfants et des amateurs de musique à elles seules seraient énormes. Mais jusqu'à maintenant, j'avais toujours été ennemi de la commercialisation. Silenzia était essentiellement un instrument secret. La production massive serait fatale aux appareils antison. Les publicitaires pour la radio, les gens qui faisaient des discours, les constructeurs de klaxons et autres fabricants de bruits dans le monde trouveraient bientôt un moyen pour contrecarrer l'efficacité de Silenzia. D'une façon ou d'une autre, ils réussiraient et les amateurs de tranquillité n'auraient au maximum qu'un répit de quelques mois avant que l'appareil antison ne soit périmé comme le tabac à priser.

Evidemment, le premier homme qui le lancerait sur le marché gagnerait des millions. Mais pourquoi ne l'avait-on pas lancé sur le marché? Et si quelqu'un le faisait avant moi?

Ceci me décida. Je pouvais certainement acheter une bonne dose de paix et de tranquillité avec un million de dollars.

Je levai Silenzia en l'air et regardai la bouteille avec affection.

Soudain, je fronçai les sourcils et je l'examinai de plus près. Etait-ce un effet de mon imagination ou bien la bouteille s'était-elle réchauffée ces derniers jours? Et le liquide laiteux, ne bouillait-il pas un peu trop? Je haussai les épaules. Peut-être m'en étais-je servi exagérément? Eh bien, si je voulais devenir un gros magnat de l'appareil antison, il était temps de me décider. L'homme qu'il fallait voir était Charlie Mook, Président des Ingénieurs Associés. Je lui demanderais de me faire analyser le contenu de la bouteille.

Je mis mon chapeau, sortis et m'arrêtai net. De l'autre côté de la rue, attendant patiemment, se tenait l'homme trapu au chapeau gris. Ce sacré petit bonhomme commençait à me taper sur les nerfs. Je n'avais pas le temps de lui parler maintenant. Je rentrai et sortis par la porte de derrière.

C. J. Mook était un homme grand et mince qui parlait rarement et sans faire bouger un seul muscle de son visage. Ses pantalons formaient de telles poches aux genoux que lorsqu'il se tenait debout, il semblait toujours être sur le point de faire un saut formidable.

Je lui racontai mon histoire et lui fis examiner Silenzia. Il resta immobile quelques minutes, jouant avec les bruits et montrant un grand intérêt. Un coin de sa bouche se tordit et une seule et unique goutte de transpiration apparut sur son sourcil gauche. Il ne voulait pas l'analyser, il voulait l'acheter.

— « Je vous en donne cent mille dollars. Disons même, » ajouta-t-il en tirant un carnet de chèque, « deux cent mille. »

Je lui ris au nez.

— « Ecoutez mon vieux, » s'écria-t-il. « Je la veux pour moi. J'ai quatre gosses de deux à onze ans. Ils ont des jouets. Ils écoutent les programmes de la radio. Ils ont des amis qui viennent jouer chez moi... De plus, il y a un ténor irlandais de l'autre côté du palier. Cela ne vous dit-il rien? »

Je repoussai de nouveau sa proposition en riant.

Enfin, il s'avéra que le produit ne pouvait être analysé immédiatement. Leur Ingénieur en Chef chargé de la direction des recherches était absent pour une semaine et Mook me pria de lui laisser l'appareil antison jusqu'à ce qu'il revînt. Il en prendrait tellement soin ! Une fois de plus, je lui ris au nez. Je reviendrais dans une semaine. Entre temps il fallait que je cherche un emplacement pour monter une usine.

Cet après-midi-là, je revins chez moi en flânant, mes pieds touchant à peine le trottoir. Comme le monde était merveilleux ! Comme cet appareil antison était merveilleux ! Rien ne pourrait maintenant venir troubler mon bonheur. Rien !

Mais *quelque chose* se produisit. Ce fut un coup de feu et la balle vint s'enfoncer dans le bâtiment en briques près de moi, soulevant un petit nuage de poussière rouge à quinze centimètres au-dessus de ma tête. Je me baissai, me retournai vivement, juste à temps pour apercevoir une silhouette trapue disparaître au coin.

Lorsque j'arrivai chez moi, mes nerfs étaient à bout. Qui était ce petit homme qui m'avait suivi partout et pourquoi voulait-il me tuer? Si seulement je l'avais écouté auparavant. Pendant près d'une heure je fis les cent pas dans la pièce, essayant de comprendre.

Puis je sentis quelque chose de chaud contre ma poitrine. Je sortis Silenzia, la regardai et fus saisi d'une nouvelle peur. Silenzia avait vraiment quelque chose qui n'allait pas. Elle était surchauffée, on percevait un léger bourdonnement, et lorsque je dévissai le bouchon un faible sifflement s'en échappa comme s'il se produisait une sorte de pression interne.

Je ne m'étais jamais arrêté à penser à ce qui arrivait à tous les bruits que Silenzia absorbait. Se pouvait-il qu'elle eût un point de saturation?

Pendant les deux jours qui suivirent, je fus très malheureux. Tout d'abord j'étais profondément ennuyé au sujet du coup de feu et, ensuite, l'état de Silenzia m'inquiétait. Elle semblait être tantôt mieux, tantôt pire. Pensant qu'elle avait peut-être besoin d'un peu de repos, je la laissai à la maison toute la journée maintenant, enveloppée dans des linges froids, dans un placard noir et silencieux.

Même indépendamment de ces soucis, j'étais complètement perdu sans la petite bouteille, car Silenzia était comme l'alcool ou l'opium. Il fallait s'en servir constamment ou pas du tout, et maintenant mes nerfs étaient à vif et le plus léger bruit me faisait sursauter.

Ce fut au crépuscule du troisième jour qu'une autre attaque fut tentée contre ma vie. Je venais juste de descendre du trottoir devant Stockton et Greenwich lorsqu'une grosse voiture noire sortie de nulle part fonça sur moi en faisant crisser ses pneus. Le pare-chocs passa tout près de mon pantalon au moment où je plongeais pour me mettre en sécurité. Du trottoir où j'étais couché, j'aperçus le chauffeur au moment où il prenait le tournant. Il portait un chapeau gris.

J'étais encore tout tremblant en montant mes deux étages. J'avais pris une résolution. Je vendrais Silenzia à Charlie Mook pour deux cent

mille dollars et je m'éloignerais de la ville pendant quelque temps.

Je fouillai dans le placard et je portai l'appareil antison dans la cuisine. Maintenant j'étais réellement inquiet. Elle bouillonnait et grésillait d'une façon plus forte, plus menaçante que jamais, une écume gluante sortait du bord du bouchon et la bouteille était presque trop chaude pour être tenue. Je me précipitai pour chercher des cubes de glace, allai chercher des couvertures pour la protéger des bruits venant de la rue et dévissai le bouchon pour diminuer la pression. Un vilain hoquet s'en échappa au moment où je la dévissai. De petits jets de liquide fusèrent.

C'est à ce moment-là que l'accordéoniste se mit à jouer. C'était un voisin nouveau et il jouait tout son répertoire, d' « *Over the Waves* », à « *La Paloma* », en faisant revenir l'instrument dans un gémissement perçant qui me hérissait les cheveux. A chaque rafale de sons criards, Silenzia crachait de plus en plus désespérément.

Je crois que je perdis la tête. Je traversai le palier, tambourinai à la porte de l'homme et lui demandai d'arrêter de jouer immédiatement. Nous eûmes une terrible dispute, échangeâmes des cris et des menaces, et quand, étant arrivé à le faire taire, je fus retourné à mon appartement, j'entendis quelque chose qui me glaça jusqu'aux os.

« *Pourquoi ne peux-tu pas réussir à faire quelque chose de toi-même?* » La voix d'Edith me parvenait de la cuisine, faible et déformée, comme sur un vieux disque de phonographe. « *Tu perds ton temps à travailler pour Amos Schmuckbinder.* »

Je me précipitai dans la pièce. Il n'y avait personne. Personne.

« *Scratch-scratch-scratch.* » Je regardai l'appareil antison sur la table. Etait-ce possible?

« *Tu ne peux donc pas rester sur le trottoir, eh! crème d'enflé!* » cria la bouteille à mon adresse. Il y eut un crissement de freins, un coup de klaxon, le claquement des signaux lumineux, un grincement d'engrenages.

Une autre voix se fit entendre, celle de Schmuckbinder :

« *C'est pour moi un grand honneur de me trouver ce soir parmi ce groupe de personnes distinguées, de payer ce qui est dû aux idéaux, aux rêves et aux espérances...* »

« *Scratch-scratch-scratch...* »

« *Vous prenez le blanc de deux œufs, vous les mélangez avec...* »

Horrifié, je saisis le bouchon et essayai de le visser sur la bouteille qui donnait des signes d'épuisement.

Un peu de liquide brûlant s'en échappa et vint tomber sur ma veste. Une vilaine bulle de sons sortit de la tache qui apparaissait sur ma manche.

« *Nous vous renversons de votre enroulée du huit bourrant...* »

Je revissai le bouchon avec une force brutale. Le bruit fut atténué mais continua à sortir. Mais je ne pus maintenir le bouchon. Tout l'intérieur de la bouteille bouillonnait plus violemment que jamais et la mèche

se gonflait et s'agitait comme la langue d'un pendu. J'enlevai le bouchon une fois de plus.

Les notes métalliques de la « *Danse d'Anitra* » sortirent en rugissant avec le bruit fait par une armée de machines à calculer et de machines à écrire bourdonnant et claquant simultanément, comme un placard rempli d'oies et de poules hystériques. Le plus révoltant de tout était le bruit de trompette intermittent de ma propre voix — un son idiot, perçant, grinçant et persistant.

Je ne pus supporter ceci une minute de plus. Je regardai sauvagement autour de moi, en quête de mon chapeau.

« *Tu veux dire que depuis un mois, tu n'entends pas ce que je dis ?* »

La voix d'Edith bondit sur moi comme je fermai la porte de devant.

Je m'arrêtai net sur le premier palier. De l'autre côté de la rue, dans l'ombre d'une allée déserte, on distinguait la lueur d'une cigarette. Encore le chapeau gris. Il m'attendait. Je rentrai dans cet asile de fous qu'était mon logis, saisis le téléphone et formai le numéro de Charlie Mook sur le cadran.

— « De quel lieu orageux me téléphonez-vous? » demanda-t-il. « On dirait que vous êtes en plein milieu de Times Square. »

— « C'est Silenzia, » criai-je. « Elle est en train de dégorger tous les bruits qu'elle a avalés ! »

Charlie écouta le tumulte un moment.

— « Vous l'avez évidemment surmenée, » finit-il par dire. « Gardez votre sang-froid. »

— « Mon sang-froid ! » hurlai-je. « Ceci pourrait bien durer encore un mois ou deux, et quand j'essaie de visser le bouchon sur la bouteille, on dirait qu'elle va exploser. Je vais la jeter par la fenêtre. »

— « N'en faites rien ! » implora-t-il.

— « Eh bien, faites quelque chose alors. »

Il réfléchit pendant un moment.

— « Ecoutez, » dit-il. « Sautez dans votre voiture. Passez me prendre dans dix minutes. Amenez avec vous l'appareil antison. Nous le porterons au laboratoire. Nous pourrons peut-être trouver quelque chose. »

Il raccrocha. J'hésitai un instant, pensant au chapeau gris. Peut-être pourrais-je encore m'en aller par la porte de derrière.

« *Débarrasse-toi immédiatement de cette sale petite chose...* » hurlait la voix d'Edith pendant que je me glissais par l'escalier de service dans une obscurité totale.

« *Scratch-scratch-scratch...* » entendis-je alors que j'ouvrais la porte de derrière.

« *M. Le Président, M. Le Principal, membres de l'enseignement supérieur, parents, professeurs, amis et vous, mes camarades étudiants...* » gémit la voix d'un adolescent comme je traversais la cour.

« *Jeeeee teeeeeeee rrramèèènerrrrrèèè-ai à noooootrrre chaumièèèèèèrrre...* » hurla la voix d'un ténor irlandais tandis que je passais pardessus la balustrade de derrière.

Dans la voiture, je dus remettre de force le bouchon sur Silenzia. Les bruits d'une « *cocktail-party* » commençaient à monter et le chapeau gris pourrait les suivre à cinq cents mètres. Je posai ensuite la bouteille à côté de moi sur le siège, appuyai sur le démarreur et la voiture partit en rugissant.

Je regardai dans le rétroviseur. Une autre voiture grande et noire quittait le bord du trottoir. Je tournai à la hauteur de Grant Street. L'autre voiture tourna également. Deux pâtés de maisons plus loin, il n'y avait plus de doute ; j'étais suivi.

Combien de temps je me faufilai dans les rues en tournant de l'une à l'autre, je ne le saurai jamais. Je me rappelle qu'enfin je me trouvai sur une route de montagne déserte, longeant l'océan. Je ne me souviens que de mon profond désespoir qui ne faisait que croître à chaque seconde. J'avais peur, oui. Peur de l'homme qui me suivait sans relâche, peur de la bouteille qui était sur le point d'exploser à tout moment. Mais surtout, j'avais devant moi la terrible perspective d'avoir à vivre sans Silenzia.

Je ne l'aurais plus bien longtemps maintenant. Cela ne faisait aucun doute. Charlie ne pourrait rien pour elle. Personne ne le pouvait. Elle était trop mal en point. J'accumulai d'amères malédictions sur moi-même pour avoir ainsi gaspillé Silenzia, usant sa vie aux bruits des xylophones et des cocktails.

Je baissai les yeux. Silenzia était si chaude que le siège commençait à roussir. Une vilaine lueur phosphorescente tremblait à l'intérieur. Le bouchon métallique était gonflé sous l'effet de la pression interne croissant sans cesse. Un sourd grondement menaçant secouait toute la bouteille.

Je savais que ce n'était plus qu'une question de secondes maintenant avant qu'elle n'explosât. Je m'arrêtai rapidement sur le bord de la route, enlevai mon manteau, y enveloppai Silenzia et la portai jusqu'au bord de la falaise qui surplombait la mer de trente mètres.

De l'intérieur de la bouteille palpitante, sortit une voix étouffée, déformée. J'approchai Silenzia de mon oreille.

« *Mon nom est Emmett Dugong... Il importe que je vous parle...* »

C'était la voix de l'homme au chapeau gris. Un soubresaut convulsif secoua la bouteille. A moins de jeter la chose en bas de la falaise immédiatement, j'allais être déchiqueté... Cependant il me fallait écouter.

« *Il faut me rendre l'appareil antison, Monsieur... Il n'y a rien d'autre à faire... Vous ne pourrez jamais le garder, Monsieur. Jamais. Nous emploierons n'importe quel moyen pour l'empêcher de...* »

Un gargouillement affreux noya sa voix un instant. La chaleur de la bouteille brûla mes cheveux lorsque je l'approchai de mon visage.

La voix reprit :

« *En fait, il appartient à la Société... J'ai été désigné pour retrouver la trace de l'appareil qui était perdu... J'avais retrouvé sa trace jusqu'à la boutique du prêteur sur gages juste avant que vous n'arriviez... Il faut le rendre.* »

Je ne pouvais plus tenir la chose dans mes mains. Mon manteau com-

mençait à brûler. Une fois de plus je me penchai par-dessus le garde-fou pour la jeter. Une fois de plus, j'hésitai.

« ...*Nous ne pouvons pas permettre qu'un seul appareil antison tombe dans les mains de quiconque, s'il n'est pas membre de notre Société... Risque de mauvaise utilisation... Risque de commercialisation... Risque de... Risque...* »

La bouteille eut un sursaut convulsif. Des flammes jaillirent de mon manteau. Je lâchai la bouteille. Il y eut un instant de silence mortel pendant qu'elle tombait.

Puis l'explosion se produisit.

Est-il possible d'envisager une explosion qui déchire l'air de coups de sifflets, d'aboiements, de braillements de klaxons, de tintements de verres entrechoqués, de cris de sirènes, de sonneries de réveils et du rugissement de mille voix riant, hurlant ou marmottant? C'est ce qui se passa. Et même lorsque l'écho s'en fut évanoui, je me penchai tout engourdi par-dessus le garde-fou, regardant fixement le noir, me sentant fatigué et écœuré.

Finalement je me détournai. Un petit homme trapu me barrait le chemin. Un homme avec un chapeau gris.

— « Je m'appelle Emmett Dugong, » fit-il. « Il importe que je vous parle. »

***

Je n'ai pas le droit d'en dire beaucoup plus actuellement sur les appareils antison, si ce n'est que mon désespoir de perdre Silenzia a été atténué par le fait de savoir qu'elle n'était pas unique. Pour être exact, il en existe mille huit cent soixante-seize, toutes mises en service et contrôlées par la *Société Internationale des Amis du Silence.*

Mais je ne *dois pas* en dire plus; mon admission comme futur membre repose déjà sur des bases fragiles. Dans trois ans, lorsque toute la période d'endoctrination et d'instruction sera écoulée, si tout se passe bien, je deviendrai un membre actif et un appareil antison me sera assigné pour mon usage exclusif.

Comment pouvez-vous devenir membre également? Malheureusement je n'ai pas non plus le droit de répondre à cette question. Aucune Société ne s'est jamais montrée plus exclusive, plus acharnée à la protection du silence. Aucune société n'a jamais choisi ses membres avec autant de précautions, n'a gardé son invention avec autant de fanatisme. En ce qui me concerne, ce sont les circonstances qui m'imposèrent, et ils ont bien dû me prendre. Je suis toujours surveillé, naturellement, par un homme au visage anxieux, coiffé d'un chapeau gris, et je serais tué de sang-froid si jamais j'essayais de commercialiser les appareils antison.

Non, je ne peux pas vous dire comment adhérer. Si vous avez de la chance, vous serez contacté. Cherchez un homme à l'air heureux, un homme dont la poche de veston fasse un léger renflement, un homme qui entende quelquefois ce que vous dites et quelquefois pas. Cherchez un homme silencieux...

(*The third level*)

Le troisième palier

par JACK FINNEY

A la différence de beaucoup d'écrivains américains, qui ont commencé à être publiés avant d'avoir atteint l'âge de voter, Jack Finney a fait ses débuts à trente-cinq ans, en gagnant un prix, en 1947, au second concours de nouvelles d' « Ellery Queen's Mystery Magazine », *la revue dont* « Mystère-Magazine » *est l'édition française. Depuis, un grand nombre de ses histoires ont paru avec succès dans maints magazines, spécialement dans* « Collier's ».

Le conte suivant est une émanation beaucoup moins « scientifique » que purement fantastique du thème du déplacement dans le temps. Et l'interprétation psychologique qu'en donne l'auteur ne manque pas de charme : de l'évasion dans le passé comme moyen, pour un simple citoyen américain, de fuir la télévision la bombe H, MacCarthy et les impôts...



LES présidents des compagnies de chemin de fer de New-York Central, New-York, New Haven et Hartford, jureront sur une pile d'indicateurs qu'il n'y a que *deux* paliers. Mais, moi, je dis qu'il y en a trois, parce que *j'ai été* sur le troisième à la Grande Gare Centrale. Oui, j'ai fait la démarche qui s'imposait : j'ai parlé à un psychiatre de mes amis, un parmi tant d'autres. Je lui ai parlé du troisième palier à la Grande Gare Centrale, et il m'a dit qu'il s'agissait d'un rêve-à-l'état-de-veille-exauçant-un-désir-refoulé. Il a dit que j'étais malheureux. Cela a rendu ma femme folle de rage, mais il a expliqué qu'il entendait par là que le monde moderne est plein d'insécurité, de terreur, de guerre, de soucis et tout le reste, et que je voulais seulement y échapper. Mais, sacrebleu, qui donc ne le veut pas? Tous ceux que je connais désirent s'évader, mais ils n'en errent pas pour cela sur un troisième palier à la Grande Gare Centrale.

Mais là était bien la raison, il le maintenait, et tous mes amis s'accordaient à le constater. Tout le démontre, déclaraient-ils. Ma collection de timbres, par exemple ; c'est bien un « refuge temporaire devant la réalité. » Eh bien, c'est peut-être vrai, mais mon grand-père, lui, n'avait besoin d'aucun refuge contre la réalité ; les choses étaient joliment agréables et paisibles de son temps, d'après tout ce que j'ai entendu, et c'est lui qui a commencé ma collection. C'est d'ailleurs une belle collection, comprenant des coins datés de pratiquement toutes les émis-

sions des Etats-Unis, des exemplaires de premier jour, et ainsi de suite. Le Président Roosevelt aussi faisait collection de timbres, vous savez.

Quoi qu'il en soit, voici ce qui est arrivé à la Grande Gare Centrale. Un soir de l'été dernier, j'avais travaillé tard au bureau. J'avais hâte de rentrer à mon appartement en haut de la ville, aussi décidai-je de prendre le métro à la Grande Gare Centrale parce qu'il va plus vite que le bus.

Eh bien, je ne sais pas pourquoi cela devait m'arriver à moi. Je ne suis qu'un type tout ordinaire nommé Charley, âgé de 31 ans, et je portais une gabardine beige et un chapeau de paille avec un ruban fantaisie ; je dépassai une douzaine d'hommes qui avaient exactement la même allure que moi. Et je n'essayais pas d'échapper à quoi que ce soit ; je voulais seulement rentrer à la maison et retrouver Louisa, ma femme.

Je pénétrai dans la Grande Gare Centrale, venant de Vanderbilt Avenue, et je descendis les marches jusqu'au premier palier, là où vous prenez des trains tels que le Vingtième-Siècle. Puis je descendis une autre série de marches jusqu'au deuxième palier, d'où partent les trains de banlieue, plongeai sous une porte voûtée en direction du métro... et me perdis. Cela arrive facilement. Je suis entré et sorti de la Grande Gare des centaines de fois, mais je me heurte toujours à de nouvelles portes et escaliers et corridors. Une fois j'ai suivi un tunnel d'environ un mille de longueur et me suis retrouvé dans le vestibule du Roosevelt Hôtel. Une autre fois, je suis arrivé dans un immeuble de bureaux de la Quarante-Sixième Rue, trois pâtés de maisons plus loin.

Quelquefois je pense que la Grande Gare pousse comme un arbre, étendant au loin de nouveaux corridors et de nouveaux escaliers comme des racines. Il y a probablement un long tunnel qui, ignoré de tous, est en train, juste en ce moment, de se frayer un chemin sous la ville, se dirigeant vers Times Square, et peut-être un autre vers Central Park. Et peut-être — car pour tant de gens depuis tant d'années la Grande Gare a vraiment été une *sortie*, une route vers l'évasion — peut-être est-ce pour cela que le tunnel où j'ai pénétré... Mais je n'ai jamais parlé de cette idée à mon ami le psychiatre.

Le corridor où je me trouvais commençait par tourner à gauche, puis descendait, et je me disais qu'il y avait erreur, mais je continuai à marcher. Tout ce que je pouvais entendre était le bruit sourd de mes propres pas, et je ne croisais personne. Puis j'entendis, en avant de moi, cette sorte de grondement caverneux qui indique un espace ouvert et des gens en train de parler. Le tunnel tourna brusquement à gauche ; je descendis une courte suite de marches et aboutis au troisième palier de la Grande Gare Centrale. Durant un instant je crus que j'étais de retour au deuxième palier, mais je vis que la salle était plus petite, qu'il y avait moins de guichets à billets et de portillons de trains et que le bureau des renseignements au centre était en bois et d'aspect vieillot. Et l'homme dans ce bureau portait une visière verte et de longues manchettes de lustrine noire. Les lumières étaient faibles et clignotantes. Alors je vis pourquoi ; c'étaient des becs de gaz ouverts.

Il y avait par terre des crachoirs en cuivre, et un éclat de lumière me frappa de l'autre côté de la salle : un homme sortait une montre en or de la poche de sa veste. Il souleva le couvercle, jeta un coup d'œil et fronça les sourcils. Il portait un chapeau sale, un costume noir à quatre boutons avec des revers minuscules, et il avait une énorme moustache noire en guidon de bicyclette. Alors je regardai autour de moi et je vis que tout le monde dans la gare était habillé à la mode de 1890 ; je n'avais jamais vu de ma vie autant de barbes, de favoris et de moustaches fantaisie. Une femme traversait le portillon ; elle portait une robe avec des manches gigot et ses jupes descendaient jusqu'au bas de ses bottines à boutons. Derrière elle, sur les rails, j'entrevis une locomotive, une toute petit locomotive Currier et Ives avec une cheminée en forme d'entonnoir. Et alors, je compris.

Pour être sûr, je me dirigeai vers un petit vendeur de journaux et jetai un coup d'œil à la pile de journaux qui se trouvait à ses pieds. C'était le « *World* » ; et le « *World* » n'a pas été publié depuis bien des années. L'article de tête parlait du Président Cleveland. J'ai depuis découvert cette première page dans les archives de la Bibliothèque Publique : elle était datée du 11 juin 1894.

Je me tournai vers les guichets, sachant que là — au troisième palier de la Grande Gare — je pourrais acheter des billets qui nous permettraient d'aller, Louisa et moi, n'importe où nous désirerions aller dans les Etats-Unis, en l'année 1894, et je voulais deux billets pour Galesburg, Illinois.

Y avez-vous jamais été? C'est encore une ville merveilleuse, avec des maisons de style ancien, de vastes pelouses et des arbres énormes dont les branches s'étendent par-dessus les rues. Et, en 1894, les soirées d'été étaient deux fois plus longues que maintenant, et les gens restaient assis dehors sur leurs pelouses, les hommes fumant des cigares et bavardant tranquillement, les femmes agitant des éventails en feuilles de palmiers, avec des lucioles qui voltigeaient alentour, dans un monde paisible. Etre de retour là-bas avec la première Grande Guerre encore à vingt ans dans l'avenir, et la deuxième à quarante ans... Je voulais deux billets pour aller là.

L'employé calcula le prix — il jeta un coup d'œil à mon ruban de chapeau fantaisie, mais il calcula le prix — et j'avais assez d'argent pour deux billets d'aller. Mais lorsque j'eus compté l'argent et que je levai les yeux, l'employé me fixa. Il hocha la tête en direction des billets. « Ce n'est pas de l'argent, monsieur, » dit-il. « Si vous essayez de m'escroquer, vous n'irez pas très loin. « Et il jeta un coup d'œil au tiroir-caisse à côté de lui. Naturellement, l'argent était constitué de billets à l'ancienne mode, une demi-fois plus grands que ceux que nous utilisons maintenant, et d'aspect différent. Je tournai les talons et sortis rapidement. Les prisons n'ont jamais rien d'agréable, même en 1894.

Et voilà tout. Je suppose que je suis reparti par le même chemin. Le jour suivant, à l'heure du déjeuner, je retirai trois cents dollars de mon compte à la banque, presque tout notre avoir, et j'achetai de l'argent

d'autrefois (c'est cela qui a *vraiment* ennuyé mon ami le psychiatre). On peut acheter de l'argent d'autrefois à presque tous les changeurs, mais il y a un prix. Mes trois cents dollars en payèrent moins de deux cents en vieux billets, mais je ne m'en souciai pas ; les œufs valaient treize *cents* la douzaine en 1894.

Mais je n'ai jamais retrouvé le corridor qui conduit au troisième palier de la Grande Gare Centrale, bien que j'aie maintes fois essayé !

Louisa fut très ennuyée lorsque je lui racontai tout cela. Elle ne voulut pas que je continue à chercher le troisième palier, et après un temps j'y renonçai ; je retournai à mes timbres. Mais à présent, nous le cherchons *tous les deux*, à chaque fin de semaine, car maintenant nous avons la preuve que le troisième palier est encore là. Mon ami Sam Weiner a disparu ! Personne ne sait où, mais je m'en doute presque, parce que Sam est un enfant des villes et que j'avais l'habitude de lui parler de Galesburg — j'y ai été en classe — et il disait toujours qu'il voudrait connaître l'endroit. Et c'est bien là qu'il est maintenant. En 1894.

Je le sais parce qu'une nuit, en fourrageant dans ma collection de timbres, je découvris... Au fait, savez-vous ce qu'est un exemplaire de premier jour? Lorsqu'un nouveau timbre est émis, les collectionneurs de timbres en achètent quelques-uns et s'en servent pour poster des enveloppes à leurs noms le premier jour de la vente ; et le cachet postal témoigne de la date. L'enveloppe est appelée une enveloppe de premier jour. Elles ne sont jamais ouvertes ; on y met juste une feuille de papier blanc dans ces enveloppes.

Or, cette nuit-là, parmi mes plus vieilles enveloppes de premier jour, j'en trouvai une qui n'aurait pas dû être là. Mais elle y était. Elle y était parce que quelqu'un l'avait expédiée à mon grand-père à sa demeure de Galesburg ; c'était bien ce que disait l'adresse sur l'enveloppe. Et elle avait été là depuis le 18 juillet 1894 — le cachet de la poste l'indiquait — et pourtant je ne m'en souvenais pas du tout. Le timbre était un timbre à six *cents*, brun foncé, avec un portrait du Président Garfield. Naturellement, une fois l'enveloppe parvenue à grand-papa avec le courrier, elle avait dû aller tout droit dans sa collection et y rester — jusqu'à ce que je la sorte et l'ouvre.

La feuille à l'intérieur *n'était pas vierge*. On y lisait :

941 *Willard Street*
Galesburg, Illinois
18 *juillet* 1894

Charley,

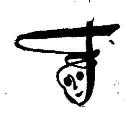
Je me suis mis à désirer que tu aies raison. Et puis je me suis mis à croire que tu avais raison. Et, Charley, c'est vrai ; j'ai découvert le troisième palier ! Je suis ici depuis deux semaines, et juste en ce moment, en bas de la rue chez les Daly, quelqu'un joue du piano, et ils sont tous sous leur porche en train de chanter « Revoir Nellie à la maison ». *Et je*

suis invité à venir boire la limonade. Revenez en arrière, Charley et Louisa. Cherchez jusqu'à ce que vous trouviez le troisième palier! Cela en vaut la peine, croyez-moi!

Ce billet était signé Sam.

Chez le changeur où je me rendis, je découvris que Sam avait acheté pour huit cents dollars d'argent d'autrefois. Cela devrait lui permettre de monter un gentil commerce de foin, fourrage et grains ; il disait toujours que c'était ce qu'il désirait réellement faire, et il ne peut certainement pas reprendre son ancien métier. Pas à Galesburg, Illinois, en 1894.

Son ancien métier? Eh bien, Sam était mon psychiatre.



■ *Réalité et fiction.*

La presse a raconté, il y a quelque temps, le phénomène bizarre observé au-dessus de la vallée du Rhône après le passage d'un avion à réaction. Il s'était formé dans le ciel des sortes de parachutes légers que certains témoins ne manquèrent pas de prendre pour des soucoupes volantes et qui, ayant atteint le sol, se révélèrent être d'une matière caoutchouteuse et douce au toucher, se volatilisant rapidement.

Nos lecteurs ne manqueront pas de remarquer que ce phénomène rappelle dans ses détails l'invention extraordinaire du héros de l'amusante nouvelle « *Les conséquences d'un savon* », publiée dans notre numéro 8. Espérons cependant, pour notre tranquillité collective, qu'il ne se généralisera pas dans les vastes proportions décrites au cours de ce récit !

■ *Sprague de Camp et les « petits hommes verts »...*

Le professeur Sprague de Camp, directeur des Services de Recherches de la Marine américaine et co-auteur des nouvelles de la série « *Le bar de Gavagan* » (voir « *Fiction* » n° 8), était un jour aux prises, devant les caméras de la télévision, avec un certain Dr Velikovski, auteur de théories étranges dont l'une proclame que la Terre s'est arrêtée de tourner. **« Paris-Presse »**, qui retrace l'anecdote dans son numéro du 19 octobre, raconte ainsi comment Sprague de Camp eut le dernier mot dans la discussion qui l'opposait à son interlocuteur :

Excédé d'entendre le Dr Velikovski le mettre au défi de prouver le contraire de ses théories, le professeur Sprague de Camp lui répliqua finalement : « Dr Velikovski, je suis suivi depuis plusieurs années par de petits hommes de 75 cm. de haut, verts, qui disparaissent chaque fois que je me retourne. Je ne peux pas vous les montrer puisque, justement, ils s'évanouissent chaque fois que je tourne la tête. Mais prouvez-moi que ce n'est pas vrai. »

Gageons que les « petits hommes verts » doivent exister quelque part dans « *Le bar de Gavagan* » !

Le cache-nez de caoutchouc

par MICHEL CARROUGES

Michel Carrouges (Louis Couturier, de son nom de famille) est né à Poitiers en 1910. *Après s'être adonné pendant de nombreuses années à des travaux juridiques, il travaille actuellement aux éditions du Cerf où il écrit surtout pour le magazine dominicain* « Fêtes et Saisons », *dont il est secrétaire de rédaction. Il est en même temps critique littéraire à* « Monde Nouveau-Paru ».

Ces différentes activités ne l'ont pas empêché de poursuivre depuis longtemps de nombreuses recherches du côté du surréalisme. Il a publié ainsi une suite d'essais, à partir de 1945 : « Eluard et Claudel « (*Le Seuil*), *puis* « La mystique du surhomme » (*Gallimard*), « Franz Kafka » (*Labergerie*), « André Breton et les données fondamentales du surréalisme » (*Gallimard*). *Cette année même, il vient de publier coup sur coup trois ouvrages étrangement différents :* « Les machines célibataires » (*Arcanes*), *essai sur Duchamp, Roussel, Jarry, Poe et quelques autres écrivains fantastiques.* « Charles de Foucauld, explorateur mystique » (*Ed. du Cerf*), *biographie du célèbre ermite du Hoggar — l'auteur est d'ailleurs allé au Hoggar pour préparer cet ouvrage — et* « Les portes dauphines » (*Gallimard*), *roman fantastique dont notre revue a rendu compte* (1).

Inutile de dire que de pareils rapprochements ont soulevé des « mouvements divers » dans les milieux les plus différents.

C'est, en tout cas, un fait que l'auteur a toujours été passionné par toutes les formes du fantastique, depuis ses premières lectures de Jules Verne. C'est ainsi qu'il admire aussi les œuvres de Wells, de Bradbury ou de Lovecraft, et qu'il s'est mis lui-même à marcher sur leurs traces.

Il a publié dans « Arts » (*numéro du* 10 *octobre* 1952) *la première étude de psychologie moderne sur les soucoupes volantes et prépare en ce moment un ouvrage spécial :* « Soucoupes volantes et science-fiction ». *Il annonce aussi un roman d'anticipation :* « Les grands-pères prodiges ».

En parlant du surréalisme, Michel Carrouges note qu'il a représenté pour lui l'influence la plus déterminante. Il ne faut donc pas s'étonner si sa première nouvelle de « science-fiction » mêle deux genres a priori aussi étrangers l'un à l'autre. De cette union paradoxale entre S.-F. et surréalisme est né, en tout cas, un « style » insolite et séduisant.



(1) Voir n° 9, page 119.

C'ÉTAIT un jeudi après-midi. J'avais huit ans à cette époque et j'habitais Niort avec mes parents. Le temps était merveilleux et ma mère partit se promener, mais je n'avais pas fini mes devoirs et je fus condamné à garder la maison.

Dès que je fus seul et sûr d'être tranquille pour longtemps, j'estimai que mes devoirs pouvaient attendre encore et qu'il ne faut jamais laisser passer les bonnes occasions. Je me dirigeai donc vers le bureau de mon père pour m'emparer d'un objet défendu qui depuis longtemps me semblait un des plus beaux de la maison : c'étaient de grosses jumelles dont mon père se servait pendant ses voyages. En les sortant de leur étui, je frissonnais à l'idée que je risquais de les casser, mais tout se passa bien.

Il faut dire que notre maison était juchée en haut d'une colline d'où l'on voyait la plus grande part du panorama de la ville. On ne pouvait rêver meilleur observatoire pour expérimenter le plaisir des jumelles. Je me postai donc à la fenêtre du bureau de mon père et pus jouir tranquillement du spectacle. Les vues lointaines me parurent vite assez monotones, mais plus je rapprochais les visées, plus les choses devenaient intéressantes. Ma vue plongeait librement dans les cours et les jardins des maisons de la rue situées en contrebas de la nôtre. Je pouvais surveiller tant que je voulais le travail d'un jardinier, le remue-ménage d'un nourrisson dans une voiture d'enfant, les embrassades d'une paire de grandes personnes, l'activité d'un atelier de couturières, des passages de bonnes sœurs dans la cour de l'hôpital. Tout cela était amusant, mais j'espérais davantage.

Parmi ces maisons, l'une d'elles appartenait à mon professeur M. Carmolaux. C'était un abominable personnage qui adorait nous tourmenter. Je l'aperçus dans son jardinet. Il était étendu sur une chaise longue, près de son massif de géraniums ; il ne lisait même pas, il se contentait de fumer un cigare, lui qui prétendait que toute la vie doit être consacrée au travail.

J'avais beau m'amuser à regarder à droite et à gauche, chaque fois que je ramenais les jumelles vers M. Carmolaux, je le trouvais toujours occupé à ne rien faire. J'aurais eu grand plaisir à lui expédier quelque projectile sur la tête au moyen de ma petite fronde.

Tout d'un coup, je le vis se dresser d'un bond et regarder de tous côtés. Je fus saisi d'épouvante et je m'écartai brusquement de la fenêtre. C'était absurde, car il était trop loin pour me distinguer à l'œil nu. Ayant repris mon sang-froid, je revins vers la fenêtre et braquai de nouveau mes jumelles. Cette fois, je pus voir M. Carmolaux en grande discussion avec un petit monsieur maigre et âgé que je ne connaissais pas. Mon professeur faisait de grands gestes impatientés et son visiteur ne bougeait pas d'une semelle. Soudain M. Carmolaux leva le bras droit et bouscula rudement le petit monsieur. Celui-ci chancela. Je frémis de rage. Une seconde fois, M. Carmolaux saisit son visiteur comme s'il voulait l'entraîner de force. Mais celui-ci tira de sa poche un petit instrument que je ne pouvais pas distinguer, il en donna un léger coup sur

le bras de mon professeur et celui-ci s'effondra aussitôt, comme une masse. Je faillis hurler de joie.

Je devais quand même être blanc de peur et mon cœur battait horriblement, mais je ne pouvais pas me lasser de regarder et je serrais furieusement les jumelles.

Le petit monsieur alla prendre alors une valise qu'il avait laissée quelques mètres plus loin dans le jardinet. Il l'ouvrit, en tira une petite bouteille de cristal, en fit sortir un beau fil doré qui brillait au soleil et qui était armé, à son bout, d'une grosse aiguille également dorée. Puis il piqua cette dernière dans le crâne de M. Carmolaux. En quelques secondes, mon professeur se ratatina, se recroquevilla, devint mince comme un fil, plus mince encore que le fil doré, puis je le vis reparaître à l'intérieur de la petite bouteille où il reprit forme humaine, mais à une échelle incomparablement plus réduite qu'à l'ordinaire.

La petite bouteille fut replacée dans la valise. Celle-ci fut refermée avec soin et le visiteur repartit le plus calmement du monde. Il avait des lunettes noires et un drôle de cache-nez qui me parut en caoutchouc.

Sans perdre une seconde, je remis les jumelles en place, rentrai dans ma chambre et me mis sérieusement à terminer mes devoirs. Aussi, quand ma mère fut de retour, elle ne put que se réjouir de mon application.

*
* *

Le vendredi matin, je partis à l'école dans un état de grande anxiété. Je supposais que M. Carmolaux serait empêché de venir et de nous tourmenter, mais je n'en étais pas tout à fait sûr. Ce que j'avais vu au bout de mes jumelles était vraiment trop beau, c'était peut-être une illusion : étais-je sûr de ne l'avoir pas rêvé pendant la nuit? Et même si c'était vrai, n'était-ce pas quand même incroyable et impossible à faire digérer par le paisible ordre des choses dans ma ville natale? Le « réveil » de M. Carmolaux dans sa petite bouteille avait dû être terrible et il avait dû tout faire pour s'en évader.

A l'heure des cours, nous étions tous présents, mes camarades et moi, mais le professeur n'arrivait pas. Après quelques minutes de prudente patience, l'agitation commença et tourna au tapage infernal. Attiré par le bruit, le directeur se précipita.

Je le regardai avec une dévorante curiosité. Je me demandais s'il allait nous apporter M. Carmolaux dans sa petite bouteille et la déposer sur le bureau. Avec un haut-parleur de poche, M. Carmolaux aurait encore pu s'en tirer pour nous parler. Mais il aurait fallu poster un surveillant en permanence pour assurer la sécurité de notre maître.

Rien de tel, cependant, ne se produisit. Au fond, j'en fus soulagé, car, même à l'état minuscule, M. Carmolaux aurait encore trouvé le moyen de nous être désagréable. Et qui sait si sa cruauté n'en eût pas été décuplée?

Le directeur se contenta de nous mettre en étude et fit prendre des renseignements au domicile de M. Carmolaux mais, à sa vive déception,

il fut impossible d'éclaircir en quoi que ce soit la mystérieuse disparition de notre maître.

Dans l'après-midi, le directeur disparut, lui aussi, sans laisser la moindre trace. On l'avait vu pour la dernière fois prendre son apéritif habituel au petit café de « *La Lune Rousse* », à deux cents mètres de l'école. Il avait gagné la cabine téléphonique installée au fond d'un couloir attenant à la salle du café et on ne l'avait jamais vu ressortir. Pourtant la cabine était vide ; elle ne contenait ni cadavre ni la plus petite tache de sang. Les clients qui étaient nombreux dans le café pouvaient attester de ces faits, si incompréhensibles qu'ils fussent.

L'alerte fut aussitôt donnée à l'école. Sauf dans les petites classes où l'on ne saisissait guère la portée des événements, les écoliers s'attroupèrent et manifestèrent le plus vif intérêt pour ces mystères. Les grandes personnes étaient littéralement hors de leurs gonds. On ne les avait jamais vues si effrayées.

*
* *

Le lendemain matin, au déjeuner, je vis mon père replier avec vivacité « *Le Petit Niortais* » qu'il était en train de lire goulûment. Il m'ordonna d'aller dans le jardin et s'entretint à voix basse avec ma mère ; il avait fermé la porte et je ne pus rien entendre. J'étais inquiet et furieux.

En furetant dans la cuisine, j'eus beaucoup de chance : je m'aperçus qu'une photo de M. Carmolaux et du directeur s'étalaient au beau milieu d'un morceau de journal enveloppant la viande que ma mère venait de rapporter de chez le boucher. Il fallait que celui-ci se trouvât bien démuni de papier ou exagérément affolé ! Quoi qu'il en soit, je me hâtai de prendre ce bout de journal et m'enfuis au fond du jardin.

A côté de la photo, flamboyait ce titre extraordinaire :

« *Deux quadragénaires, victimes d'un vampire ?*

En dessous commençait un long article en quatre colonnes :

« *La disparition de ces deux hommes parfaitement rangés, adorés de leurs élèves, unanimement estimés de leurs collègues est la plus stupéfiante qui puisse être. Impossible de croire à une fugue ou à quelque louche histoire... Nos plus zélés policiers sont sur les dents... Double accident ? Bien improbable... En tout cas, pas le moindre vestige... Craignons macabre découverte... Conduit à supposer existence de quelque vampire soigneusement caché dans quelque recoin de la ville...* »

Les mots me sautaient à la figure ; je faisais un vain effort pour lire posément. Tout d'un coup, le journal me fut arraché. Au-dessus de moi, le visage de ma mère me regardait avec autant d'irritation que de pitié.

— « Que je t'y reprenne, petit malheureux, à chiper les journaux ! »

*
* *

En ville, l'agitation était incroyable. Partout les gens étaient à leurs fenêtres ou sur le pas des portes et s'apostrophaient pour réclamer les dernières nouvelles. Toutes sortes de racontars s'entrecroisaient et les plus extravagantes hypothèses ne cessaient de fleurir. On ne laissait plus aucun enfant sortir seul, même en plein jour, et le soir on se barricadait avec un soin extrême. On parlait déjà de licencier les écoles et d'évacuer les enfants dans les villes voisines.

A la maison, il fut en tout cas décidé que ma mère m'emmènerait à Bressuire, chez ma grand-mère, en attendant que l'école soit réorganisée et que le calme soit revenu dans la ville. Même s'il n'y avait pas de péril pour les enfants, on voulait m'épargner des émotions disproportionnées à mon âge.

J'étais très dépité de partir en un moment aussi intéressant, mais j'étais bien obligé de me soumettre et j'étais ravi de monter dans le train.

*
* *

Le dimanche, quand les voitures arrivèrent sur le quai, ma mère choisit avec soin un compartiment de non-fumeurs. Elle comptait y trouver plus de calme et de sécurité que dans les autres. Nous étions seuls d'ailleurs à l'occuper. Déjà j'entendais la locomotive siffler et les contrôleurs, sur le quai, criaient très fort : « Attatio ! Attatio ! En oiture ! », lorsque tout d'un coup un petit monsieur sortit du buffet comme une bombe et courut droit vers le train, une valise à la main. Je n'eus aucune peine à le reconnaître. Il arriva à la hauteur de notre compartiment et, sans que les contrôleurs puissent le retenir, il bondit, ouvrit la portière, monta et referma.

J'avais tout juste eu le temps de m'écarter de la portière quand il avait sauté à l'intérieur. Il était là, tout près de moi, le cœur encore battant de sa course folle. Il monta sur la banquette en face de ma mère pour hisser sa valise dans le porte-bagages. Ensuite de quoi il s'assit et se contenta d'inspecter le paysage sans nous accorder un regard. Ma mère lança subrepticement plusieurs coups d'œil dans sa direction, fronça le sourcil de mon côté, mais ne dit rien et regarda elle aussi par la fenêtre.

Quant à moi, j'examinais ce petit monsieur avec beaucoup de curiosité. Il était mis de la façon la plus banale, avec un habit rapé, de grosses lunettes d'écaille et un chapeau qu'il garda pendant tout le voyage vissé sur sa tête. Il avait une vilaine barbiche poivre et sel.

Je remarquai surtout le cache-nez de caoutchouc qu'il portait très serré autour du cou, comme *l'autre fois*. Cette chose ne parvenait d'ailleurs pas à masquer un menu bouton très rouge qui se trouvait à la place de sa pomme d'Adam.

A peine assis, il se mit à gratter ce bouton. Il le fit d'abord distraitement et s'arrêta, puis recommença. Cette manière de faire m'agaçait beaucoup. Pendant ce temps, ma mère qui était fatiguée et bercée par le roulement du train s'endormit. Le petit monsieur s'en aperçut et sembla

satisfait, mais de nouveau gratta le bouton et sembla redevenir de plus en plus préoccupé. Il levait fréquemment les yeux au-dessus de lui pour regarder sa valise, comme s'il avait eu très envie de la descendre et n'osait le faire. De temps à autre, il me regardait d'un air songeur.

J'avais grande envie de rire, en pensant que j'en savais beaucoup plus long sur lui qu'il ne pouvait s'en douter.

Il se décida tout à coup, grimpa, attrapa sa valise, la redescendit puis la posa sur la banquette en me tournant le dos comme pour me la cacher. Je n'osai pas bouger, mais je me tortillai sur mon séant pour tâcher de voir par le côté. M. Carmolaux et le directeur étaient-ils là tous les deux cachés dans leurs petites bouteilles? Une seconde, je crus voir un reflet de cristal dans la valise, mais aussitôt le petit monsieur se retourna. Il brandit une liasse de journaux et me tendit l'un d'eux d'un air prometteur. Ma mère, heureusement, dormait toujours. Je pris aussitôt le journal, en faisant merci de la tête.

C'était un très joli magazine en couleurs, intitulé « *Le petit lunaire illustré* ». Il était rempli de dessins et de petites histoires qui m'amusèrent beaucoup. J'étais en train de les lire, lorsque tout d'un coup je repensai au petit monsieur ; je levai la tête pour voir ce qu'il faisait.

Il avait largement déployé devant lui un autre journal, de dimensions bien plus vastes que le mien. De l'autre côté de ce journal, j'entendais des bruits singuliers, des frottements, des frôlements et peu à peu le grand journal s'abaissait. A tel point que je fus très étonné de ne pas voir surgir la tête de mon vis-à-vis. A côté de moi, ma mère dormait toujours.

Sans faire le moindre bruit et en retenant même mon souffle, j'avançai prodigieusement la tête de côté.

Ce que j'aperçus me laissa quelque inquiétude. Le petit monsieur s'était dangereusement disloqué. A la hauteur du bouton rouge, son cou s'était comme coupé en deux ; et la tête, enfouie dans la valise, n'était plus reliée au cou que par un mince tuyau de caoutchouc. D'une main, le voyageur tenait à bout de bras le journal pour tenter de dissimuler ce qui se passait. L'autre main soutenait la tête dans la valise. J'entendais quelques faibles glou-glou et je suppose que le petit monsieur était en train de boire. Je suis bien sûr que M. Carmolaux et le directeur devaient être terrifiés. Mais je n'avais pas du tout peur, du moins, pas beaucoup, car je sentais que le petit monsieur était plus farceur que méchant.

A cet instant le contrôleur frappa brutalement à la porte avec son poinçon. En une seconde, le petit monsieur réinstalla sa tête sur ses épaules, mais il dut le faire maladroitement, car il roulait des yeux terrifiés ; il n'arrivait pas à retrouver son billet dans sa poche et malgré tous ses efforts ne parvenait pas à dire un mot. Le contrôleur le regardait fixement. En qualité de fonctionnaire, il était certainement persuadé que le petit monsieur avait l'air trop embarrassé pour être en règle. Etant moins âgé, j'avais une expérience plus souple et je ne doutais pas que notre compagnon de voyage avait pris toutes ses précautions afin

de ne pas se faire arrêter pour une stupide histoire de billet. Mais sans doute avait-il froissé son cache-nez en se réinstallant précipitamment.

Je lui fis un petit clin d'œil et, sans perdre une seconde, je me mis à pleurer et à crier en regardant la fenêtre du côté opposé. Le contrôleur se retourna d'un air ébahi. Ma mère en fit autant et balbutia des mots sans suite. Au bout d'un petit moment, je me décidai à me calmer et bafouillai le plus bêtement que je pus :

— « J'ai eu peur, j'ai vu passer un fantôme par la fenêtre. »

Ma mère me sermonna vertement ; le contrôleur haussa les épaules, avec commisération, puis se retourna vers le suspect qui lui tendit paisiblement son billet. Il avait eu tout le temps voulu pour se remettre en ordre.

Le contrôleur parti, ma mère continua à me chapitrer. Quand elle en eut assez, elle se retourna vers la fenêtre. Je pus alors reprendre ma lecture interrompue. C'est alors que je commençai une très jolie bande dessinée intitulée : « *On a marché sur la Terre.* » Il est dommage que je ne puisse pas reproduire les images, mais les légendes me plurent beaucoup et je m'en souviens très bien :

Débarqués en soucoupe volante, les professeurs Grégoire Lenticulaire et Selenus Lemercier arrivent sur la Terre.

Leur premier soin est d'appliquer la méthode de réduction jivarosélénite à leur engin pour éviter que les Terriens ne puissent s'emparer du secret des soucoupes volantes. Ils réduisent leur appareil à la taille d'un baromètre et le remettent dans leur valise.

La première agglomération qu'ils rencontrent s'appelle Niort en langage terrien.

Par mesure de prudence, ils se font indiquer l'adresse de la plus proche école pour entrer en conversation avec des Terriens instruits et bien élevés.

Ils abordent un professeur, M. Carmolaux, et le directeur de l'école.

Echange de salutations : Messieurs et chers collègues...

Les professeurs Lenticulaire et Lemercier adressent alors à leurs collègues une solennelle déclaration confessant leur qualité de Lunaires.

Le directeur et le professeur Carmolaux se mettent à rire grossièrement, puis s'impatientent et font conduire les éminents professeurs Lenticulaire et Lemercier au plus proche asile d'aliénés.

Aussitôt alerté par transmission de pensée interplanétaire le grand détective lunaire Dianus Brown se précipite au secours de ses conplanétaires.

Il a mission de s'emparer des deux principaux responsables de l'affaire, le directeur et M. Carmolaux, de les réduire au format voulu pour les mettre dans deux petites bouteilles et de les garder comme otages sous cette forme jusqu'à complète libération de Lenticulaire et de Lemercier.

. . . .

Je ne pus en lire plus long, car nous approchions de Bressuire. Désolé, je tendis le journal au petit monsieur qui me fit un signe très aimable pour me dire que je pouvais garder pour moi « *Le petit lunaire* ». Heureusement, ma mère était occupée avec ses bagages et n'avait rien vu. Je me hâtai de fourrer le journal dans la poche de ma veste.

Nous descendîmes, laissant le petit monsieur continuer son voyage.

Quand nous arrivâmes devant la porte de ma grand-mère, à Bressuire, ma mère avant de sonner inspecta ma tenue, elle vit alors le bout du journal qui sortait de ma poche. Elle le tira, regarda le titre, fronça le sourcil et jeta le papier dans le ruisseau en s'écriant :

— « Sale gosse que je t'y reprenne encore à chiper des journaux ! »



■ ***Domaine féerique.***

On peut considérer le conte de fées comme une des formes à l'état pur de la littérature fantastique. On peut aussi l'aimer simplement pour sa valeur poétique. Quoi qu'il en soit, il offre à l'exégèse une matière extrêmement riche. L'excellente revue **« Les Cahiers du Sud »** nous l'a prouvé dans son numéro du mois d'août, consacré en grande partie au « domaine féerique ».

D'intéressants articles de Michel Carrouges, Louis-Paul Guigues, Michel Butor, René Alleau et Aimé Patri y étudient successivement le conte de fées sous son aspect psychologique et moral, social et magique, métaphysique et poétique.

Il y a dans l'article de Michel Carrouges une sorte de psychanalyse du conte de fées qui choquera les rêveurs, mais qui est bien savoureuse.

Il y a aussi, dans celui de L.-P. Guigues, l'esquisse d'un parallèle entre le conte de fées et la « science-fiction » dont nous reproduisons quelques extraits, bien que la comparaison n'y soit pas flatteuse pour la dernière :

Notre âme est sans doute plus liée à la forêt, au château, à la rose, au roi, qu'aux tripodes et aux fusées. Le mystère à la Wells n'est qu'un aspect de notre ignorance devant certaines techniques ou pseudotechniques, le mystère des fables devient l'intuition de notre profondeur. L'un est véritablement mystère, l'autre n'est que secret de fabrication.

L'amateur de fusées me paraît moins exigeant que l'amateur de contes de fées. Que l'on fasse tenir le merveilleux dans les machines interplanétaires, voilà qui m'afflige. L'espace intersidéral ? Ce n'est jamais, à tout prendre, qu'une région un peu au-delà de mon village. L'énorme vaisseau interstellaire ? Ce n'est jamais qu'une charrette perfectionnée.

(...) Toutes les anticipations me semblent des démissions. Pressées de sauter par-dessus l'actuelle civilisation mécanique, leurs trajectoires étincelantes passent, avec trop de désinvolture, par-dessus l'homme.

Les récits de « science-fiction » remplacent aujourd'hui les récits d' « âme-fiction ».

M. Guigues est sévère. Pourquoi ne pourrait-on pas à *la fois* aimer le merveilleux magique et le merveilleux scientifique, celui d'hier et celui de demain, comme deux émanations d'une même et grande réalité : le fantastique ? (Mais M. Guigues ne nous croira pas, lui qui fait ensuite une subtile distinction précisément entre le fantastique et le merveilleux, en se réclamant du seul merveilleux de la Fable.)

Diable d'histoire

(Told under oath)

par LORD DUNSANY

Pratiquement inconnu en France, Lord Dunsany est considéré par les Anglo-Saxons comme un des grands écrivains fantastiques de notre époque.

Poète, auteur dramatique, romancier, conteur, ce vieillard de quatre-vingts ans, du fond de son château d'Irlande, continue encore à écrire des contes étonnants. A notre connaissance, un seul de ses ouvrages, « Le Livre des Merveilles », *a été traduit dans notre pays (encore n'a-t-il paru que dans une édition à tirage limité). On ne peut que souhaiter que d'autres le suivent, tels que :* « Les Contes des trois hémisphères », « Mr. Jorkens », « Le Temps et les Dieux ».

La meilleure étude critique de Lord Dunsany a été faite par un autre grand écrivain anglais, maintenant décédé, H. P. Lovecraft (1), *dans* « Marginalia » *(non traduit en français).*

Le conte que nous vous présentons fait une fois de plus intervenir le Diable. Il montre ainsi comment l'auteur se rattache à la grande tradition fantastique de sa nation. Mais son originalité est d'avoir un dénouement en forme de « cercle vicieux », dont l'élucidation est impossible.



LES gens parlent souvent de Satan, mais il est rare de rencontrer un homme qui l'ait vu.

Je me dirigeais un jour vers le Sud, ayant quitté l'un des plus grands mirages du monde : la mer, pour un mirage plus grand encore : le désert. Sur la distance qui les sépare, s'étend ce terrain que les Arabes disent labourable — quoi qu'en puisse penser un fermier anglais — et qui devient de plus en plus inhospitalier pour l'homme et ses récoltes jusqu'à ce que finalement, après un étroit défilé dans les montagnes, on débouche d'un coup sur le calme bleu du Sahara.

Je roulais depuis Alger dans une voiture de louage et il me semblait que les époques se mêlaient bizarrement, tandis que nous dépassions des chameaux parmi les vestiges de marbre de l'empire romain, tombés en ruine à l'endroit même où Rome avait détruit Carthage.

Vers le soir nous nous arrêtâmes pour prendre le thé, mon chauffeur et moi, dans un *estaminet* (2) situé dans un petit village, et c'est là que je fis connaissance avec l'homme qui avait vu Satan.

(1) Lovecraft est l'auteur de « *La couleur tombée du ciel* », récemment paru chez Denoël, dans la collection « *Présence du futur* ».

(2) En français dans le texte.

La salle d'auberge était petite et il était assis à une table voisine de la mienne. Je ne devinai pas tout de suite sa nationalité, car coloniaux français et arabes sont également brunis par le soleil.

Je le crus tout d'abord arabe car il avait cet étrange regard lointain que tous possèdent. Mais il était anglais. Il me surprit fort quand je lui demandai s'il savait la distance jusqu'à El Kantara (j'avais en effet décidé de passer ma seconde nuit de voyage au pied des rocs escarpés d'El Kantara) et qu'il me répondit dans un anglais parfait. Je remarquai alors que cet air étrange auquel j'avais cru déceler un Arabe (dont les yeux voient si bien au-delà du désert et peuvent même discerner, encore plus loin, leur paradis) ne venait pas de son regard fixé là où regardent les Arabes, mais de quelque étrange histoire qui devait être la sienne. De cela, j'étais presque sûr, tout comme de l'étrangeté de cette histoire. Et j'étais bien décidé à l'entendre, mais je ne savais vraiment pas comment m'y prendre.

Je lui demandai donc la distance jusqu'à El Kantara et il me répondit. Après quelques instants de conversation, il me pria de l'emmener jusque chez lui, à cinq ou six kilomètres de là. J'accédai bien volontiers à sa requête et nous partîmes pour une randonnée silencieuse. Tout le temps du trajet, il sembla méditer son histoire, comme s'il avait eu quelque chose à dire qu'il ne pouvait décemment raconter à un inconnu. Si même il pouvait le raconter à quiconque.

Le crépuscule s'étendait sur ces terres arides et, lorsque le chauffeur évita un chien de justesse, je ne pus m'empêcher de crier : « Diable ! ». Mon taciturne compagnon tressaillit, légèrement il est vrai, mais c'était là, sans aucun doute, une petite clé du mystère de son passé, ce que les gens du métier appelleraient un indice.

Mais un indice de quoi? Tout de même pas d'une association véritable avec Satan?

C'était une supposition faite au hasard, mais je n'avais qu'elle pour me guider. Et nulle part elle ne pouvait me sembler aussi hasardeuse que dans cet étrange pays sur lequel tombait la nuit.

Après ce tressaillement, il retomba dans son impassibilité ; son regard redevint lointain.

Tous les hommes doivent apparaître mystérieux à qui les connaît à peine, mais cet homme semblait enveloppé d'un mystère spécial et j'avais décidé de percer celui-ci à jour. Ma seule piste étant cette supposition faite dans le crépuscule, il me fallait la considérer comme une certitude. Si elle était erronée, je n'avais dès lors plus le moindre indice ; je considérai donc mon hôte comme si elle était exacte.

— « C'est curieux que nous parlions si souvent du diable, comme je viens de le faire, » lui dis-je. « Mais bien peu de gens l'ont réellement vu. »

— « Très peu, » dit mon compagnon.

— « En fait personne ne l'a jamais vu, » continuai-je.

— « Peut-être pas, » répondit-il.

Je ne pus m'empêcher de rire. Pour amener au jour l'histoire qu'un homme ne veut pas raconter, un rire fait parfois plus que bien des arguments. Il était assis, parfaitement silencieux, dans le crépuscule mourant, tandis que notre voiture continuait de ronronner doucement et rencontrait les premiers insectes. Je me taisais également. Enfin il dit : « Moi, je l'ai vu. »

— « Voilà, » répliquai-je, « qui est fort intéressant. »

— « Je ne crois pas que ce soit le mot exact, » répondit-il.

— « Mais si, » repris-je, attendant qu'il continuât. Mais je ne pus en savoir davantage.

Le silence retomba, troublé seulement par le bruit du moteur. Je lui dis alors :

— « J'écris quelquefois des articles sur la faune des différents pays et je suis sûr que cela intéresserait un grand nombre de mes lecteurs de savoir comment le diable est fait. »

— « J'en doute, » dit-il.

— « Je suis sûr que si, » ajoutai-je, « si la chose est vraie. »

— « Bien sûr qu'elle est vraie, » me répondit-il.

J'insistai : « Alors, je suis sûr que cela les intéresserait, comme tout ce qui est véridique. »

Il se tut de nouveau, mais je sentais bien qu'il n'était plus décidé à me dissimuler ce que je brûlais d'entendre. Il avait plutôt l'air d'un homme qui retourne à d'anciens souvenirs.

Pendant qu'il semblait réfléchir, j'ajoutai :

— « Je ne veux que ce qui est vrai. Si vous avez vraiment vu le diable, cela intéressera mes lecteurs. »

— « Satan, » dit-il. « C'est comme ça qu'on l'appelle, vous savez. »

— « Va pour Satan, » lui dis-je.

— « Je peux dire une chose à vos lecteurs, c'est qu'ils ne pourront jamais rien lui extorquer. »

Ce n'était pas là ce que je souhaitais savoir. Aucun lecteur, lui expliquai-je, ne désire recevoir de leçons de morale. Mais quelque chose de vrai, quelque chose qui soit vraiment arrivé dans notre vaste monde que nous connaissons si peu, est toujours susceptible de l'intéresser.

Il se tut de nouveau pendant un moment et son silence ressemblait au calme de la soirée. Un hanneton vint s'écraser contre le pare-brise, ce qui parut le déranger.

— « Je vais tout vous raconter, » dit-il.

— « Ce serait très gentil à vous. Je sais que votre histoire sera intéressante, si elle est réellement vraie. Car tant de gens ont écrit des histoires sur Satan ! Mais je ne veux pas de fiction. Mes lecteurs en ont eu assez. »

— « Ce que j'ai à vous dire est tout ce qu'il y a de plus vrai. »

— « Je n'écris qu'à propos de choses que j'ai vraiment vues, » insistai-je. « Pouvez-vous m'assurer sur l'honneur que, dans votre

histoire de Satan, vous direz toute la vérité, et rien que la vérité ? »

— « Je vous en donne ma parole. »

Je sortis mon calepin et mon crayon.

— « Dans ce cas, j'aimerais bien relater votre histoire à mes lecteurs, si vous me le permettez. »

— « Certainement, » dit-il en jurant de façon plus solennelle encore.

— « Si cela me va, » ajoutai-je, « cela leur ira aussi. »

— « Ils ont ma parole. »

— « Parfait. C'est tout ce que je voulais pour eux. »

— « Je l'ai rencontré à un cocktail. »

— « Qui ? »

— « Satan. »

— « Comment était-il habillé ? »

— « Comme tout le monde. Il avait l'air tout à fait ordinaire. En fait, je ne l'aurais jamais reconnu, si je n'avais été de ceux qui n'avaient pas bu un seul cocktail, ce qui semblait étrangement le décevoir.

» Il s'approcha de moi sans avoir été présenté. C'est ce qu'il a dit qui m'a fait reconnaître en lui le diable. »

— « Et qu'a-t-il dit ? » demandai-je.

— « Il m'a dit : « Y a-t-il quelque chose que vous désiriez? »

— « J'ai souvent entendu des gens dire ça. »

— « C'est sa façon de dire « quelque chose » qui m'a renseigné, et la façon dont ses yeux regardaient dans le vague. J'ai vu qu'il voulait dire « n'importe quoi ».

— « N'importe quoi? » dis-je.

— « Absolument. »

— « Et qu'avez-vous demandé? »

— « Arrêtez-vous ici, » dit-il au chauffeur.

Nous étions devant une maison carrée, aux murs blancs, au toit plat, un peu en retrait de la route. Derrière cette maison se trouvait une sorte de cour entourée elle aussi de quatre murs blancs de la même hauteur que les autres.

Le chauffeur, voyant que nous désirions parler, alluma une cigarette et s'écarta un peu de la voiture, jusqu'à ce qu'il ne fût plus qu'une de ces formes indistinctes pareilles à des rochers ou des buissons et que la terre confondait lentement en une seule pénombre.

Mon compagnon me dit alors son nom. Si je ne l'ai pas encore donné à mes lecteurs, c'est en partie parce que je ne suis pas tout à fait sûr que ce soit réellement le sien. Il déclara s'appeler Kelston.

— « Etes-vous marié? » lui demandai-je.

— « Jusqu'à un certain point. »

J'en conclus qu'il avait des femmes indigènes ; elles devaient vivre à l'arabe et n'attendaient pas un visiteur à cette heure — ni à aucun autre moment d'ailleurs. Nous restâmes donc assis à parler dans la voiture.

— « Je devrais vous expliquer qu'on m'avait persuadé de faire

partie d'un club à la campagne, dans un coin charmant. Mais c'était un club de golf, et je n'étais pas bon joueur. A dire vrai, je jouais même très mal. Mais je me sentais obligé de jouer et c'est de là que sont venus tous mes malheurs.

» Je sentais que les autres membres se moquaient de moi. C'est curieux ce que de telles bêtises entraînent un homme à faire. Ils ne riaient même pas ouvertement de moi et, si je n'avais pas eu l'impression qu'ils le faisaient, je n'aurais jamais demandé ce que j'ai demandé au diable. Je jouais mal au golf, je vous l'ai déjà dit. Mais ce n'était pas une raison pour se moquer de moi, et je ne crois pas me tromper en vous disant qu'ils ne se privaient pas pour le faire.

» Donc, quand on m'a posé cette question et que j'ai vu qui était le type, après l'avoir regardé dans les yeux, je me suis dit : à mon tour de rire.

» Et ce que je lui ai demandé, c'était de pouvoir accomplir le parcours du golf en faisant chaque trou en un coup. Ils pourraient bien rire à ce moment-là et essayer d'en faire autant eux-mêmes.

» Bogey avait fait 94, mais on allait voir ce que le diable pouvait faire.

» — « Bien sûr, » me dit-il dès que j'eus formulé ma demande. Puis il disparut, ou quitta le cocktail, je ne saurais dire au juste, me laissant avec mon pouvoir tout neuf.

» Car je l'ai eu, ce pouvoir. Pour un jour seulement, mais c'est tout ce que j'avais demandé. Tous les ans, à ce club, se dispute un tournoi dont le prix est de cent livres, et je savais qu'il allait bientôt avoir lieu. Je m'inscrivis et le secrétaire sourit. Mais il prit quand même mon nom et ma participation qui était de cinq livres.

» Il n'y a plus grand-chose à dire. Je jouais contre un de leurs meilleurs golfeurs. Je devrais expliquer que nous faisions chacun notre tour en une seule fois, à moins qu'il n'y eût partie nulle, et celui qui faisait le meilleur total gagnait les cent livres. Je fis le premier trou en un coup. Tout le monde rit, cria et s'exclama joyeusement ; car, bien sûr, la chose leur paraissait très drôle, puisqu'ils ne savaient rien de Satan. Ils envoyèrent chercher une bouteille de champagne au club à mon intention. C'était une habitude quand quelqu'un avait fait un trou en un coup. Mais cela n'arrivait pas souvent. Ils insistèrent tous pour que je boive quand la bouteille arriva, ce qui en temps normal aurait été plutôt néfaste à mon jeu. Mais ils firent aussi boire mon adversaire et mon caddy, ce qui, dans un club de golf ordinaire, aurait égalisé les chances. Mais j'avais le diable de mon côté et bien sûr je fis mon second trou en un, ce qui amena sur leurs visages le plus parfait étonnement : le pire joueur du club qui faisait cette performance deux fois de suite. Au bout d'un instant, ils dirent simplement : « C'est comme ça. Il a réussi son coup », ce qui voulait dire que c'était un fait et qu'ils devaient l'accepter, aussi improbable que cela ait pu leur paraître. Et ils m'offrirent une deuxième bouteille de champagne. Nous étions un peu plus loin du club-house à ce moment et je pus les persuader d'at-

tendre jusqu'à la fin de la partie. Au troisième trou, personne ne fit plus rien. Après cela tout le monde se dispersa et je n'eus d'autre spectateur, pour me voir faire le quatrième, le cinquième et tous les autres trous, que mon caddy. Inutile de vous dire que je les fis tous en un : on ne peut battre Satan. Rien n'aurait empêché mon adversaire de me voir jouer, s'il en avait pris la peine, mais il semblait avoir perdu tout intérêt à la partie. »

Je repris la parole :

— « Et alors, » lui dis-je, « vous avez gagné? »

— « Bien sûr ! »

— « Mais je croyais vous avoir entendu dire que vous n'aviez jamais rien obtenu de Satan? » lui demandai-je.

— « Vous allez voir. J'avais une jolie maison, un jardin, une pelouse devant la maison, et j'habitais un pays vivable. Voilà ce que j'ai eu de lui en échange : ces murs blancs et nus et ce pays abandonné de Dieu. »

— « Mais comment cela? »

— « Je vais vous le dire. J'avais gagné le tournoi, comme je vous l'ai dit, et je revins au club. Personne ne me parla. Le Comité siégeait, mais je ne sais pas ce qu'ils dirent. Je pris le thé tout seul à ma table. Et je ne vis pas d'autres bouteilles de champagne. Puis un des garçons vint me dire que le secrétaire désirait me voir. « A quel sujet? » lui demandai-je. Le garçon ne savait pas : le secrétaire voulait me voir, c'était tout. J'allai donc jusqu'à son bureau et je le trouvai assis à sa table. Comme il restait assis, sans prononcer un mot, je lui dis : « Eh bien, j'ai gagné le tournoi. »

» Tout ce qu'il répondit fut : « Oui » ; pas un mot de plus.

» — Vous vouliez me voir ? » continuai-je après un silence.

» — Oui, » répéta-t-il simplement.

» — Puis-je savoir à quel sujet? »

» — Je voudrais vous faire remarquer que ce club est un club d'hommes du monde. »

» — Est-ce là tout ce que vous vouliez me dire? »

» — Oui, » dit-il, « un club respectable. »

» — Je le sais, » ajoutai-je.

» — Les cent livres vous seront payées, mais le Comité de Direction désire qu'ensuite vous donniez votre démission du club. »

» — Vous pensez que j'ai gagné en trichant. »

» — Je ne pense rien, » répondit-il, « je vous ai simplement dit que ce club était pour gens du monde. Vous recevrez vos cent livres. »

» — Si vous aviez des doutes, il fallait me regarder. »

» — Ici, ça ne se fait pas. »

» Il me donna le chèque mais il aurait mieux valu que je ne le prenne pas. Mon crime n'en apparut que pire. Tout le monde crut que j'avais triché. L'histoire se répandit et j'eus bientôt la réputation d'un homme qui avait volé cent livres. C'est-à-dire, au début, car avec le temps la somme s'accrut et, avant la fin de l'année, il était généralement

admis par les gens de ma connaissance — sans parler des autres — que le prix de ma tricherie dépassait les mille livres.

» Certains disaient même que ç'avait été aux cartes. Le crime n'en eût pas été pire, mais semblait pire à ceux qui le croyaient. Et je ne pouvais pas aller dire à quelqu'un : « Je n'ai jamais triché aux cartes », ça n'aurait fait qu'envenimer les choses.

» Je souhaitais la venue d'étrangers, car ils étaient les seuls à ne pas regarder leur montre, ou une vitrine, ou même le côté opposé à celui d'où j'arrivais, pour m'éviter quand ils me rencontraient dans la rue. S'il y avait eu une accusation légale, on aurait abouti à quelque chose. Mais il n'y en avait pas : seulement cet air glacial, figé sur tous les visages, comme si tous les gens que je connaissais avaient fait partie d'un jury qui m'aurait déclaré coupable. Et comme il n'y avait pas eu de sentence, il ne pouvait y avoir appel.

» Les choses continuèrent ainsi pendant des semaines. Les explorateurs les plus hardis ne peuvent rester au Pôle Nord pour toujours. Et moi qui l'ai ressenti, je puis vous dire que ce froid moral, ajouté à cette sensation d'injustice, peut être pire que tout ce que le thermomètre peut enregistrer. Aussi ramassai-je mes piquets de tente et, poussé par cette sensation d'injustice comme par un fort vent du nord, je vins m'établir dans le Sud, où personne ne pouvait avoir entendu parler de mon expulsion du club ni s'en serait soucié s'il l'avait appris. »

— « Et puis-je dire à mes lecteurs, » lui demandai-je, « que votre histoire est authentiquement vraie? »

— « Ne vous l'ai-je pas juré? Connaissez-vous un serment plus solennel que celui dont j'ai usé? »

Je dus admettre que non.

— « Après tout, » dit-il, « je reste un gentleman anglais, même s'ils m'ont expulsé de leur club de golf. »

— « Bien sûr, » affirmai-je, car je pouvais me rendre compte qu'il en était un. « Et je vais cerfifier à mes lecteurs que votre histoire est véridique. Mais vous ne l'avez pas finie. Je n'en ai que la moitié, la moitié côté diable. Puis-je vous demander la vôtre? »

— « Qu'est-ce que vous appelez ma moitié? »

— « Le diable vous a donné ce merveilleux coup au golf. Que lui avez-vous donné en échange? Il demande toujours un bon prix, autant que je sache. Vous ne lui avez tout de même pas donné votre âme immortelle en échange? »

— « Non, Non! Certainement pas. Je ne suis pas si bête. Je ne l'abandonnerai pas pour une partie de golf. »

— « Alors quoi? »

— « *Il m'a enlevé à tout jamais,* » dit Kelston, « *le pouvoir de dire la vérité!* »



Sa chance

(The space man)

par OLIVER SAARI

Cette autobiographie d'un pilote de fusée nous donne une vue pénétrante et intuitive des débuts de la future ère interplanétaire. Une ère qui rompra, à la suite des exigences nouvelles, avec des traditions parmi les mieux établies et pourra nous apporter, par exemple, un type entièrement nouveau de héros.



QUAND il vit la salle de restaurant pleine de monde, Lantry éprouva une crainte irraisonnée et un impérieux désir de remonter se réfugier dans sa chambre. Il fut heureux de trouver l'homme à la forte carrure déjà assis à sa table.

— « Hello, Lantry ! » s'écria Burns qui affichait sur sa large face un sourire plein d'une franche cordialité. « Je commençais à croire que vous étiez tombé par cette fenêtre où vous faites de si longs séjours. »

— « Je retardais le moment de descendre dîner, » soupira Lantry en se laissant choir sur une chaise avec un soulagement évident.

— « Nous pouvons monter chez vous si vous voulez... »

— « Non. Le médecin dit qu'il faut que je sorte de mon trou de temps en temps. »

Il essaya de faire comme s'il ne s'apercevait pas que les gens se retournaient pour le regarder avec des chuchotements qui se propageaient à travers la salle comme les rides à la surface de l'eau. Ils étaient tous sympathiques, curieux, bien sûr, mais animés des meilleurs sentiments, et Lantry n'oublierait certainement pas l'intérêt qu'ils lui témoignaient. Cependant, pour l'instant, cet intérêt lui causait de la gêne.

— « Si nous buvions quelque chose? » proposa Burns, finissant l'olive qui accompagnait son *dry*.

— « Il vaudrait mieux manger d'abord, » dit Lantry, circonspect. « Ce soir, je veux avoir tous mes esprits. »

Il commanda un bifteck. Il pensait : « Demain, ce seront les rations « S » et la centrifugation... Comme il paraîtra agréable ensuite, la solitude mise à part, de se trouver dans l'espace pour de bon ! » Ils mangeaient en silence. Lantry ne se sentait pas d'humeur à bavarder... Que restait-il à dire? Ce qu'il ressentait à l'idée d'entreprendre ce voyage tout seul une nouvelle fois? Les mots auraient été difficiles à trouver.

— « Fatigué? » Burns semblait lire ses pensées comme cela lui arrivait souvent.

— « Un peu. »

— « Nous n'avons pas besoin de parler, » dit Burns, appuyant sa massive carcasse contre le dossier de sa chaise qui émit un craquement sinistre. « Dieu sait que vous m'avez déjà fourni la matière d'une douzaine d'articles. Appelons simplement cela un dîner d'adieu. N'y a-t-il personne d'autre que vous auriez aimé voir avant votre départ? »

— « Non. Mon père et ma mère sont morts pendant mon dernier voyage. »

— « Vous m'aviez parlé d'un frère. »

— « Je l'ai vu à la ferme. Il n'a pas pu trouver le temps de venir jusqu'ici ; c'est la moisson en ce moment. »

Burns baissa les yeux sur sa main aux doigts énormes dans laquelle disparaissait le verre à cocktail.

— « Qu'est-ce qui vous a incité à faire ce métier? » demanda-t-il sans lever son regard.

— « Je n'en sais rien, » dit Lantry, hésitant. « Qu'est-ce qui incite les toreros à combattre dans l'arène? »

— « Evidemment. Qu'est-ce qui a poussé Christophe Colomb? »

— « Ce n'est pas la même chose, » répliqua sèchement Lantry.

— « Très bien, alors, qui a poussé Lantry? »

— « Je m'excuse, Jeff. Cette histoire de Colomb a le don de m'irriter. » Il se rappelait une école de campagne où, longtemps auparavant, il avait fait un devoir littéraire en prenant pour thème l'exploration de l'espace, ce qui lui avait valu, parmi ses camarades, le surnom de Christophe Colomb.

— « Dites-moi vos raisons, » fit Burns.

Lantry se voyait développant abondamment le sujet. Cette question, il se l'était posée tant de fois... et souvent il avait été bien incapable d'y répondre.

— « Et si c'était vous, Burns? Est-ce que vous partiriez si vous n'étiez pas... oui... si l'occasion vous en était donnée? »

— « Oui ! »

La puissante charpente de son compagnon avait la rigidité de l'acier, mais les muscles qui la garnissaient bougeaient sous l'étoffe légère de son complet d'été. Lantry eut un tressaillement en voyant blanchir les jointures de ses doigts serrés autour du verre. Les yeux bruns, très écartés, avaient un regard profond, insondable comme l'espace lui-même. « Je comprends maintenant pourquoi j'ai aimé les articles qu'il a écrits, » pensa Lantry. Brusquement, il sentit qu'il lui fallait absolument se confier à lui.

— « Vous voulez que je vous raconte tout... toute l'histoire de ma vie? Ce sera peut-être ennuyeux, je vous préviens. »

— « Eh bien, je courrai ce risque ! » dit Burns.

— « Très bien, » dit Lantry, « c'est vous qui l'aurez voulu. »

*
* *

J'étais le second de deux enfants. Ce n'est pas beaucoup pour une famille paysanne du Dakota du Nord, mais mon père tomba malade à peu près au moment où je vis le jour. Mon frère, de cinq ans mon aîné, était un garçon studieux, toujours plongé dans des expériences de chimie ou dans la lecture de romans fantastiques. Je me revois encore — c'est l'un de mes premiers souvenirs — déchirant une page d'un de ses magazines. Il me le fit payer cher et je n'ai jamais recommencé.

Il y a des milliers de travaux à faire dans une ferme, même lorsque l'on dispose d'un ouvrier et d'un tracteur toujours prêt à servir. Papa étant malade, nous fûmes contraints de nous atteler très jeunes à la besogne. Nous nous entendions à merveille tous les deux. Certes, nous nous querellions quelquefois, mais mon frère avait sur moi l'avantage juste suffisant, en force et en âge, pour que les querelles ne durent jamais bien longtemps.

Entre nos corvées, Paul trouvait encore le temps de se livrer à ses distractions favorites. Elles étaient presque toutes à base scientifique et son enthousiasme déteignait sur moi. Nous allions traire les vaches ensemble et il me parlait de Pasteur. Nous engrangions le foin et il m'entretenait de la théorie de Newton.

Dans le Dakota du Nord, les étoiles sont presque aussi nettes et brillantes que lorsqu'on se trouve dans l'espace... Le soir, quand nous rentrions de la ville, Paul et moi arrêtions le camion à l'écart de la route et nous restions là, assis, à regarder les étoiles. C'était à croire que Paul les connaissait toutes par leur nom : Orion, Véga, Aldébaran, la Grande Ourse, qui accomplissaient leur lente rotation au-dessus de nos têtes.

Ces étoiles étaient *réelles,* me disait-il, en insistant comiquement sur ce mot. Elles étaient *grosses* et elles étaient *très loin.* Il me désignait Rigel et déclarait : « Cinq cents années-lumière, » et il essayait alors de m'expliquer quelle distance cela représentait, en prenant comme unité le parcours entre notre ferme et la ville. J'écoutais avec une grande attention car cela m'intéressait énormément ; les étoiles m'attiraient. Mais la signification réelle de l'Univers me dépassait. Malgré les faits et les chiffres cités par mon frère, j'avais encore l'impression que les étoiles étaient dans le ciel uniquement pour la décoration, comme les lumières qu'on accroche dans un arbre de Noël.

Puis un jour quelque chose vibra en moi.

Par une nuit de juillet merveilleusement claire, Paul me montrait Antarès, petite étincelle rouge posée juste au-dessus de la ligne d'horizon. Peut-être était-ce l'horizon, et le fait de savoir que l'étoile était au-delà. Paul m'expliqua que si l'on supposait le Soleil, notre Soleil, placé au centre d'Antarès, la Terre pourrait décrire son orbite autour de lui sans jamais sortir d'Antarès. Je pus alors me représenter cette image : notre Terre, grain de poussière par rapport au Soleil ; le Soleil, lui-même encore minuscule auprès d'Antarès ; et tous les trois, atomes insignifiants d'une immense Galaxie, elle-même infime unité d'un

cosmos plus vaste. A ce moment, je compris que les étoiles n'étaient pas au ciel pour mon seul amusement.

Mes sentiments étaient confus. La réalité me remplissait d'effroi ; j'étais abattu. Je considérai la race humaine sur le même plan que les myriades de microbes dont Paul m'avait parlé. Et, cependant, la recherche de la vérité et de la connaissance était une ambition combien plus noble que le simple désir de puissance !

J'avais alors dix ans. C'est ce jour-là que se fit ma philosophie de la vie.

L'astronomie tenait la vedette à cette époque. La première station spatiale orbitale venait d'être lancée dans l'espace en dix sections. Des photographies et des informations commençaient de nous parvenir de là-haut. Si les journaux ne mettaient pas en valeur les éléments d'observation qui importaient réellement — résultats d'examens spectographiques et renseignements sur le vide absolu — on y trouvait en revanche d'innombrables conjectures sur Mars, Vénus et la Lune. Paul et moi les dévorions.

Alphonse Craig, l'homme qui avait la charge de la station spatiale, était notre héros personnel. Il exerçait sur nous un attrait bien supérieur à celui des hommes au physique avantageux qu'on voyait se promener autour des planètes et explorer d'autres systèmes solaires, dans les films d'anticipation donnés à la télévision. Le fait qu'il était tout seul dans le ciel le grandissait encore à nos yeux. Il était plus près des étoiles qu'aucun être humain ne l'avait jamais été.

Quand j'eus quelques années de plus, je découvris que le désir des voyages interplanétaires est pour ainsi dire un état organique, comme l'est une déficience cardiaque. Certains en sont exempts, mais les autres ne connaissent pas de répit.

C'était notre cas, à Paul et à moi. Nous sortions de notre chambre en pyjama pour grimper sur le toit et observer les pluies d'étoiles filantes. La vue d'un météorite plus gros que les autres, traçant dans le ciel sa trajectoire lumineuse, me plongeait dans un ravissement sans bornes. Je me rappelle que je pensais alors : « Ce minuscule fragment de roc a vaincu l'espace, pourquoi ne le pourrais-je pas? »

Bien entendu, nous cherchions à découvrir la station spatiale, mais elle était trop petite pour être aperçue à l'œil nu... Voyez-vous où je veux en venir, Burns, ou est-ce que je parle pour rien?

*
* *

Le colosse avait à peine bougé. Il tenait toujours les yeux baissés et faisait tourner machinalement son verre entre le pouce et l'index. Il n'avait pas pris de notes. Il releva la tête.

— « Dans le New Jersey, les étoiles ne sont peut-être pas si brillantes que celles que vous avez vues, » dit-il lentement, « mais ce sont les mêmes ! »

— « Je sais, » dit Lantry.

*
* *

Vous avez à peu près mon âge ; vous vous rappelez certainement de l'envoi à la station de relais spatiale des parties de la première fusée destinée à la Lune. Alphonse Craig en effectuait le montage et c'était le travail de construction le plus gigantesque jamais entrepris par un seul homme. Il lui fallait partir de zéro, tout apprendre sur les techniques à appliquer dans des conditions de pesanteur nulle et de vide absolu, et cela sans une autre paire de bras ou un autre cerveau pour l'aider.

On peut dire que la télévision l'encensait !

Il était trop occupé pour envoyer sur Terre autre chose que des messages officiels et je sais bien qu'il avait horreur de toute la publicité faite autour de son nom. Mais les fabricants d'idoles s'en souciaient fort peu. Le public voulait Craig et on lui donna Craig — par personne interposée évidemment — Craig menant un combat héroïque contre les dangers de l'espace. Je n'ai pas de mal à comprendre maintenant pourquoi il resta là-haut si longtemps... il avait peur de redescendre !

Chacun était plus ou moins persuadé que Craig se verrait chargé de piloter l'astronef quand il aurait fini de l'assembler. Mais durant tout ce temps, quelqu'un d'autre était entraîné pour cet emploi : Bob Jessup, si vous vous rappelez. Quand l'engin fut aux deux tiers achevé, Craig reçut l'ordre de redescendre pour prendre du repos. En fait, ce devait être un repos permanent et Craig ne remonta jamais dans l'espace.

Paul et moi reçûmes la nouvelle comme un affront personnel, tant le culte que nous avions voué à Craig nous avait amenés à nous identifier à lui. Paul était terriblement absorbé par les travaux des champs à ce moment-là, et il m'apparut que ses rêves resteraient enlisés là, dans cette terre qu'il cultivait. Moi, je n'avais eu qu'un rêve de seconde main, un rêve qui me venait de Paul, comme les vêtements que je portais. Mais il était dur d'y renoncer. J'étais alors un garçon de quatorze ans, exceptionnellement chétif, au visage couvert de boutons, mais, avec plus d'enthousiasme peut-être que Paul, je m'étais imaginé accompagnant Craig dans son voyage à destination de la Lune.

Craig avait passé presque deux ans dans l'espace, et voilà que maintenant on envoyait quelqu'un d'autre prendre sa place ! L'injustice nous frappait de stupeur. Il ne nous venait pas à l'idée que Craig aurait pu ne pas désirer faire le voyage, nous estimions simplement qu'on l'avait frustré de son droit.

Nous passions des heures chaque nuit à l'écoute de la radio, attendant des nouvelles. En redescendant sur terre, Craig, dont l'organisme n'était plus habitué aux effets de la pesanteur, faillit aller s'engloutir dans le Pacifique avec sa fusée. Il entra à l'hôpital, mais le public le réclamait, aussi n'y séjourna-t-il qu'une semaine à peine.

La réception que lui fit New-York battit tous les records. C'est tout juste s'il ne fut pas étouffé par une foule délirante. La ville passa deux jours entiers à déblayer les bandes de téléimprimeur qui jonchaient les grandes artères, causant plus de perturbation que la fameuse tempête de neige de 57. Chicago, Los Angeles et Washington laissèrent à Craig

tout juste la force de rentrer chez lui, dans le Minnesota, prendre un repos indispensable. Il accepta un poste temporaire de professeur de dynamique de l'espace à l'Université. Ce nouvel emploi lui plut et il s'établit là-bas à demeure.

Le premier engin construit pour aller dans la Lune échoua au but, c'est pourquoi on n'en parle plus guère. Jessup était un pilote aussi bon qu'un autre, mais il entreprenait quelque chose d'entièrement nouveau. Son appareil s'écrasa dans la Mer des Pluies. Il était indemne, mais dans l'impossibilité de rentrer sur Terre. Les renseignements qu'il fournit par radio contribuèrent plus que tout au succès de la deuxième expédition... J'ai visité l'épave. L'air s'en était échappé lentement et Jessup était encore à l'intérieur, réduit à l'état de momie...

Je ne vous ennuie pas, n'est-ce pas, Jeff, à vous raconter toutes ces histoires que vous connaissez déjà?

*
* *

Alors, c'est parfait... Comme je l'ai dit, Alphonse Craig se fixa dans le Minnesota. Paul et moi nous mîmes dans l'idée de nous y rendre en pèlerinage ; nous voulions voir Craig en chair et en os, peut-être même nous risquer à lui parler. Cette pensée m'effraya un peu pour commencer : je me sentais trop insignifiant, même pour ce dessein limité. Mais Paul sut si bien me donner confiance que finalement je brûlai du désir d'y aller. Nous tirâmes des plans pour le voyage et nous en parlâmes pendant environ un an, mais nous eûmes beau faire, nous ne trouvâmes jamais le temps ni l'argent nécessaires. Finalement, notre projet mourut et ne fut plus qu'un rêve comme un autre, presque aussi éloigné de notre portée que la conquête de l'espace.

Pour d'évidentes raisons, je n'avais jamais été destiné à cultiver la terre, ni à faire quoi que ce soit d'autre. Si je n'avais pas été encouragé, je n'aurais jamais espéré entrer au collège. Des encouragements, j'en trouvai chez mes professeurs, et chez Paul aussi, mais ce qui me stimula par-dessus tout, ce fut l'idée que Craig était là-bas, à l'Université du Minnesota, à quelques centaines de milles seulement.

Je n'insisterai pas sur les sacrifices qu'entraîna ma décision. Sans l'aide de Paul, j'aurais dû renoncer... Bref, le lendemain de mon dix-neuvième anniversaire, je prenais place dans l'autocar de Minneapolis, nullement rassuré et emportant tous mes biens dans une petite valise. Et bientôt, j'étais étudiant de première année et je rongeais mon frein parce qu'on n'avait pas voulu me laisser me spécialiser dans la dynamique de l'espace et qu'il me fallait attendre pour cela la quatrième année. Je ne m'étais jamais senti si abandonné et la réalisation de mon rêve ne m'avait jamais paru si éloignée.

Je ne sais pas comment j'eus l'audace d'appeler un jour Alphonse Craig au téléphone, mais c'est pourtant ce que je fis. Il avait une voix ténue, un peu distraite. Je n'ai jamais très bien su ce qui, dans mon

ton et dans mes paroles, l'incita à me prier de passer le voir chez lui, mais vous vous imaginez sans peine quelle fut mon émotion.

Il vint m'ouvrir en personne et je vis devant moi un homme souple et nerveux, de taille moyenne, dont les yeux extrêmement brillants m'examinaient avec intérêt.

— « Ah ! oui... c'est vous Lantry, n'est-ce pas? Entrez donc. »

Jamais encore je ne m'étais senti en proie à un sentiment si voisin de l'extase. Ma vue se troubla et je me demandai inconsciemment quels pouvaient être ces coups sourds qui me parvenaient ; je mis un instant à comprendre que seul mon cœur en était responsable. Sans proférer une parole, je suivis Craig dans une pièce encombrée de livres, de schémas et de papiers couverts de calculs. Enfin, je parvins à dire :

— « Je suis heureux de faire votre connaissance, Mr. Craig. J'ai pris... euh... un intérêt... »

— « Oui, oui, » fit Craig avec un sourire. Il me considérait toujours avec ses yeux brillants, étonnamment vifs. « Quel âge m'avez-vous dit que vous aviez, Lantry? »

Je le lui répétai.

— « Vous avez été à la campagne. Bien portant? Cœur, poumons, tous les organes en bon état? »

— « Le Service de la Santé a été de cet avis. »

— « Votre acuité visuelle? »

— « Dix dixièmes. »

Il resta immobile un instant, comme plongé dans une profonde méditation, mais sans détacher les yeux de mon visage. Puis il poussa un soupir, s'assit à un bureau chargé de paperasses et me fit signe de prendre un siège.

— « Vous m'avez dit que vous vous intéressiez à l'astronautique, » reprit-il. « Dans quelle mesure exactement? »

— « Toute ma vie... c'est-à-dire... j'étudie la physique et plus particulièrement la technique des fusées depuis... »

— « Oui, oui, » dit Craig avec quelque impatience. « Je dois vous dire que à la suite de votre coup de téléphone, j'ai examiné votre livret scolaire et votre livret médical. Ils sont excellents, l'un comme l'autre. Je voulais parler d'un intérêt d'ordre différent. »

— « J'ai suivi votre... »

— « Non, ce n'est pas cela non plus, » interrompit-il, rougissant légèrement. « Je voulais dire : avez-vous déjà envisagé les voyages interplanétaires sous un angle personnel? Seriez-vous prêt à y prendre part vous-même? »

J'avais la gorge sèche et je dus faire un effort pour pouvoir parler.

— « Je... je donnerais tout... » finis-je par balbutier. Je n'en pus dire davantage. J'étais tout honteux et plus que jamais conscient de mon infériorité.

— « Continuez, » me dit Craig, se penchant en avant et me regardant avec une attention soutenue.

— « Je n'ai jamais pensé être le type d'homme qui convient, » m'écriai-je avec une pointe de colère. « Regardez-moi donc ! Comment pourrais-je jamais... »

— « C'est justement cet aspect de la question qui m'intéresse, » coupa Craig.

J'avais l'impression qu'il connaissait d'avance mes réponses. Nous restâmes assis un moment en silence et je rentrai dans ma coquille en me reprochant amèrement d'être venu.

— « Lantry, » dit-il enfin, « vous savez que la construction du deuxième engin qui partira pour la Lune vient de commencer. »

— « Oui. »

— « Il faut compter deux ans avant qu'il soit assemblé à la station de relais spatiale et prêt à prendre son vol. *Est-ce que cela vous plairait de conduire cet astronef dans la Lune ?* »

Je crus qu'il cherchait à plaisanter cruellement à mes dépens. Je devais être prêt à pleurer, car le visage de Craig exprima une vive sympathie.

— « Je parle sérieusement, » dit-il avec douceur. « Et je sais que vous estimez n'être pas taillé sur le modèle des héros. Mais les voyages dans l'espace sont quelque chose de nouveau et ils demandent précisément un nouveau type de héros.

» Laissez-moi vous dire quelques mots sur moi-même, Lantry. Etant enfant, j'ai été comme vous fasciné par l'espace. Toute ma vie a été orientée en vue de la carrière de pilote d'astronef. Il y avait des milliers de jeunes garçons dans mon cas, mais je ne doutais pas alors que je dusse être le premier à réussir. J'aurais dû comprendre quand j'ai atteint l'âge de quinze ans que je n'étais pas fait pour naviguer dans l'espace. Savez-vous ce qui m'en a empêché? *Je pesais trop lourd !* »

— « Mais vous n'êtes pas si... Vous avez été sur la station... » bégayai-je.

— « Certainement. Le travail sur la station demande du muscle ; il en faut pour se mesurer avec les masses de métal, même sous zéro-g. Mais avez-vous jamais réfléchi à l'importance du poids dans un astronef? Même le carburant atomique nécessite une masse d'éjection, et personne n'a pu construire un astronef qui puisse se poser sur la Lune et en repartir avec un rapport de masse inférieur à dix contre un... Lantry, savez-vous quel serait le pilote *idéal* de navire interplanétaire? Une boîte sans poids, contenant le vide absolu ! Mais il lui manquerait une chose essentielle : l'intelligence pour manœuvrer les commandes qui conviennent. C'est pourquoi il nous faut chercher ce qui s'en approche le plus, l'être humain le plus minuscule, le plus décharné possible, mais doté d'un cerveau et d'un cœur qui lui permettent de risquer l'aventure. Lantry, combien mesurez-vous sans ces chaussures qui vous tiennent lieu d'échasses? »

— « Environ un mètre cinquante, » dis-je en altérant la vérité.

— « Et combien pesez-vous? » demanda Craig, souriant.

— « Quarante-cinq kilos, » répondis-je, mentant de nouveau.

— « Cela en fait exactement cinquante de moins que la moyenne des conquérants de l'espace que nous voyons évoluer à la télévision. Cinquante kilos de moins de muscles inutiles, de muscles qui exigent nourriture et oxygène. Pour chaque kilo, il nous faut dix kilos de plus de carburant, ce qui implique de plus grands réservoirs, de plus grands astronefs, davantage encore de carburant... Croyez-vous encore que vous n'êtes pas le type d'homme que nous cherchons, Lantry? »

Je dus rester un long moment la bouche béante de surprise. Comme le jour où j'avais eu la vision exacte de l'univers, je me découvrais moi-même. J'oubliai d'un coup ces milliers de fois où je m'étais senti perdu, écrasé, au milieu d'hommes dont les épaules me dominaient comme des falaises. Je revis Paul, mon frère, soulevant les sacs de grain dans ses bras puissants, chargeant les bottes de foin... il en eût fallu trois comme moi pour l'égaler en force. Il pouvait faire son chemin sur la terre. *Mais moi, j'étais bâti pour l'espace!*

A l'expression de mon visage, Craig dut comprendre les sentiments qui m'agitaient et il dut en être satisfait, car il vint à moi et m'empoigna le bras.

— « Inutile de me répondre tout de suite, » me dit-il, « mais je vous répète ma question : Est-ce que cela vous plairait de conduire cet astronef dans la Lune? »

*
* *

Le murmure assourdi des clients et le tintement des assiettes produisirent un effet aussi impressionnant que le silence le plus profond quand Lantry s'arrêta de parler. Burns était resté presque immobile pendant tout le monologue. Ses yeux demeuraient baissés et ses doigts jouaient toujours avec le verre de cristal depuis longtemps vide. Il poussa un soupir sorti des profondeurs de sa massive poitrine.

— « Je m'attendais un peu aux révélations que vous venez de me faire, » dit-il, levant des yeux dans lesquels Lantry lut une vive admiration. « Ainsi, vous n'aviez pas idée des possibilités qui étaient en vous. Un jour — peut-être dans dix ans, pas plus — nous aurons des engins assez gros pour transporter sur la Lune ou sur Mars des carcasses aussi encombrantes que la mienne. Mais les premiers à y parvenir auront été les navigateurs de l'espace taillés à votre échelle. J'espère que vous comprenez quelle chance est la vôtre! »

Sa chance! Lantry songea aux jours et aux semaines à venir. Il savait maintenant pourquoi il avait choisi cette carrière. C'était la seule à laquelle la nature l'avait destiné en lui donnant ce corps, ce cerveau, cette âme! Il se sentit soudain très fatigué.

— « Je pense qu'il est temps d'aller me coucher, » dit-il, fermant les paupières.

— « Croyez-moi, vous avez le droit d'être fier, » dit Burns, tendant une main gigantesque dans laquelle celle de Lantry disparut tout entière. « Et merci pour tout ce que vous m'avez appris. »

Ils se levèrent et, passant entre les rangées de tables, gagnèrent la sortie. Ils marchaient côte à côte : l'hercule et le nabot. Et tous les yeux, dans la salle, étaient fixés sur le nabot.

Plusieurs études sur ce qu'on commence déjà à appeler la « médecine de l'espace » ont paru en Angleterre, aux U.S.A. et en U.R.S.S., ces temps derniers. Il en résulte que l'adaptation de l'homme aux conditions de vie dans un astronef est difficile, mais faisable. Les premiers résultats de la « médecine de l'espace » corroborent notamment l'idée de base de cette émouvante nouvelle : à savoir que certains êtres humains considérés comme infirmes. ou déficients sur terre pourraient s'adapter mieux à l'espace que les hommes « normaux ». Ce serait en particulier le cas des sourds-muets, chez qui les fonctions de l'équilibre — où les canaux semi-circulaires de l'oreille jouent une si grande part — se maintiendraient mieux dans l'espace que celui de sujets possédant une ouïe normale.



ICI, ON DÉSINTÈGRE !

par JACQUES BERGIER et IGOR B. MASLOWSKI

C'est par un livre extrêmement important et grave que nous commencerons notre chronique ce mois-ci. « *La folie des hommes* », de M. Jules Moch (Ed. Robert Laffont), n'apprendra rien à nos lecteurs : plus d'une fois nous avons publié des récits avertissant des dangers des armes atomiques et thermonucléaires. Mais entre un récit d'anticipation et un avertissement fait par un ingénieur de grande valeur qui est, de plus, délégué de la France à la Commission du Désarmement de l'O. N. U., la distance est considérable. Venant en même temps que la communication faite par M. Charles-Noël Martin à l'Académie des Sciences, « *La folie des hommes* » prend une valeur d'événement historique.

Pour la première fois, l'humanité est avertie solennellement qu'elle est désormais en mesure de se détruire elle-même. Il faut lire et faire lire ce livre. Il aura peut-être marqué un tournant de l'Histoire, le point où les hommes auront compris que la guerre est désormais impossible.

L'autre « livre du mois » est le volume tant attendu du professeur Piccard : « *Au fond des mers en bathyscaphe* » (Arthaud). Les amateurs de Jules Verne (et tous nos lecteurs le sont) se doivent de lire ce récit fait par un personnage de Jules Verne.

Le professeur Piccard y raconte comment son désir d'explorer le fond des mers le poussa paradoxalement à monter en ballon dans la haute stratosphère, puis le conduisit à inventer le bathyscaphe, équivalent sous-marin du ballon libre.

Il raconte ensuite comment il mit au point cette invention, car ce savant est aussi un excellent réalisateur. Il décrit ensuite quelques inventions futures qu'il envisage de réaliser : le mésoscaphe, l'hélicoptère des mers et le paquebot sous-marin, neutralisant la résistance de l'eau par un dispositif ingénieux emprunté au marsouin et qui fera le trajet Le Havre-New-York en trente-six heures.

Ce livre retrouve l'accent même de Jules Verne dans le récit d'une histoire vécue. Je ne dis pas « d'une aventure », car le professeur Piccard a fait sien le mot de Roy Chapman Andrews : « les aventures sont une marque d'incompétence ». Comme les personnages de Jules Verne, Piccard est un ingénieur, non un aventurier, ce qui n'empêche pas son livre d'être passionnant.

On nous signale la réédition aux Editions Leymarie d'un des classiques de l'occultisme : « *J'ai vécu sur deux planètes* », écrit sous le pseudonyme de « Phylos » par l'Américain Frederic Scott Oliver, en 1894.

Des générations de mystiques considèrent ce livre comme un bréviaire. Je dois confesser que je le trouve insupportablement ennuyeux. Les sermons et la fiction fantastique se mélangent très difficilement; le seul exemple réussi que je connaisse est « *Le silence de la terre* », de C. S. Lewis (Gallimard).

J. B.

●

C'est la première fois que nous écrivons cette chronique à sept heures trente du matin. Avalanche de travail. En la relisant, quelques heures plus tard, aurons-nous toujours les mêmes impressions sur les ouvrages analysés ? Le fantastique ne l'emportera-t-il pas sur l'anticipation scientifique ? Nous ne manquerons pas de vous le signaler dans un post-scriptum.

« *Dans l'abîme du Temps* », de H. P. Lovecraft (Denoël), est la suite, si l'on ose dire, de « *La couleur tombée du ciel* », du même auteur, parue chez le même éditeur il y a quelques semaines. « Suite » est d'ailleurs un mot relatif, puisque ces deux titres ont été publiés groupés en langue anglaise. Ne se composent-ils pas de nouvelles indépendantes ? Le nouveau volume (fort bien traduit par Jacques Papy) se présente, comme le précédent, sous l'aspect de quatre récits dont le premier,

« *The Shadow out of Time* », donne son titre au recueil. Son héros, Nathaniel Wingate Peaslee, professeur d'économie politique à l'université de Miskatonic, succombe un jour, en plein cours, à une crise d'amnésie et ne redevient lui-même que quatre ans plus tard. Et pendant ces quatre années, son comportement est des plus bizarres. En réalité, il est « possédé » par un de ces Anciens, nos prédécesseurs sur la Terre, mais n'ayant rien d'humain et qui, jouissant de facultés inconnues de l'homme, sont capables de se substituer à la personnalité de n'importe quel être, vivant dans n'importe quel temps, dans n'importe quel monde, cependant que celle de leur victime prend occasionnellement la place dans leur propre corps. Ce même Peaslee, voyageant en Australie quelques années plus tard, aura l'occasion de constater qu'il n'a pas rêvé, puisqu'il tombera sur des vestiges de la civilisation des Anciens, vieille de millions de siècles.

La deuxième nouvelle, « *La maison de la sorcière* » (The Dreams in the Witch House) — à ne pas confondre avec un roman au titre quasi similaire, dont nous parlons plus bas — est l'histoire d'un jeune étudiant, Walter Gilman, qui, vivant dans une maison jadis occupée par une sorcière, finit par effectuer des excursions dans l'inconnu où il rencontre l'ex-maîtresse de céans, son adjoint — un rat à face humaine — et, finalement, le diable lui-même qui veut lui faire signer un pacte — avec du sang, comme il se doit. Mélangé de rêve, d'irréalité et de semi-réalité, cette nouvelle n'en finit pas moins de façon très réelle et laisse le lecteur dans une certaine inquiétude, voire une certaine perplexité.

« *L'appel de Cthulhu* » (The Call of Cthulhu) est encore une histoire diabolique où il est question de possession, de culte vaudou, etc. Cthulhu est un génie du Mal, peut-être même le Malin en personne, dont l'aspect physique nous est révélé dans les dernières pages du récit. Habitude ou autre chose, mais cette histoire nous a semblé moins terrifiante que le reste.

« *Les montagnes hallucinées* » (At the Mountains of Madness) est la nouvelle la plus longue et aussi la meilleure du recueil (qui nous a paru légèrement plus faible que le précédent, tout en se classant à cent coudées au-dessus de l'ouvrage fantastique moyen). C'est l'histoire d'une expédition organisée au Pôle Sud et au cours de laquelle les explorateurs découvrent des montagnes plus hautes que l'Himalaya et les vestiges d'une civilisation antique, non humaine, et dont on ne peut dire exactement que ses représentants aiment l'homme. C'est un magnifique récit de terreur et de *suspense*, basé sur des données d'autant plus plausibles qu'elles paraissent scientifiques et offrant en outre tout le charme d'un documentaire.

« *La maison des sorcières* » (Witch House), d'Evangeline Walton (Angoisse, Fleuve Noir), est l'histoire du Dr. Gaylord Carew qui se rend dans une maison hantée pour sauver une petite fille apparemment possédée. La famille, installée dans ladite maison depuis trois siècles, a d'ailleurs une réputation de sorcellerie bien établie. Tout le roman est donc le récit de la lutte du Bien contre le Mal (car le Dr. Carew possède, lui aussi, des facultés surnaturelles) ou, si l'on préfère, d'un duel Magie Blanche contre Magie Noire. Bien qu'un peu embrouillé au début (heureusement, l'éditeur a adjoint un tableau généalogique), l'ouvrage est extrêmement intéressant, compact, très *suspense*. Les explications convaincront même ceux qui ne croient ni à la magie ni au surnaturel.

« *Sur la planète rouge* », de Paul French (Fleuve Noir), est un autre *western* de l'espace, moins luxueux peut-être que le précédent, mais ayant un côté spiritualiste fort sympathique. David Starr, jeune savant, est envoyé sur Mars afin de tirer au clair une histoire de légumes martiens empoisonnés qui risquent de provoquer sur Terre une panique à l'échelle planétaire. Il y parvient, avec l'aide des Martiens devenus purs esprits ou presque. Le roman possède à la fois les caractéristiques de la « *science-fiction* » et du « policier ». Il est logique (il n'y a pas d'air sur Mars et les semi-esprits martiens vivent sous la surface de la planète) et la progression dramatique est bien soutenue. Un peu simpliste peut-être, par moments, mais éminemment lisible.

I. B. M.

UN « FÉMINA » TRÈS DISCUTÉ

Le Prix Fémina a été, cette année, très discuté et les avis sont partagés sur la valeur de « La machine humaine », *de Gabriel Veraldi. Ce roman pouvant se rattacher, par certains côtés, à la* « science-fiction », *nous avons pensé que nos lecteurs s'amuseraient à lire deux opinions divergentes formulées sur cet ouvrage par nos collaborateurs Igor B. Maslowski et Alain Dorémieux.*

Il ne vous restera plus qu'à lire le livre vous-même — si ce n'est déjà fait — pour vous former une opinion personnelle et juger lequel de nos deux critiques — selon vous — a raison.

POUR

par Igor B. MASLOWSKI

Notre ami Jacques Bergier nous ayant dit que le Prix Fémina 1954 — « *La machine humaine* », de Gabriel Veraldi (Gallimard) — pouvait rentrer dans le cadre de notre chronique, nous nous sommes empressé de le demander à son éditeur et de le lire le soir même. Eh bien, notre ami Bergier ne se trompait pas. Sans être un roman d'A. S. ou fantastique, « *La machine humaine* » n'en possède pas moins des éléments se rattachant à la fois au fantastique et à la « *science-fiction* ». Le livre frappe par son caractère statique, presque immobile, par sa série d'intrigues virtuellement indépendantes — une à Paris, une à Genève, une en Californie — dont les protagonistes n'entrent que rarement en contact. Ce procédé, qui nous a un peu rappelé certain ouvrage de Dos Passos d'il y a trente ans, laisse une étrange impression : l'auteur a, dirait-on, « isolé » ses personnages dans le temps et dans l'espace pour analyser leur comportement durant une période donnée de leur existence. Nous avons ainsi les Parisiens : Vattier, journaliste, pas très intelligent bien qu'il se prenne pour un grand homme; Marouzeau, son directeur, ancien commerçant devenu éditeur; Eva Monbars, dont on se demande si elle n'est pas une mutante. Nous avons les Genevois : Franz Haffner, époux d'Eva et espion international, mais dont les motifs pourraient être considérés comme nobles; son réseau de collaborateurs dont Marga, un de ses principaux agents, qu'il se croit obligé de liquider sous prétexte qu'elle se drogue. Les Californiens enfin, caractères américains bien étudiés parmi lesquels débarque un jeune savant français, André Dupont. Cette partie est la plus A. S. de l'ouvrage, puisqu'on y assiste à la construction de machines-robots dont on se demande finalement si la plus complexe ne parvient pas à absorber la personnalité des gens qui l'entourent. Ces trois groupes n'ont que peu de contacts entre eux (lettres d'André à Eva, voyage à Paris d'un des agents de Haffner), mais le roman n'en paraît pas moins solidement charpenté et ne cesse jamais d'être intéressant. Il est, en outre, écrit dans une langue dont nous avons admiré l'aisance, l'élégance et la pureté.

CONTRE

par Alain DORÉMIEUX

Remarque liminaire à propos de « *La machine humaine* »: il s'agit d'un livre bâclé et qui l'est de plus en plus à mesure qu'il s'avance, comme un brouillon d'écolier griffonné à la hâte. On sait, d'autre part, qu'il est sorti des presses *juste à temps* pour les prix. Il est donc visible qu'il a été écrit uniquement à l'intention de ces prix. Méfions-nous des romans trop ouvertement faits *pour* les jurys littéraires.

On peut d'ailleurs s'imaginer ce que s'est dit l'auteur. Il sait que la « science-fiction » a mis à la mode la cybernétique et que personne encore, parmi ses petits camarades, n'a songé à en tirer un roman soi-disant « sérieux »; l'occasion est donc inespérée :

il a un sujet en or et, s'il se dépêche d'en profiter, il a cent chances contre une de se faire spécialement remarquer par un des jurys qui, chaque année, prétendent couronner *l'originalité.* Mais comme il faut quand même ne pas trop déranger leur conformisme, il prendra bien soin de ne faire qu'effleurer ledit sujet et de le diluer dans d'autres éléments à la banalité rassurante. Il abat donc sa copie à la hâte, la remet, fait sa cour à quelques dames du Fémina et le tour est joué !

Cela, c'est le principe de l'affaire et c'est déjà une bonne plaisanterie. Mais les faits tiennent de la farce. Qu'on en juge : voilà un jeune auteur extrêmement intelligent (ses chroniques dans diverses publications littéraires le prouvent) ; il a écrit, l'an dernier, un roman excellent et original (« *A la mémoire d'un ange* ») refusé aux prix parce qu'il effarouchait; cette année, il a décidé de « jouer le jeu »... et il se fait couronner avec ce qu'il faut bien appeler un navet — et il est le premier à le savoir puisqu'il a du talent ! C'est là sans doute la plus jolie mystification de l'année.

Il semble en effet impossible de trouver un livre aussi peu organisé, aussi mal fagoté que le sien. Imaginez trois actions différentes et là-dessus pas d'intrigue; trois actions disparates, figées, juxtaposées artificiellement et dont chacune restera jusqu'au bout étrangère aux autres (on dirait une parodie de l'unanimisme). L'une de ces actions ressortit, si l'on veut, au roman policier; l'autre, si l'on veut, au roman psychologique; la dernière, si l'on veut, à la « science-fiction ». (Voilà beaucoup de « si l'on veut », mais rien n'est définissable dans le roman de M. Véraldi.) Il y a donc trois héros qui ne se rencontreront pas et, en fait, s'ignorent totalement : un espion mélodramatique, un journaliste sentimental et un psycho-analyste d'opérette. Chacun s'interroge sur son problème (moins que ne le fait le lecteur sur le bien-fondé de celui-ci). Et chacun participe au symbole de l'homme considéré comme une machine (du moins avons-nous supposé que c'était là l'idée directrice du livre, si toutefois il en possède une) : l'espion, parce qu'il doit tuer une femme qu'il aime bien; le journaliste, parce qu'il concourt à la crétinisation des masses; et le psycho-analyste, parce qu'il est victime des robots qui volent l'âme de leurs créateurs. A part cela, rien ne justifie la coexistence de ces actions; jamais elles ne réagissent l'une sur l'autre ni ne s'interpénètrent, comme si l'auteur avait d'abord écrit trois nouvelles indépendantes et s'était amusé à les découper en morceaux et à mélanger ceux-ci. Leur seul facteur commun est une « super-femme » aux pouvoirs bizarres, qui connaît chacun des héros et ne sert d'ailleurs strictement à rien.

Dans le détail, maintenant, l'ouvrage apparaît comme un fourre-tout, un fatras de spéculations filandreuses, de considérations nébuleuses sur l'homme et la vie, entrecoupées de clichés ramassés un peu partout. Tout cela est exprimé dans un style ampoulé, qui se perd dans des longueurs fastidieuses et qui confond virtuosité et verbosité. L'impression finale est celle d'un magma, d'un salmigondis baroque dont l'ampleur touche par moments au ridicule.

Nous laisserons, pour finir, la parole à l'auteur. Il imagine (page 180) « *un quatuor dont le premier violon jouerait* l'Ave verum, *le second,* La Tosca, *l'alto,* La Course à l'abîme *et le violoncelle,* Kiss me Honey *en be-bop* »; et il dit (page 221) d'un de ses personnages qu'il se lance « *dans une improvisation fumeuse, dans un délire de concepts, dans une débauche d'orgueil* ».

On ne saurait mieux évoquer ni définir son livre.



L'écran à quatre dimensions

DE LA FANTAISIE A L'ACTUALITÉ

par F. HODA

J'ai vu, pour mes lecteurs, deux films de « science-fiction » dont l'un n'est pas sorti à Paris, mais seulement en province et en Afrique du Nord : « *Deux nigauds chez Vénus* » et « *The magnetic monster* ».

Le premier est une comédie bouffonne de la série habituelle d'Abbott et Costello, réalisée toujours par la même équipe. J'ai déjà eu l'occasion de signaler l'intérêt particulier que présentaient quelques-unes des comédies d'épouvante du metteur en scène Charles Lamont, dans une série généralement assez plate et inintéressante. Le dernier Abbott et Costello, « *Deux nigauds contre le Dr Jekyll* », laissait espérer une excellente comédie de « science-fiction ». Hélas ! « *Abbott and Costello go to Mars* » (1954) est à plus d'un égard décevant. Nos deux nigauds, occupés à charger une fusée interplanétaire, la font partir par inadvertance. Après avoir terrorisé les New-Yorkais, ils atterrissent à La Nouvelle-Orléans que, le carnaval aidant, ils prennent pour une ville martienne. Cependant, deux dangereux bandits évadés, après avoir pillé une banque grâce au revolver paralysant et à la tenue de l'espace, se cachent dans la fusée. Les deux nigauds, qu'on prend alors pour les bandits à cause de leurs vêtements, sont obligés de s'enfuir et de regagner leur fusée. Les évadés les obligent à fuir vers Mars. Mais c'est dans la planète Vénus qu'ils débarquent. Planète de femmes seules ayant chassé les maris infidèles (sic), Vénus est dirigée par une belle Reine entourée d'assez jolies filles en maillot-de-concours-de-beauté-américains... La Reine et ses sujettes décident enfin de rompre un vœu prononcé quelque six cents ans auparavant (elles ont évidemment le secret de la vie éternelle...) et de prendre des époux. Mais le charme des Vénusiennes ne favorise guère la monogamie et la Reine se décide, devant ce nouvel assaut d'infidélité, à se passer des hommes et à les renvoyer sur Terre. A leur retour, les passagers : les deux nigauds dans une Cadillac décapotable et décapotée et les deux bandits dans une voiture cellulaire, défilent, sous les applaudissements d'une foule délirante, dans les rues de New-York.

Le scénario comporte beaucoup de bonnes intentions qui ne sont guère exploitées. Quel morceau n'aurait-on pu tirer du carnaval ou de la planète Vénus ? Le rayon paralysant rappelle un peu le « *Paris qui dort* », de René Clair, et constitue un bon gag lors du vol de la banque. Les autres gags sont trop habituels. Je voudrais cependant signaler spécialement une trouvaille qui m'a paru à la fois excellente et nouvelle : au retour, les deux nigauds, ne pouvant se servir correctement des instruments de bord pour diriger le vaisseau, la fusée se balade entre les gratte-ciel new-yorkais, les manquant de près; quand elle fonce sur la statue de la Liberté, on voit celle-ci, affolée, s'animer et se baisser.

Ce qui est plus gênant, et cette fois c'est la faute de Lamont et de ses décorateurs, c'est cette planète Vénus avec ses habitants habillés en costumes de music-hall. La même absence d'imagination avait fait un four des « *Croisières sidérales* », de Zwoboda, en France, en 1943. Evidemment, le côté scientifique est le plus souvent ignoré : des météorites sifflant dans l'espace ou les décollages... Mais cela n'est pas très grave.

Abbott et Costello ne sont ni meilleurs ni pire que d'habitude. Les deux évadés, Jack Krushen et Horace MacMahon, un gros et un maigre, sont une réplique des deux nigauds; peut-être constitueront-ils un nouveau tandem de « comiques ». Et comme dans tout film il faut un mariage, le Dr Wilson (Robert Paige) constructeur de la fusée, que l'on voit assez peu, épousera sa secrétaire Janie (Mary Hyer). Quant à la reine Allura (Mari Blanchard), ses jolies jambes serviront sans doute à lui assurer une carrière cinématographique.

Il paraît qu'aucun directeur de salle parisienne n'a encore voulu de « *The magnetic monster* », dont la carrière se poursuit en province et outre-mer. C'est pourtant un des films de « science-fiction » les plus vraisemblables et, si l'on tient compte des discussions sur les suites des expériences atomiques, il est même d'actualité. Un paisible quincaillier de Los Angeles découvre, à sa grande surprise, que toutes les machines électriques de son magasin sont magnétisées. Une investigation scientifique prouve le passage d'une substance radio-active. L'enquête conduit à un physicien qui, avant de mourir de radiations, révèle la découverte d'un nouvel élément appelé « serranium », résultant sans doute d'expériences nucléaires. Cet élément actif dévore l'énergie ambiante et la transforme en matière, doublant sa taille durant chaque cycle de 11 heures. Il menace l'humanité entière : les calculs prouvent qu'il pourrait atteindre un poids excessif et entraîner notre globe hors de son orbite. Il s'agira dès lors de lutter contre ce dangereux élément. La science finira par vaincre.

Réalisé en 1953 par Curt Siodmak, le film est raconté sur un ton plausible et ne ménage pas le *suspense*. Mes lecteurs connaissent sans doute Curt Siodmak, auteur du « *Cerveau du nabab* » paru autrefois dans la défunte et regrettée « Série Blême ». Hollywood en a tiré deux films, le dernier, en 1953, sous le titre : « *Donovan's brain* ». Curt Siodmak est aussi auteur de nombreux scénarios de films d'épouvante et de mystère. Il s'agit là, à ma connaissance, de son premier long métrage. On y retrouve la même habileté que dans ses récits, le même style dépouillé, le même art du *suspense*.

Les acteurs sont également vraisemblables dans leurs rôles. Richard Carlson, qui a joué plus d'un film du genre, tient la tête de la distribution avec Jean Byron. Les décors sont aussi de notre monde. Les laboratoires étranges feront peut-être sourire les « scientifiques »; pour ma part, je les ai trouvés très bons. Et j'espère que le film sortira à Paris après sa carrière provinciale.

● NOUVELLES DU CINEMA D'ANTICIPATION

L'année qui s'est terminée a présidé à la naissance de nombreux films dans le genre qui nous intéresse. J'en ai déjà signalé beaucoup dans mes chroniques. Il convient d'en ajouter quelques-uns. La Columbia annonce : « *Creature with the atom brain* », réalisé par Sam Katzman. La société Allied Artists a terminé « *Target earth* », de Sherman A. Rose, avec Virginia Grey : la terre est envahie par des robots venus de Vénus. Chez la Twentieth Century Fox on met la dernière main à une aventure préhistorique : « *Saber tooth* ». La compagnie Universal-International annonce une suite à « *La créature du lagon noir* », ainsi qu'une nouvelle comédie d'épouvante avec Abbott et Costello : « *The mummy* ». Enfin, W. Lee Wilder, inspiré par l'actualité, est en train de mettre en scène pour les Artistes Associés « *Snow creature* » : il s'agit de rien de moins que du fameux « hommedes-neiges », le monstre de l'Himalaya qui viendra terroriser les New-Yorkais.

● SUR LES ECRANS

Je signale à mes lecteurs la sortie d'un montage de vieux films de Laurel et Hardy sous le titre général des « *Aventures de Laurel et Hardy* ». Il s'agit de quatre historiettes datant de la fin du muet et des débuts du parlant. Le générique parle de James Parrott comme metteur en scène; c'est possible, mais je n'ai pu le vérifier. Je signale ce montage, parce qu'il comporte une très vieille comédie d'épouvante intitulée « *La maison hantée* » et qui s'inspire nettement de « *La volonté du mort* » du regretté Leni. Encore une fois, il m'a paru étonnant de comparer les rires occasionnés par cette partie du montage, alors que les autres épisodes ne provoquaient que quelques sourires. Les vertus de la comédie d'épouvante... Mais je ne suis pas là pour philosopher. Malgré de très nombreuses coupures, l'épisode de « *La maison hantée* » reste amusant et entraînant, et vaut la peine d'être vu ne fusse qu'à titre de curiosité. Et puis Laurel et Hardy avaient quelque chose de plus humain que les tandems qui les ont suivis.

Deux disciples oubliés d'Edgar Poe

EUGÈNE MOUTON et JULES LERMINA

Nous avons vu comment Jules Verne, bien qu'il diffère considérablement d'Edgar Poe, se ressentit de son influence. Singulièrement nombreux sont les poètes et romanciers, conteurs et dramaturges français sur qui s'est exercée (combien différemment) cette influence. Influence dont la diversité apparaît d'elle-même dès qu'on cite les noms de Baudelaire, Villiers de l'Isle-Adam, Marcel Schwob, Mallarmé, Henri de Régnier, J.-H. Rosny aîné, André de Lorde, H.-R. Lenormand. Qu'on nous permette aujourd'hui de ne pas nous arrêter à tel ou tel de ces grands noms pour nous consacrer à deux auteurs oubliés qui eurent quelque popularité justifiée en leur temps.

***

MERINOS (EUGENE MOUTON)

Eugène Mouton naquit à Marseille en 1823 et passa son enfance à La Guadeloupe où son père était aide de camp du gouverneur. Il fit son droit à Paris, s'inscrivit au barreau, puis devint substitut de procureur. Il débuta dans les lettres en 1857, année où il publia dans « *Les mouches* » l'article intitulé « *L'invalide à la tête de bois* », signé Mérinos. Conte fantastique ou parodie de conte fantastique, ce fut un succès pour son auteur qu'on voit poursuivre un moment une carrière double : juriste de profession, il compose sous son vrai nom de graves ouvrages qui s'appellent « *Les lois pénales de la France* » et « *Le devoir de punir* »; fantaisiste, il compose sous son pseudonyme d'autres nouvelles humoristiques, parfois accompagnées de dessins de son cru. Jamais, paraît-il, on n'eût soupçonné le rêveur, l'artiste amateur ni surtout l'ironiste, sous les dehors d'Eugène Mouton qui étaient bien ceux du plus magistrat des magistrats : petit, mince et froid, sobrement élégant, portant favoris et monocle. Toutefois, devenu procureur impérial, il résigna ses fonctions en 1868 pour se fixer à Paris et se consacrer au roman, à la chronique, à la physiognomonie. Son autre grand succès fut constitué par « *Vie, aventures et voyages du capitaine Marius Cougourdan* » (1879), qui devint un livre favori des bibliothèques de jeunesse. Dans la même veine, « *Mérinos* » publia, en 1893, « *Joël Kerbabu* », qui semble n'avoir jamais connu la même fortune. Collaborateur de « *La Vie Parisienne* » — comme Robida — il mourut à Paris en 1902.

Nous laisserons évidemment de côté les essais juridiques et les essais plus ou moins historiques d'Eugène Mouton (tel « *La bibliothèque de l'école des beaux-arts* », tel « *Le* XIX[e] *siècle vécu par deux Français* », en collaboration avec son père, le colonel Mouton) et même certains de ses romans ou nouvelles comme « *Le dernier des lions* ». Nous ne retiendrons que la partie fantastique de son œuvre qui en est aussi la partie la plus intéressante. Ici la marque de Poe est directe et sensible, trop sensible même. Le héros de « *Chimère* » (1887) est un de ces blasés inquiets et inquiétants comme on en trouve chez le célèbre conteur américain. Ayant le moyen de démultiplier en quelque sorte sa personnalité, il s'adonne tour à tour aux diverses formes de débauche, aux arts, aux études savantes, au droit et à la politique, pour conclure à l'absolue vanité de toutes choses ici-bas. Ce récit symbolique ne manque pas de nobles ambitions mais, à vrai dire, celles-ci écrasent l'auteur qui n'arrive jamais à bouleverser ni à faire méditer profondément. C'est plutôt dans ses écrits ouvertement fantaisistes qu'il fait preuve de talent, surtout lorsqu'il combine le macabre et le plaisant, le pathétique et le drolatique. Tel est le cas pour « *L'invalide à la tête de bois* » qui se lit toujours avec plaisir, quoiqu'un peu trop étiré en longueur. Et aussi « *Le coq du clocher* » où l'on voit le classique oiseau de métal décroché par la foudre, remis en place après bien des difficultés par un habile ouvrier qui l'enfourche triomphalement : alors le coq se met à tourner sans arrêt, l'ouvrier tombe en catalepsie et meurt là-haut sans que per-

sonne ose aller le tirer de là, mort ou vif. C'est « *L'historioscope* », germe de certaines de nos anticipations, où un original a réalisé l'appareil arrêtant les ondes lumineuses émanées des êtres et des choses du Passé, qui lui permet d'étudier *de visu* les faits historiques. C'est « *Le squelette homogène* », rapportant les tribulations chez les carabins et les rapins d'un squelette qui se trouve être celui du mari de la maîtresse de son acheteur. C'est « *Le crapaud blanc* », où une illusion d'optique fait prendre pour un monstrueux crapaud un homme en caleçon et en bras de chemise qui s'est accroché les jambes par-dessus les épaules. C'est « *La neige des quatre saisons* », où le nouvelliste dénonce, chiffres à l'appui, le danger constitué par l'accumulation des cendres de défunts et y propose des « remèdes ». Ce sont « *Les aventures du capitaine Cougourdan* », où l'on voit — entre autres — le héros aux prises avec un Kraken, aux prises avec l'ombre d'un Ecossais qu'il a noyé, aux prises avec des ennemis qui l'attachent à un ballon destiné à éclater en plein vol (au lâchez tout, Marius Cougourdan entraîne avec lui son tortionnaire qui se tuera en tombant, tandis que lui-même regagnera le sol à peu près indemne), où l'on voit aussi le dit capitaine, quasi moribond parmi les morts, ramener au port de Marseille son bateau que la fièvre jaune a progressivement dépeuplé. Il n'est pas utile de souligner tout ce qui apparente, dans le sujet même, ces contes ou ces chapitres de roman à certains écrits de Poe : « *Un homme usé* », « *Les lunettes* », « *Le puits et le pendule* », « *Hans Pfaal* », « *Arthur Gordon Pym* », etc. Son admiration pour l'auteur des « *Histoires extraordinaires* » conduisit même Eugène Mouton à écrire un double essai sur les origines de la vie et sur la fin du monde. Dans la première partie, s'attachant à concilier les Ecritures avec les données scientifiques, il défend la thèse de l'apport de la Vie sur terre par quelque bolide qui serait légendairement devenu l'Arche de Noé. Dans la seconde, il envisage que notre monde périra par un excès général de vitalité, cause d'embrasement planétaire. Mais il n'est pas possible de savoir quelles sont les parts respectives de l'humour et de la théorie personnelle sérieuse, cette petite cosmogonie étant composée elle aussi sur un mode badin qu'on ne rencontre guère dans les Dialogues de Monos et Una, d'Eiros et Charmion. Enfin, Eugène Mouton a stigmatisé à toute occasion le Progrès, la civilisation moderne, mais en demeurant un satirique au petit pied qui n'atteint jamais aux hauts accents de Poe, de Villiers, ni même de Charles Nodier.

Malgré son imitation, assez lourde et superficielle souvent, du maître américain, Eugène Mouton n'est point dépourvu de mérite personnel. Il est nettement plus réaliste que Poe. Et s'il n'entraîne pas comme lui vers les âmes de la philosophie ésotérique, s'il n'a aucun art d'enchanteur, il sait cependant manier la fantaisie, même la fantaisie de l'Absurde, sans tomber dans l'incohérence. Ne recourant qu'au minimum au surnaturel, il s'entend à créer avec précision les atmosphères d'horreur et de bizarrerie qu'il dénoue assez volontiers par des pirouettes de pince-sans-rire. Entre autres, il a le don de rajeunir des légendes, de mettre en jeu des singularités naturelles et mécaniques, des conséquences extrêmes de situations logiques. Tout cela aujourd'hui paraît peut-être désuet et platement raisonnable, mais n'en garde pas moins sa place dans l'anthologie du merveilleux moderne.

***

JULES LERMINA

Né à Paris en 1839, Jules Lermina dut interrompre ses études de droit, fut quelque temps secrétaire d'un commissaire de police, puis organisa près de Compiègne une libre communauté de travailleurs qui échoua comme tant de généreuses expériences sociales du même genre. Il entra alors dans une compagnie d'assurances où il devait accéder à une place d'inspecteur et fit en même temps ses débuts dans la presse. Collaborateur et même promoteur des journaux « *Le corsaire* » et « *Le satan* », il fut impliqué dans la manifestation Baudin et tâta à cette occasion des geôles impériales. Combattant volontaire en 1870, libertaire ardent (et inoffensif) signant tour à tour Thomas Vireloque, William Cobb, Un Parisien, etc., Lermina fit une longue carrière journalistique sous la IIIe République, tout en s'occupant de

mutualité littéraire et artistique (1), de lexicographie, d'histoire, de sciences psychiques et de chimie hermétique. Secrétaire perpétuel de l'Alliance Littéraire Universelle, il avait été l'un des fondateurs de la « *Revue universelle* » et il mourut en 1915 des suites d'un accident.

Conteur et feuilletonniste fécond, Lermina a consacré toute une part de sa production romanesque au merveilleux scientifique et au fantastique proprement dit. Le plus souvent on ne connaît de lui — lorsqu'on le connaît encore — que ses publications d'histoire anecdotique, de polémique sociale ou religieuse et que ses romans dans le goût de Dumas père (son « *Fils de Monte-Cristo* » connut un succès particulier). Mais il a aussi pratiqué le roman de mœurs et le roman d'aventures policières (son personnage de Toto Fouinard fut presque célèbre à l'époque), cependant que, par divers contes et romans, il apparaît comme un continuateur français d'Hoffmann et de Poe. Dans ce domaine, sont à retenir avant tout ses « *Histoires incroyables* (1885) et « *Nouvelles histoires incroyables* » (1888), recueils de nouvelles de mystère en tout genre : démences, occultisme, affaires criminelles, inventions étranges en fournissent les sujets principaux et nous signalerons notamment : « *Le clou* » et « *La chambre d'hôtel* » (énigmes policières résolues par la « déduction » avec l'aide de la physionomie et de la photographie) ; « *Maison tranquille* » qui, par certains côtés, annonce Wells dans « *Place aux géants* »; « *La course-vol* », qui met en jeu un singulier vélo aérien imitant l'autruche; « *Titane* » (une plante monstrueuse dévore le naturaliste qui l'a découverte) ; « *Le conte d'or* » (alchimie et trouble mental) ; « *Le testament* » (histoire de mort apparente et de fleurs qui endorment). D'autres de ses écrits méritent aussi d'être rappelés. « *A brûler* » est un beau « conte astral » où les arcanes de l'hindouisme rejoignent les plus audacieuses hypothèses de la neuro-psychologie. « *La deux fois morte* » est un petit et attachant roman de spiritisme et d'amour. « *Le secret des zippelius* » porte sur la conquête moderne de la pierre Philosophale conférant le pouvoir de faire brûler l'eau par décomposition. « *La comtesse Marcadet* » fait intervenir le magnétisme électrique et humain dans le cadre d'une histoire du genre *Monte-Cristo* » ou « *Mystères de Paris* ». Quant à « *La bataille de Strasbourg* », c'est un roman d'anticipation tout à fait remarquable, surtout si l'on songe qu'il parut en 1895. Il met aux prises l'Orient et l'Occident, ce dernier triomphant finalement grâce à un procédé de désintégration de la matière qui permet de faire sauter les Alpes lorsqu'elles sont franchies par les envahisseurs asiatiques. Ajoutons que, dans le même ouvrage, se rencontrent des projections aériennes d'images, des effets de magie thibétaine, un avion à propulsion « moléculaire », l'audition et la vision à distance.

Si Eugène Mouton a surtout pris chez Poe les tendances à l'humour plus ou moins sinistre, Jules Lermina en a essentiellement retenu les tendances occultistes et le goût de l'aventure mystérieuse. Mais on ne trouve point chez lui les raffinements d'expression et de pensée du maître, ses hallucinants symboles, ses suggestions d'autant plus troublantes que discrètes. Sans conteste possible, Lermina est plus direct, plus simplement « réaliste », plus scientiste, disons même plus terre à terre. Il n'affirme le supranormal que pour le valider par des explications plus ou moins positives et, généralement, les effets qu'il en tire sont d'un mélodramaturge plutôt que d'un penseur. Toutefois, ce serait une sotte erreur de ne pas distinguer ses contes fantastiques du reste de sa production qui est d'un romancier feuilletonniste (d'un bon feuilletonniste, précisons-le). Leurs qualités littéraires sont supérieures à celles de la plupart de tels auteurs et nous élèvent fort au-dessus du pathétique conventionnel. Sans donner dans le didactisme « à thèse », l'auteur des « *Histoires incroyables* » (qui fut aussi auteur d'un grand traité de « *Magie pratique* ») témoigne au fond de connaissances, assez heureusement utilisées, en psycho-physiologie, en magnétisme, en alchimie, voire en chimie théorique et appliquée. Fervent du progrès social, adversaire du spiritisme comme des

(1) Son rôle a été particulièrement notable en ce qui concerne la détermination et la défense des droits d'auteurs.

religions révélées, Jules Lermina n'était pas pour autant un tenant du matérialisme à la mode du XIXe siècle. Il a senti l'omnipotente présence de l'énergie physico-psychique sous la Matière, sous les apparences matérielles. Et, pour gauche et sommaire qu'elle puisse être, sa prévision de théories et applications atomiques d'aujourd'hui n'en est pas moins saisissante. Apparenté à la fois à Balzac première manière, à Jules Verne et à Flammarion, il est un chaînon populaire entre Poe et Wells, un modeste précurseur de la grande Fiction scientifique, policière, psychique. Par ailleurs, homme de cœur autant que d'intelligence, simple et droit, il pouvait répondre ce qui suit à une demande de précisions autobiographiques :

« Je suis un homme comme les autres, Français comme beaucoup, Parisien comme quelques-uns. Voilà tantôt quarante ans que je travaille, ayant peut-être fait trop de choses pour en faire très bien une seule; mais, plein de bonne volonté, je me suis du moins efforcé de ne faire de mal à personne. »

BIBLIOGRAPHIE

1) Œuvres diverses d'Eugène Mouton

1867. Les lois pénales de la France.
1872. Nouvelles et Fantaisies humoristiques.
1875. La bibliothèque de l'Ecole des beaux-arts.
1879. Vie, aventures et voyages de Marius Cougourdan, commandant le trois-mâts « La bonne mère ».
1881. Zoologie morale.
1881. Contes (avec le « vrai » portrait de l'Invalide à la tête de Bois).
1882. Nouvelles (contenant notamment *Le coq du clocher*).
1883. Fantaisies (contenant *L'historioscope*, *La neige des 4 saisons*, *L'origine de la vie* et *La fin du monde*).
1885. Physiognomonie comparée (traité de l'Expression chez l'homme, dans la Nature et dans les beaux-arts).
1887. Le devoir de punir.
1887. Chimère.
1888. L'affaire Scapin (suivie de trois nouvelles).
1893. Aventures et mésaventures de Joël Kerbabu.
1893. Voyage merveilleux de Lazare Poban.
1895. Les vertus et les grâces des bêtes (suite de *La zoologie morale*).
1895. Le supplice de l'opulence.
1896. L'art d'écrire un livre, de l'imprimer et de le publier.
1896. Le dernier des lions.
1902. Le XIXe siècle vécu par deux Français (souvenirs de l'auteur et du colonel Mouton).

N. B. — La plupart des récits ou articles composant les recueils de contes, nouvelles et fantaisies, étaient parus dans la presse antérieurement à ces dates.

●

2) Œuvres de Lermina intéressant le Fantastique ou l'Anticipation

1884. La comtesse Marcadet.
1885. Histoires incroyables (préface de Jules Claretie).
1888. Nouvelles histoires incroyables.
1889. A brûler.
1889. A tes pieds !
1890. L'élixir de vie.
1892. La magicienne.
1892. Le secret des Zippelius.
1892. La deux fois morte (ou Magie passionnelle).
1895. La bataille de Strasbourg.
1907. Enterrée vivante.

N. B. — Sont à ajouter à ces titres quarante à cinquante titres de romans populaires de divers genres, pamphlets politiques, livres d'histoire, de philologie, de coopératisme, etc.



Documentation bibliographique

Livres de « science-fiction » ou assimilés récemment parus

— SCIENCE-FICTION (romans) —

SIMAK (Clifford D.). — Demain les chiens (réédition). *Editions du Sagittaire*.. 470 fr.

VERALDI (Gabriel). — La machine humaine. *Gallimard* (Prix Fémina)............ 590 fr.

YELNICK (Claude). — L'homme, cette maladie. Coll. « Série 2.000 ». *Editions Métal*.................................. 270 fr.

GUIEU (Jimmy). — Opération aphrodite. Coll. « Anticipation ». N° 47. *Fleuve Noir*. 240 fr.

— FANTASTIQUE (romans) —

CERTIGNY (Henry). — Les automates. *Gallimard* .... 400 fr.

LASKI (Marghanita). — La chaise longue victorienne. *La Palatine*.............. 390 fr.

DOCUMENTAIRES

COSSA (P.). — La cybernétique (du cerveau humain aux cerveaux artificiels). *Masson*. 525 fr.

DEAN (Gordon). — Ere atomique, An XII. *La Table Ronde*..................... 690 fr.

ISNOMIS. — Les soucoupes, leur provenance, leur but. *Editions Aryana*............ 200 fr.

LUCAS-DUBRETON (J.). — Le monde enchanté de la Renaissance. Jérôme Cardan l'illuminé. *Fayard*...................... 650 fr.

MICHEL (Aimé). — Lueurs sur les soucoupes volantes (réimpression). Coll. « Découvertes ». *Mame*................................... 570 fr.

THIBAUD (Jean). — Energie atomique et univers (nouvelle édition). Coll. « Sciences d'aujourd'hui ». *Albin Michel*........ 570 fr.

WEST (Dr. D.-J.). — Guide de tests parapsychologiques. *Sélection du Livre*...... 180 fr.





Tous les livres de Science Fiction
à la
LIBRAIRIE DE LA BALANCE
2, RUE DES BEAUX-ARTS, PARIS-6e · Tél. : DAN. 93-06
Neuf
Occasion
Recherches
CATALOGUE EN PRÉPARATION

VOYAGES DANS LE TEMPS

Nous avons relevé, dans le n° 120 du 12 mai 1954 de « UNESCO Features », la réponse faite par M. François Le Lionnais à une lectrice de Chippenham (Angleterre), qui posait la question suivante :

« Au cas où le pouvoir de l'homme sur la vitesse deviendrait encore plus grand, serait-il possible de franchir la barrière du temps; et dans l'affirmative, dans quelle direction l'homme pourrait-il voyager en arrière ou en avant dans le temps ? »

Cette question des voyages dans le temps ayant déjà servi de thème à plusieurs nouvelles publiées antérieurement dans notre revue, nous avons pensé intéresser nos lecteurs en reproduisant ci-dessous la réponse donnée par M. Le Lionnais à cette question.

En un sens, on pourrait retourner cette phrase et répondre que l'on ne peut pas voyager dans le temps. Le temps ne suspend jamais son vol — pour reprendre une expression du poète français Lamartine — il est en progrès incessant et nous sommes tous entraînés dans le même courant. Nous voyageons donc toujours dans le temps et ce voyage s'effectue toujours en direction de l'avenir.

Mais j'imagine que cette réponse ne satisfera pas le lecteur qui voudrait savoir s'il est possible à un ou à quelques individus de se soustraire à ce déplacement qui entraîne tous les hommes et tout l'univers, et de voyager « plus vite » que le reste, ou au contraire avec une « vitesse négative », ce qui correspondrait à revenir dans le passé. Exprimée de cette manière, cette question paraît compréhensible, quoique une analyse un peu serrée montrerait que son énoncé est critiquable ; en particulier, il est dangereux de parler d'une « vitesse du temps ». La question revient en somme à demander si l'un de nos contemporains pourrait aller réellement, par exemple, assister à une représentation d'une pièce de Shakespeare, au théâtre du Globe, sous la reine Elizabeth, ou même contempler un combat de plésiosaures, à l'époque secondaire, puis revenir parmi nous et écrire des reportages qui seraient assurés du plus grand succès. Ainsi posée, cette question comporte plusieurs réponses.

Un homme qui serait capable de dessècher et de congeler son corps, sans perdre la vie — ce qui n'est pas possible dans l'état actuel des techniques, mais n'est pas du tout inconcevable — arrêterait, ou, tout au moins, ralentirait considérablement son vieillissement physiologique. Dans cet état de vie suspendue, et pendant que l'histoire suivrait son cours, il pourrait attendre indéfiniment la résurrection qui se produirait par son retour à la température normale. A son réveil, qui pourrait avoir lieu plusieurs années ou plusieurs siècles après le commencement de l'opération — et à supposer, encore une fois, que l'expérience ait pu être conduite jusqu'au bout avec succès — il recommencerait à vieillir. En un sens — qui n'est pas celui des physiciens, mais qui pourrait satisfaire les historiens — il serait en droit de considérer qu'il aurait fait un « voyage dans l'avenir ». C'est un peu ce qui arrive à des organismes inférieurs minuscules, les rotifères, lorsqu'ils suspendent leur vie en se desséchant.

La Théorie de la Relativité Restreinte nous propose des possibilités plus surprenantes qui ont été mises en évidence par le physicien français Langevin. En voyageant dans l'espace à une vitesse très grande, voisine par exemple de celle de la lumière, un astronaute ralentirait l'écoulement de son propre temps par rapport à l'écoulement du temps de la station terrestre dont il serait parti. En revenant à son point de départ, après une croisière pendant laquelle il aurait vieilli de peu d'années, *sans avoir suspendu son activité et vécu au ralenti comme dans l'hypothèse précédente,* il pourrait donc aboutir dans un avenir éloigné et retrouver par exemple la Terre quelques siècles plus tard. Ce ne serait pas, à proprement parler, un « voyage » dans le temps, mais plutôt une action sur son propre temps, action qui aurait eu pour résultat de le « désaccorder » dans le temps des observateurs restés sur terre. La date du retour ne serait pas séparée de la date du départ par le même intervalle de temps pour l'un et pour l'autre.

COURRIER DES LECTEURS

A propos du thème des univers à l'infini.

M. S. Vernay, *à Lyon.*

Je me souviens d'avoir — dans le numéro d'août de « *Fiction* », je crois — relevé cette phrase : « *Mais ni Borges ni Frederic Brown n'ont probablement inauguré l'idée.* » (Il s'agit de l'idée de l'infinité des mondes.)

En fait (pardonnez à la pédanterie d'un spécialiste), cette idée est aussi vieille que la philosophie. Elle apparaît notamment dans trois types de systèmes : l'atomisme, le panthéisme naturaliste, la métaphysique de Leibniz.

Elle est la base de l'*atomisme grécolatin* (Démocrite, Epicure, le poète Lucrèce) et cela se conçoit, car l'infinité des atomes constitue en somme un « infini de second ordre » duquel émerge l'infinité des mondes.

Elle est le moteur du *panthéisme naturaliste* (Héraclite, Eupodocle, les stoïcismes antiques, Sforza, etc.). Et c'est logique : le Dieu-Nature étant défini comme puissance productrice infinie, l'infinité des mondes n'est que le premier effet de cette productivité infinie. A la Renaissance, Giordano Bruno a donné une belle expression littéraire à cette idée. Malheureusement pour lui, l'infinité des mondes n'est que l'infinité des systèmes planétaires, ce qui donne un univers infini et non une infinité d'univers. Cependant on pourrait discuter, à cause de la confusion enthousiaste des textes.

Mais cette idée a été naturellement portée à un grand degré de beauté et de précision par Leibniz. Il existe chez lui une infinité d'univers *possibles* — disons plus simplement *imaginaires* ou *potentiels*. Dieu, juge suprême et parfait esthète, choisit dans cette infinité d'univers le plus parfait pour être l'univers réel. C'est la théorie du « meilleur des mondes » raillée par Voltaire. (Notons en passant que chaque univers se divise dans la petitesse en une infinité d'univers *semblables* à lui dont chacun fait autant à son tour, etc. On peut donc parler d'infinité dans un double sens : par multiplication et par division. Les modernes spéculations sur le transfini seraient peut-être seules aptes à préciser cette philosophie naturelle, si en avance sur son temps.) Quoi qu'il en soit, Borges, qui est une nature fort leibnizienne, aura puisé l'idée — s'il ne l'a réinventée tout seul.

Littérairement — et nous revenons à la « fiction », l'idée leibnizienne s'incarne dans le mythe final de la *Théodicée* — admirable même si l'on n'est pas d'accord avec son optimisme : le héros (Sextus Tarquin) est conduit par Athéna à travers le « palais des possibles ». Ce palais comprend une infinité de mondes étagés, comme des cubes, en pyramide. Dans chaque « cube », Tarquin aperçoit un Tarquin et un monde qu'il aurait pu vivre. Au sommet de la pyramide, il n'y a qu'un monde et un Tarquin : celui qu'il voit, celui qu'il vit, parce qu'ils sont les plus parfaits. Il y a évidemment beaucoup de réserves à faire, mais le mythe est admirable. Tels sont, je crois, les trois « directions » philosophiques où l'on retrouve le thème — en effet exaltant — de l'infinité des mondes. On peut dire que toute philosophie qui prend la matière au sérieux (sans être nécessairement un matérialisme) retombe sur cette idée. Les atomismes modernes sont dans ce cas, quand du moins ils recherchent leurs bases philosophiques.

Dépôt légal : 1er trimestre 1955. — Le Gérant : M. RENAULT.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.

BULLETIN D'ABONNEMENT A RETOURNER A " FICTION "

96, rue de la Victoire — PARIS-9e — Tél. : TRInité 16-31

		POSTE ORDINAIRE		POSTE AVION	
		A SIMPLE FRANCS	B Recommandé FRANCS	C SIMPLE FRANCS	D Recommandé FRANCS
CATÉGORIE N° 1	FRANCE ET UNION FRANÇAISE				
	6 mois....	550	700	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif	
	1 an......	1080	1380		
CATÉGORIE N° 2	ETRANGER. Allemagne occidentale (y compris secteur occidental de Berlin), Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse et Autriche. Dans ces pays les abonnements peuvent être souscrits dans n'importe quel bureau de poste.				
	6 mois....	595	865	775	1045
	1 an......	1170	1710	1530	2070
CATÉGORIE N° 3	ETRANGER (autres pays)				
	6 mois....	680	950	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
	1 an......	1350	1890		

(Pour tout changement d'adresse, prière de joindre une bande et 30 francs en timbres pour la Métropole ou en coupons-réponses, pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Etranger.)

TARIF DES NUMÉROS ANTÉRIEURS	CATÉGORIE 1	CATEGORIE 2	CATÉGORIE 3
	100	110	120

Supplément pour envoi recommandé *(par paquet de 1 à 5 numéros)* :
France et Union Française : **25 fr.** *Etranger (tous pays)* : **45 fr.**

BON DE COMMANDE

1 abonnement de 6 - 12 numéros - catégories 1 - 2 - 3 ;
expédition A - B - C - D (A servir à partir du n°.........)
(Rayer les mentions inutiles.)

..........N^os antérieurs à.......frs =.......... plus frais de port........

Total

Règlement : Mandat - Chèque banc. - C.C.P. Editions O.P.T.A. Paris 1848-38 - Contre remb. (1).
Vous éviterez les frais d'envoi contre remboursement en réglant à la commande.

(1) Rayer les mentions inutiles. Date..............................

En lettres majuscules, S.V.P.

NOM ....

ADRESSE ....

.... *PROFESSION (2)* ....

(2) Indication facultative, mais utile pour nos statistiques. **F.**

BUREAUX D'ABONNEMENT A L'ETRANGER :

En BELGIQUE : Agence Franco-Belge de Presse, 45, rue de l'Escrime, Bruxelles. C.C.P. Bruxelles 612-51.
En SUISSE : M. VUILLEUMIER, 6, rue Micheli-du-Crest, Genève. C. C. P. Genève 1.6112.